



DIANA GABALDON

# ÉCRIT AVEC LE SANG DE MON COEUR

PARTIE 1 & 2

- RÉSUMÉ -

Tiré du livre *The Outlandish Companion*

## Table des matières

---

Table des matières .....	2
Comment c'était terminé le tome 7.....	3
PARTIE 1 : Nexus.....	5
PARTIE 2 : Pendant ce temps, à la ferme.....	23
PARTIE 3 : Une lame fraîchement sortie de la forge .....	35
PARTIE 4 : La bataille .....	52
PARTIE 5 : Le décompte des vivants.....	58
PARTIE 6 : Les liens qui nous unissent.....	71
PARTIE 7 : Avant que je m'en aille.....	83
PARTIE 8 : Sauvetages .....	86
PARTIE 9 : Thig críoch air an t-saoghal ach mairidh ceol agus gaol. 'Le monde peut s'arrêter, mais l'amour et la musique perdureront.' .....	99

## Comment c'était terminé le tome 7...

---

Comme vous vous en souvenez peut-être, L'Écho des cœurs lointains (tome 7) s'est terminé sur un triple cliffhanger :

1. Jamie Fraser, dont on pensait qu'il avait péri en mer avec sa sœur Jenny, revient à l'improviste pour découvrir que sa femme, Claire, a épousé son meilleur ami, Lord John Grey. Jamie est reconnaissant à Lord John d'avoir protégé Claire de l'arrestation et d'une inculpation en tant qu'espionne rebelle. Cependant, lorsqu'il est obligé de prendre en otage Lord John pour sortir de la ville, il est quelque peu surpris quand son prisonnier l'informe : « *J'ai connu votre femme charnellement.* » Sachant que John Grey est a) homosexuel et b) amoureux de Jamie lui-même, tout ce que M. Fraser trouve à répondre est : « *Ah ? Pour quelle raison ?* »

Bien entendu, nous aimerions nous aussi connaître la réponse à cette question...

2. Le beau-fils de Lord John, William Ransom, se croyait jusqu'ici le neuvième Comte d'Ellesmere. Il dirige une patrouille de soldats britanniques à la poursuite d'un homme soupçonné d'avoir transmis des documents séditieux à un imprimeur rebelle notoire. Pour cela ils suivent un homme (qui se trouve être Jamie, mais ils ne le savent pas encore) jusqu'à la maison de Lord John. Ils sont légèrement retardés à la porte, mais finissent par entrer de force. William se précipite à l'étage, sachant que son beau-père, Lord John, et sa belle-mère, Claire, sont là-haut — et se retrouve face à face avec Jamie Fraser.

La ressemblance physique est suffisamment frappante pour que William s'arrête net. La brève conversation qui s'ensuit montre clairement qu'il est bien le fils illégitime de ce traître criminel écossais. Jamie prend Lord John en otage et décampe, après quoi William fait lui-même une sortie dramatique — et destructrice.

Se demande-t-on où il se rend et ce qu'il compte faire (et à qui) ? Eh bien, oui...

3. Pendant ce temps, en Écosse, au XXe siècle, le jeune Jeremiah (Jemmy) MacKenzie a été enlevé par un certain Rob Cameron, un collègue de la mère de Jem, Brianna. Cameron est accidentellement tombé sur le secret du voyage dans le temps des MacKenzie et, en fouillant davantage, a également découvert que Jemmy est la seule personne du XXe siècle à savoir où se trouve une grande quantité d'or, cachée par le grand-père de Jem au XVIIIe siècle. Rob dissimule Jemmy dans un tunnel sous un barrage hydroélectrique et réussit à faire croire au père de Jem, Roger, et à l'ancêtre de celui-ci, William Buccleigh, qu'il a emmené Jem à travers les pierres vers le passé. Cameron retourne ensuite à Lallybroch, s'attendant à trouver Brianna MacKenzie seule avec sa petite fille et vraisemblablement à sa merci.

M. Cameron est malheureusement dans l'illusion — ou du moins nous l'espérons.

Alors... que va faire William de la découverte de sa véritable identité ? Que fera Jamie à Lord John — ou à Claire ? Et que deviendra le petit Jemmy, piégé dans un long tunnel sombre et se dirigeant tout droit vers un vortex temporel qui pourrait l'aspirer, soit vers des temps inconnus, soit vers une fin effroyable, encastré dans la roche ?

Naturellement, *Écrit avec le sang de mon cœur* ne commence pas par répondre à ces questions (quel plaisir ce serait ?). Mais à la fin, nous y arriverons. Alors suivez-moi comme un léopard, si vous le voulez, et nous nous aventurerons dans la jungle de l'inconnu.

\*\*\*

## PARTIE 1 : Nexus

---

NOTRE HISTOIRE COMMENCE (ou se poursuit, comme vous voulez) avec le jeune Ian Murray, seul dans la forêt aux abords de Philadelphie, occupé à la déchirante tâche de construire deux cairns (un cairn étant un tas de pierres érigé à la mémoire d'un défunt) : un pour sa mère et un pour son oncle bien-aimé Jamie, tous deux ayant (pour autant que Ian le sache) péri lorsque leur bateau a coulé lors de leur voyage vers l'Amérique.

Il ne pense pas seulement à sa propre perte et à son chagrin, mais aussi à ceux qui leur ont survécu. Car, avec la mort de Jamie, qui est responsable de la famille, sinon Ian lui-même ?

*Il se signa puis fouilla dans l'épais terreau meuble autour de lui. Il lui fallait encore des pierres, au cas où un animal viendrait gratter les cairns et en disperserait quelques-unes. Dispersées comme ses pensées, qui erraient sans cesse d'un visage à l'autre. Sa famille, les habitants de Fraser's Ridge (y retournerait-il un jour ?), Brianna. Mon Dieu, Brianna...*

*Il se mordit la lèvre et sentit un goût de sel. Il se lécha puis se remit au travail, cherchant ici et là. Brianna était à l'abri, avec Roger Mac et les enfants. Comme il aurait aimé lui demander conseil... et encore plus à Roger Mac !*

*Vers qui se tournerait-il désormais quand il aurait besoin d'aide pour veiller sur tous les autres ?*

*Il songea à Rachel et le nœud dans sa gorge se desserra légèrement. Oui, si Rachel était avec lui... Elle était plus jeune que lui, ayant à peine dix-neuf ans, et, étant quakeresse, elle avait des idées très étranges sur les usages du monde. Néanmoins, avec elle à ses côtés, il aurait les deux pieds bien ancrés au sol. Encore fallait-il qu'elle veuille de lui. Il lui restait des choses à lui avouer et la perspective de cette conversation le remplissait d'angoisse.*

*Le visage de sa cousine Brianna réapparut dans son esprit et il s'y attarda : grande, avec un long nez et une ossature saillante comme son père... Ce qui invoqua l'image de son autre cousin, le demi-frère de Brianna. Bigre, William ! Que faire de lui ? Il ignorait sans doute la vérité, que Jamie Fraser était son vrai père. Était-ce à lui de le lui dire ? De le conduire jusqu'ici et de lui expliquer ce qu'il avait perdu ?*

*Il dut gémir sans s'en rendre compte, car son chien Rollo redressa sa tête massive et l'observa l'air inquiet.*

*— Là encore, je ne sais pas quoi faire, lui expliqua-t-il. Chaque chose en son temps, pas vrai ?*

*Rollo secoua son épaisse fourrure pour chasser les mouches, reposa sa tête sur ses pattes avant et reprit sa méditation paisible.*

*Ian se remit au travail, laissant ses pensées couler avec la sueur et les larmes. Il ne s'arrêta que lorsque le soleil couchant effleura le sommet de ses cairns, épuisé mais plus apaisé. Les deux tumulus lui arrivaient aux genoux, petits mais concrets.*

*Il resta immobile un moment, la tête vide, écoutant les oiseaux qui s'affairaient dans les hautes herbes et le souffle du vent dans les branches. Puis il expira profondément, s'accroupit et toucha l'un des cairns.*

— *Tha gaol agam oirbh, a Mhàthair, dit-il doucement. Mon amour est sur toi, Mère.*

*Il ferma les paupières et posa sa main écorchée sur l'autre monticule. La terre qui pénétrait dans ses plaies lui raidissait les doigts et lui procurait une sensation étrange, comme s'il pouvait les enfoncer sous les pierres et toucher ce dont il avait besoin.*

*Il respira lentement, sans bouger, puis rouvrit les yeux.*

— *Aide-moi, oncle Jamie, dit-il. Je ne crois pas pouvoir y arriver tout seul.*

Il est clair que Petit Ian est l'enfant du cœur et de l'âme de Jamie, son successeur naturel à la tête de la famille. Mais qu'en est-il de William, le fils de Jamie par la chair et le sang ? Il n'a pas la vie facile non plus, bien que ses problèmes ne soient pas dus à la mort de Jamie, mais au fait que le grand écossais est malencontreusement toujours vivant :

*William Ransom, neuvième comte d'Ellesmere, vicomte d'Ashness et baron de Derwent, se rua dans Market Street en jouant des coudes dans la foule, indifférent aux plaintes des passants qu'il bousculait.*

*Il ignorait où il allait et ce qu'il ferait une fois qu'il y serait. Il ne savait qu'une chose : s'il restait sur place, il exploserait.*

*Sa tête l'élançait tel un furoncle enflammé. Tout en lui palpait : sa main (il avait dû casser quelque chose, peu importait quoi) ; son cœur, qui martelait sa poitrine ; ses orteils (dans quoi avait-il donné un coup de pied ?). Pour faire bonne mesure, il en donna un autre dans un pavé déchaussé, le projetant au milieu d'un troupeau d'oies et déclenchant un concert de cacardements furieux. Les volatiles contre-attaquèrent en sifflant, crachant et lui frappant les mollets à grands coups d'ailes.*

*La foule s'écarta aussitôt pour éviter le nuage de plumes et de fientes. Outrée, la gardienne des oies lui asséna un coup de houlette sur l'oreille.*

— *Bâtard ! hurla-t-elle. Que le diable t'emporte, dreckiger bastard !*

*Cette opinion fut reprise par plusieurs autres voix indignées et William bifurqua rapidement dans une ruelle, poursuivi par les insultes et les caquetages.*

Dans la ruelle, William rencontre une jeune femme, une prostituée en jupon de soie et sans corset. Qu'elle soit intriguée par sa fureur, attirée par son charisme — considérable, même en ébullition — ou simplement par habitude, Arabella (un surnom, comme elle en informera plus tard William) invite le jeune homme désespéré à prendre un verre sur son lieu de travail.

Une chose en entraînant une autre, mais pas dans le bon sens, William finit par se précipiter hors de la maison close sans son manteau d'uniforme, éclaboussé de savon, poursuivi par le videur, et hanté par les cris d'Arabella qui lui bourdonnent dans les oreilles.

Laissons William se débrouiller seul pour le moment, et entrons maintenant dans le chapitre 3, judicieusement intitulé « *Où, comme d'habitude, les femmes ramassent les morceaux* ». Nous rejoignons Claire Randall Fraser, *in medias res*<sup>1</sup>.

*WILLIAM AVAIT QUITTÉ LES LIEUX comme un coup de tonnerre et la maison semblait avoir été frappée par la foudre. Pour ma part, j'avais l'impression d'avoir survécu à un violent orage. J'avais les nerfs en pelote et les cheveux dressés sur la tête.*

*Jenny Murray était entrée au moment où William sortait. Si ma surprise de la voir était moins brutale que la série de chocs que je venais d'encaisser, je n'en restai pas moins sans voix. Je fixai mon ancienne belle-sœur avec de grands yeux ronds... quoique, en y repensant bien, elle était toujours ma belle-sœur puisque Jamie était toujours vivant. Vivant !*

*Je l'avais tenu dans mes bras dix minutes plus tôt, et le souvenir de son corps contre le mien vibrait encore en moi tel le courant électrique dans un générateur. J'avais vaguement conscience de sourire comme une illuminée, en dépit du chaos, des scènes effroyables, du désarroi de William (si on pouvait qualifier de « désarroi » une telle explosion de colère), du danger encouru par Jamie et d'une certaine appréhension quant à ce qu'allaient dire Jenny et Mme Figg, la gouvernante et cuisinière de lord John.*

*Mme Figg, à la forme sphérique et à la peau d'un noir brillant, avait une fâcheuse tendance à glisser sans bruit derrière vous tel un dangereux roulement à billes.*

— *C'est quoi, ce cirque ? aboya-t-elle en se matérialisant brusquement derrière Jenny.*

*Celle-ci fit un bond, pivota, écarquilla les yeux et posa une main sur son cœur.*

— *Par tous les saints ! D'où sortez-vous ?*

*Je fus prise d'une soudaine envie de rire en dépit, ou peut-être à cause, des événements récents.*

— *Je te présente Mme Figg, annonçai-je. La cuisinière de lord John Grey. Madame Figg, voici Mme Murray, ma... euh... ma...*

— *Belle-sœur, déclara fermement Jenny.*

*Elle se tourna vers moi, un sourcil noir arqué.*

— *Si tu m'acceptes encore ? ajouta-t-elle.*

---

<sup>1</sup> **In medias res** (du latin signifiant littéralement « au milieu des choses ») est un procédé littéraire qui consiste à placer sans préalable le lecteur, ou le spectateur, au milieu d'une action, les événements qui précèdent n'étant expliqués qu'après coup

*Son regard était direct et franc. Mon envie de rire se mua aussitôt en une envie tout aussi forte de pleurer. Elle était la dernière source de réconfort à laquelle je m'étais attendue. J'inspirai profondément et tendis la main.*

*— Bien sûr que je t'accepte.*

*Nous ne nous étions pas séparées en bons termes en Écosse, mais nous avons été très proches autrefois et je ne pouvais laisser passer cette occasion de nous réconcilier.*

*Ses petits doigts fermes s'entrelacèrent avec les miens, les serrèrent fort et ce fut terminé. Nul besoin d'excuses ni de pardon. Contrairement à Jamie, elle n'avait jamais eu à porter un masque. Ses pensées et ses sentiments se lisaient dans ses yeux bleus félins, les mêmes que son frère. Elle savait désormais d'où je venais, tout comme elle savait que j'aimais et avais toujours aimé son frère de tout mon cœur, en dépit de la complication mineure d'être présentement mariée à un autre.*

Les hommes étant judicieusement absents pour le moment, les femmes s'assoient avec une tasse de thé additionnée de cognac (*il m'aurait sans doute fallu quelque chose de plus corsé que du thé aromatisé au cognac pour calmer mes nerfs durement ébranlés par les événements récents (comme du laudanum ou un grand verre de whisky à boire cul sec), mais le liquide chaud et parfumé qui se répandit doucement dans mes entrailles fut d'une aide indéniable*), et Claire met Jenny et Mme Figg au courant des récents événements :

*Les yeux de Jenny ressemblaient d'une manière troublante à ceux de Jamie. Elle cligna des paupières une fois, deux fois, puis secoua la tête comme pour remettre ses idées en place, absorbant ce que je venais de lui dire.*

*— Donc, résuma-t-elle, Jamie est parti avec ton lord John, l'armée est à leurs trousses, le grand jeune homme que j'ai croisé sur le perron avec de la fumée qui lui sortait par les oreilles est son fils — bien sûr, même un aveugle s'en rendrait compte — et la ville grouille de soldats anglais. C'est bien ça ?*

Mais cela ne représente que la moitié du problème, et Claire continue, suscitant la désapprobation de Mme Figg, la dévouée gouvernante de Lord John.

*Mme Figg émit un grognement de réprobation.*

*— À moins que [Monsieur Fraser] ne le conduise à Valley Forge et le livre aux rebelles, grommela-t-elle.*

*— Oh, je ne crois pas, dit Jenny sur un ton apaisant. Pourquoi voudraient-ils de lui, après tout ?*

*Mme Figg sourcilla, choquée qu'on puisse ne pas accorder autant de valeur qu'elle à « sa seigneurie ». Néanmoins, après avoir longuement froncé les lèvres, elle admit que c'était une possibilité.*

*— Il ne portait pas son uniforme, n'est-ce pas, milady ? me demanda-t-elle.*



*Je fis non de la tête. John n'était plus en service. Bien que techniquement toujours lieutenant-colonel dans le régiment de son frère, il était venu dans les colonies en tant que diplomate et ne combattait plus. Il ne portait donc son uniforme que pour des cérémonies ou quand il devait intimider quelqu'un. Habillé en civil, il passerait pour un simple citoyen et, par conséquent, ne représenterait pas un intérêt particulier pour les troupes du général Washington, à Valley Forge.*

*Quoi qu'il en soit, Jamie ne se rendait pas à Valley Forge. Je savais, avec une certitude absolue, qu'il reviendrait me chercher.*

*Cette pensée s'épanouit dans le creux de mon ventre et se répandit dans ma poitrine avec une chaleur qui me fit enfouir le nez dans ma tasse afin de cacher mon émotion.*

*Vivant. Je caressai ce mot, le berçai au centre de mon cœur. Jamie était vivant. Bien qu'heureuse de voir Jenny et, plus encore, qu'elle m'ait tendu un rameau d'olivier, je n'avais qu'une envie : remonter dans ma chambre, refermer la porte, fermer les yeux et revivre les secondes qui avaient suivi sa réapparition, quand il m'avait prise dans ses bras, m'avait plaquée contre le mur et m'avait embrassée. La seule réalité tangible de sa présence avait été tellement bouleversante que je me serais effondrée sur le sol si ce mur ne m'avait soutenue.*

*Vivant, me répétais-je en silence. Il est vivant.*

*Rien d'autre n'avait d'importance. Cependant, je me demandai brièvement ce qu'il avait bien pu faire de John.*

Nous aimerions tous le savoir — et connaître la réponse à la question de Jamie, concernant la révélation des relations charnelles entre John et sa femme : « Ah ? Pour quelle raison ? »

Heureusement, Lord John est encore en assez bon état pour pouvoir répondre, ce qu'il fait dans le chapitre quatre, intitulé « Ne pose pas de questions dont tu ne veux pas entendre la réponse » :

*John Grey était résigné à mourir. Il s'y attendait depuis l'instant où il avait lâché : « J'ai connu votre femme charnellement. » La seule question était de savoir si Fraser l'abattrait d'une balle de pistolet, le larderait de coups de couteau ou l'éviscérerait à mains nues.*

*Que le mari cocu le regarde calmement et se contente de demander « Ah ? Pour quelle raison ? » n'était pas seulement inattendu, c'était... scandaleux. Absolument scandaleux.*

— « Pour quelle raison ? » répéta John Grey, interloqué. Vous m'avez bien demandé « pour quelle raison » ?

— En effet et j'aimerais une réponse.

*Maintenant qu'il avait rouvert les yeux, il pouvait constater que le calme apparent de Fraser n'était que de façade. Une petite veine sursautait près de sa tempe. Il avait légèrement fléchi les genoux, déplaçant son poids sur une jambe comme un homme*

*témoin d'une rixe entre deux ivrognes dans une taverne, peu disposé à s'en mêler mais prêt à réagir s'il le fallait. Pour un motif pervers, Grey préférerait cette attitude.*

*— Que voulez-vous dire par « pour quelle raison » ? insista-t-il irrité. Et, à propos, comment se fait-il que vous soyez vivant ?*

*— Je me pose souvent la question, répondit poliment Fraser. J'en déduis que vous me croyiez mort ?*

*— Oui, comme votre femme. Avez-vous une idée de ce qu'elle a vécu en apprenant que vous vous étiez noyé ?*

*Les yeux bleu sombre de Fraser se plissèrent légèrement.*

*— Voudriez-vous me faire croire que la nouvelle de ma mort l'a affectée au point qu'elle en a perdu la raison et vous a traîné de force dans son lit ?*

*Grey allait rétorquer, mais Fraser ne lui en laissa pas le temps.*

*— ... Parce que, à moins de m'être profondément mépris sur la nature de vos inclinations, il faudrait vraiment vous faire violence pour vous contraindre de vous livrer à un tel acte. Je me trompe ?*

M. Fraser n'a pas été induit en erreur, mais il a tort, comme Lord John ne perd pas de temps pour le souligner. Ses explications subséquentes de la situation amènent M. Fraser à le frapper au milieu du ventre, à lui coller son poing dans l'œil et à l'abandonner à la merci d'un groupe de miliciens américains qui ont interrompu ce tête-à-tête intéressant.

À ce moment crucial, Lord John découvre que la lettre qu'il avait si négligemment glissée dans sa poche juste avant l'arrivée soudaine de Jamie ce matin-là est un mandat de commission portant son nom (et le sceau royal), avec une note l'informant qu'il a été rappelé au service par le Duc de Pardloe, colonel et commandant de son régiment — et, accessoirement, le frère aîné de John.

La possession de ces documents par Lord John, alors qu'il est en civil, donne aux miliciens l'idée raisonnablement fondée qu'ils ont attrapé un espion britannique, et ils sont empêchés de le pendre directement sur place uniquement grâce au désir de leur capitaine de montrer sa prise à son commandant.

RETOUR DANS LA RUE CHESTNUT, le tête-à-tête des femmes est interrompu par un soldat venu chercher Lord John, qui est convoqué d'urgence par Sir Henry Clinton, commandant des troupes de Sa Majesté en Amérique du Nord, et ce n'est pas un homme à qui on peut dire « non » aisément. Claire s'habille donc et accompagne le soldat au bureau du général Clinton, où elle rencontre un étranger qui lui semble étrangement familier :

*— Vous êtes un parent de lord John Grey, m'exclamai-je.*

*Il l'était forcément. À l'instar de John, il ne portait pas de perruque, mais contrairement à lui, ses cheveux étaient bruns sous la poudre. Le reste, la forme de son crâne, ses traits fins, son port, était John tout craché. En revanche, ses joues étaient plus creuses et sa peau plus tannée, striée de rides sculptées par la guerre et le stress du commandement. Je n'avais pas besoin de voir son uniforme pour deviner qu'il avait passé toute sa vie dans l'armée.*

*Il sourit et son visage se métamorphosa. Il possédait également le charme de John.*

*— Vous êtes très observatrice, madame.*

*Il s'avança, prit délicatement ma main qui pendait toujours mollement devant le général et y déposa un bref baiser à la manière française avant de se redresser et de me dévisager attentivement.*

*— Le général Clinton m'a appris que vous étiez l'épouse de mon frère.*

*Je fis un effort surhumain pour recouvrer mes esprits.*

*— Oh, mais vous devez être Hal ! Euh... pardonnez-moi, je voulais dire vous êtes le... Je suis vraiment désolée, je sais que vous êtes un duc, mais je ne me souviens pas de quoi.*

*— De Pardloe, répondit-il sans lâcher ma main. Vous pouvez m'appeler par mon nom de baptême, Harold. Soyez la bienvenue dans notre famille, ma chère. J'ignorais que John s'était marié. J'ai cru comprendre que c'est assez récent ?*

*Sous son ton cordial et ses bonnes manières, je le sentais très intrigué.*

*— Euh... oui, en effet. Très récent.*

Hal est fasciné par la nouvelle femme de son frère, mais se rend compte rapidement qu'il y a quelque chose qui cloche :

*— Vous mentez très mal, observa-t-il. Ce qui m'intrigue, c'est la raison qui vous pousse à mentir.*

*— Je m'y prends mieux quand j'ai eu le temps de me préparer, rétorquai-je. Cela étant, je ne vous mens pas en ce moment.*

Hal tente de ramener Claire à son hôtel afin de l'interroger. Cette tentative est contrariée par une crise d'asthme inopportune, ce qui renverse la situation du duc. Cela le conduit à se faire kidnapper involontairement par Claire, qui lui sauve la vie, le met au lit et, au cours du traitement de ses problèmes respiratoires, finit par avoir une conversation étonnamment intime avec lui, tard dans la nuit, dans un brouillard de fumée de ganja.

PENDANT CE TEMPS, Jamie Fraser dirige son cheval vers Philadelphie, sans savoir exactement ce qu'il pourra dire ou faire à sa femme quand il la retrouvera, mais il a besoin d'elle comme un naufragé a besoin d'eau fraîche. Il ne parvient pas à la rejoindre, cependant, car il est intercepté par un vieil ami, Daniel Morgan, qui le persuade (bien contre son gré) de le suivre un moment pour rencontrer quelqu'un d'important.

Ce « quelqu'un d'important » s'avère être le général George Washington, qui impressionne Jamie par sa personnalité et sa présence — et qui l'incite à rejoindre l'armée continentale, en le nommant général de campagne à la tête de la milice, pour remplacer un homme qui vient de mourir. C'est la dernière chose que Jamie attendait ou souhaitait, mais il n'a pas le choix et ne peut qu'espérer qu'il aurait le temps de s'occuper de Claire avant de se présenter à son poste, parce que sinon il sera fusillé pour désertion : rien ne pourra le séparer d'elle.

Cet espoir est cependant contrarié par une douleur dorsale qui l'immobilise temporairement, le rendant furieux et le plongeant dans une agonie physique et morale pendant deux jours au domicile de Mme Hardman, une veuve quaker vivant dans la cabane qui a servi de point de rencontre entre Washington et ses généraux.

JAMIE EST COINCÉ. Claire est bloquée à Philadelphie alors que l'armée britannique est en déroute, que les Américains s'apprêtent à envahir la ville et qu'un duc captif est caché dans sa maison. Lord John, cependant, vit des aventures encore plus mouvementées.

Malgré ses diverses contusions et son œil gravement blessé, les ravisseurs de la milice emmènent John chez un certain colonel Watson Smith, une ancienne connaissance de Grey, aujourd'hui traître au service de l'armée continentale. Naturellement, cette situation entraîne une certaine tension entre les hommes, qui est renforcée par l'observation du capitaine Smith selon laquelle Grey risque fort d'être pendu en tant qu'espion.

Bien que John soit mis aux fers pour l'empêcher de s'échapper, son humeur s'est en quelque sorte améliorée en entendant dans le camp une voix qui, il en est certain, appartient à sa nièce Dorothea.

Dottie est fiancée à Denzell Hunter, un médecin quaker en service pour le camp des Américains. Denzell et Dottie aident Lord John à s'échapper pendant la nuit, et sa situation, bien que toujours précaire, semble s'améliorer.

Mais comme Hal le lui a fait remarquer, « tu as le plus grand talent pour te mettre dans des situations délicates », et John, s'étant endormi au creux des racines d'un arbre, est brutalement réveillé par un groupe de miliciens américains.

*Le jeudi matin, au petit-déjeuner, j'en étais arrivée à la conclusion que ce serait le duc de Pardloe ou moi. Si je restais dans cette maison, l'un de nous deux ne serait plus de ce monde avant la tombée du soir. Denzell Hunter devait être arrivé en ville. Il passerait sûrement chez Mme Woodcock pour voir où en était la convalescence d'Henry Grey. Homme bon et médecin très compétent, il pourrait s'occuper de Hal. Peut-être même que son futur beau-père lui serait reconnaissant de ses soins.*

*Je ris en moi-même en dépit de mon anxiété.*

*Au Dr Denzell Hunter*

*De la part du Dr C. B. R. Fraser*

*Je dois m'absenter et me rendre à Kingsessing pour la journée. Je confie monsieur le duc de Pardloe à vos soins avisés, dans l'espoir que vos scrupules religieux vous retiendront de lui fendre le crâne en deux d'un coup de hache.*

*Veillez agréer l'expression de mes sentiments très distingués.*

*C.*

*Post-scriptum : Je vous rapporterai un peu d'ase fétide et de racine de ginseng en guise de récompense.*

*Post-post-scriptum : Je vous déconseille fortement d'amener Dottie, à moins que vous ne possédiez une paire de menottes. Deux, de préférence.*

Alors que Claire se dirige vers Kingsessing, elle croise un fiacre transportant le général Benedict Arnold à Philadelphie en tant que nouveau gouverneur militaire de la ville. Le général lui propose de l'emmener au Bartram's Garden et elle accepte, bien qu'inquiète de savoir ce qui, selon elle, arrivera à Arnold à une date pas très éloignée.

*Quand ? me demandai-je le cœur serré. Quand aurait lieu le basculement ? Pas encore, j'en étais presque sûre. Quel serait le déclencheur qui transformerait cet homme galant et honorable en traître ? À qui parlerait-il ? Qui ou quel incident planterait la graine empoisonnée ?*

*Seigneur ! Faites que ce ne soit pas quelque chose que je lui ai dit ! pensai-je, horrifiée.*

*Comme elle l'avait elle-même observé plus tôt : Le pire était que je l'aimais bien.*

Cependant, l'homme pour lequel elle nourrit une affection beaucoup plus profonde a suffisamment récupéré pour se diriger vers Philadelphie, désespéré de la rejoindre.

Mais avant de rejoindre JAMIE et Claire, intéressons-nous à Petit Ian et sa fiancée, Rachel Hunter, qui marchent dans les bois en direction de la ville, en pleine conversation. Au-delà du discours ordinaire d'un couple de fiancés très amoureux devant faire face à la gestion complexe de leur mariage, le jeune Ian a un motif plus profond pour cette conversation : il doit confesser certaines choses à Rachel.

*— Tu savais que... j'avais déjà été marié ?*

*Une ombre passa sur le visage de Rachel, mais sa détermination l'emporta si rapidement sur sa surprise qu'il n'aurait rien vu s'il ne l'avait observée. Elle se mit à tripoter les plis de sa jupe, ses yeux noisette fixés sur lui.*

— *Non, je l'ignorais, dit-elle. Tu as dit que tu « avais été » marié. Cela signifie que tu ne l'es plus, je suppose ?*

RACHEL ENCAISSE la nouvelle du mariage de Ian avec une femme mohawk — ainsi que le fait que l'ex-femme de Ian soit toujours en vie — avec une certaine sérénité, mais ce n'est pas le mariage en soi qui inquiète Ian : c'est la raison pour laquelle le mariage a pris fin.

— *Je n'ai pas pu lui donner d'enfants. La première, une petite fille, est née trop tôt. Je l'ai baptisée Isebaïl.*

*Il se passa rageusement le dos de la main sous le nez, ravalant sa peine.*

— *Ensuite, Emily est redevenue enceinte. Puis encore. Quand elle a perdu le troisième, son cœur s'est fermé à moi.*

*Rachel émit un petit son. Il évita de la regarder. Il ne pouvait pas. Il resta assis sur le tronc, le dos voûté, la vue brouillée par des larmes qu'il ne pouvait verser.*

*Une petite main se posa sur la sienne.*

— *Et ton cœur ? demanda-t-elle. Il s'est fermé aussi ?*

IAN DIT à RACHEL que Claire pense qu'il pourrait avoir des enfants avec une autre femme — mais il ne peut pas le garantir.

— *Je ne peux pas t'assurer que ce serait différent... pour nous. Toutefois, j'ai demandé à tante Claire et elle m'a parlé de choses dans le sang. En fait, je serais incapable de t'expliquer ; il vaudrait mieux que tu le lui demandes directement. Toujours est-il qu'elle pense que ce ne serait pas nécessairement pareil avec une autre femme, que je pourrais peut-être. Je veux dire : te donner des enfants.*

*Rachel avait dû retenir son souffle, car elle poussa un long soupir qui caressa ses joues.*

— *Veux-tu... commença-t-il.*

*Elle l'interrompit en l'embrassant doucement sur les lèvres. Ensuite, elle lui tint la tête contre son sein et utilisa un coin de son mouchoir pour essuyer ses yeux, puis les siens.*

— *Oh, Ian, murmura-t-elle. Je t'aime vraiment.*

DE RETOUR à PHILADELPHIE, l'armée britannique est sur le point de partir, et William passe une très mauvaise journée. Après avoir supervisé l'exode des loyalistes paniqués et repoussé les avances du capitaine Richardson, l'espion dont les précédentes aventures ont failli faire capturer ou tuer William, ce dernier retourne à son cantonnement et découvre que son aide-soignant a décampé, emportant avec lui tous les objets de valeur de William, dont une miniature incrustée de perles de ses deux mères.

*C'était la proverbiale goutte d'eau, à tel point qu'il ne jura même pas. Il se laissa tomber assis sur le bord du lit, ferma les yeux et respira lentement sans desserrer les*

*dents jusqu'à ce que s'atténue la douleur dans le creux de son ventre. Il n'était plus qu'un trou béant aux bords glissants.*

William étant un jeune homme, la seule chose qui lui vient à l'esprit est de remplir ce creux avec de l'alcool, et à la fin de la soirée, il accompagne ses amis dans un bordel, où il s'effondre sur une chaise. Il y reste jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'un capitaine des dragons — un certain capitaine Harknes — fanfaronne en décrivant diverses choses dégradantes qu'il se propose de faire à une jeune femme qui travaille dans l'établissement.

William est arraché à sa stupeur et révolté par cette situation — et encore plus horrifié l'instant suivant, lorsqu'il réalise que la jeune femme menacée est celle avec laquelle il a eu une rencontre embarrassante et déshonorante la veille. Avec une vague intention de galanterie rédemptrice, il se met debout et réclame la jeune fille pour la nuit — arrachant hâtivement son gorgerin en argent et le remettant à la dame en guise de paiement, s'étant souvenu tardivement qu'il n'a pas d'argent.

Arabella (alias Jane ; comme elle le dit à William, les filles de joie reçoivent des noms de *Ladies* à des fins marketing) se méfie plus que tout de William — mais il est certainement le moindre des deux maux, et elle l'emmène dans sa chambre, où il la surprend en lui révélant que son intention n'est pas celle qu'elle croit :

*— Mon... euh... beau-père m'a confié un jour qu'une entremetteuse lui avait dit que le plus beau cadeau qu'on puisse offrir à une prostituée était une bonne nuit de sommeil.*

*— Je vois que la fréquentation des bordels est une habitude familiale, répondit-elle avec amusement. Cela dit, il a raison. Vous voulez dire que vous souhaitez que je... dorme ?*

*À son ton incrédule, on aurait pensé qu'il lui proposait de s'adonner à une perversion bien pire que la sodomie. Il s'efforça de garder son calme.*

Mais Arabella-Jane a elle aussi le sens de l'honneur et parvient à le prouver :

*— Voulez-vous bien lâcher mes... mes... (Fichtre, comment les appelait-on, déjà ?) Lâchez mes testicules, je vous prie.*

*— Comme vous voudrez, répondit-elle.*

*Au lieu de cela, elle saisit à nouveau son téton entre ses dents et le suçait si fort que sa tête se vida entièrement de mots.*

*Les choses devinrent ensuite assez confuses mais très agréables. À un moment toutefois, il se retrouva sur elle, la sueur de son front dégoulinant sur les seins d'Arabella-Jane et marmonna :*

*— Je suis un bâtard, je suis un bâtard, je suis un bâtard, tu comprends ?*

*Elle ne répondit pas, mais elle allongea un bras blanc, glissa la main derrière sa nuque et l'attira de nouveau à elle.*

L'EXODE BRITANNIQUE de Philadelphie commence le lendemain, avec l'armée du général Clinton qui avance en trois corps séparés, encadrant un grand nombre de loyalistes qui ne se sentent pas en sécurité en restant dans la ville et qui évacuent à pied, transportant ce qu'ils peuvent de leurs biens.

Ian et Rachel tombent sur la colonne de marche des troupes et des partisans alors qu'ils atteignent la route de Philadelphie. Ils tombent également sur William, en sueur, poussiéreux, et affichant clairement la mine de mécontentement qui prévaut.

L'humeur de William est momentanément apaisée à la vue de Rachel, mais les choses se dégradent rapidement lorsqu'elle lui dit qu'elle et Ian sont fiancés — et les choses vont de mal en pis lorsque le nom de Jamie Fraser entre dans la conversation :

*En dépit de sa détermination à faire preuve de patience, Ian sentit la moutarde lui monter au nez.*

*— Ce n'est pas un criminel ! N'importe quel homme serait fier d'être le fils de Jamie Fraser !*

*— Ah, ça, fit Rachel.*

*William lui lança un regard noir.*

*— Comment ça ? Que voulez-vous dire ?*

*Elle haussa une épaule, surveillant attentivement William, qui semblait sur le point d'exploser comme un baril de poudre.*

*— Nous nous en doutions, Denny et moi. Nous pensions simplement que tu ne voulais pas en parler. J'ignorais que tu... Comment as-tu pu ne pas t'en rendre compte ? La ressemblance...*

*— Rien à foutre de la ressemblance !*

*Ian oublia Rachel et abattit ses deux poings sur le crâne de William, le faisant tomber à genoux, puis il lui envoya un coup de pied dans le ventre. S'il avait atteint sa cible, la question aurait été réglée une fois pour toutes, mais William se montra plus rapide que prévu. Il esquiva, attrapa le pied de Ian et tira. Ian atterrit sur un coude, roula sur le côté et se jeta sur lui, lui agrippant une oreille. Il était vaguement conscient que Rachel criait, en fut brièvement navré, puis la fureur du combat l'emporta sur tout le reste.*

Le combat s'achève avec l'arrivée de plusieurs soldats de William qui entraînent Ian dans leurs rangs. Ils comptent sans doute le garder pour l'emmener au camp dans la soirée, où une punition est couramment infligée aux personnes reconnues coupables de crimes tels que l'agression d'un officier.

Rachel est horrifiée, indignée et peu encline à prendre la situation en main.

*— Si tu permets qu'on le fouette, William Ransom, je... je...*



*William ressentit une sensation étrange dans le creux de son ventre et crut qu'il allait s'évanouir. Ce n'était pas à cause de ses menaces.*

*— Que ferez-vous ? répliqua-t-il, le souffle court. Vous êtes une quakeresse. Vous ne croyez pas en la violence. Par conséquent, vous ne pouvez pas me planter un couteau dans le ventre. Vous ne me frapperez probablement même pas. Alors que comptez-vous faire ?*

*La main de Rachel partit avec la détente d'un serpent. Elle le gifla si fort qu'il chancela.*

*— Voilà ! dit-elle. Tu as condamné ton cousin, tu as renié ton père et tu m'as obligée à trahir mes principes. Tu es content ?*

*— Oh foutre de merde ! lâcha-t-il.*

*Il l'attrapa par les bras, l'attira brusquement à lui et l'embrassa sur la bouche. Il la lâcha et recula promptement, la laissant pantoise et les yeux écarquillés.*

*Le chien se mit à gronder. Elle foudroya William du regard, cracha par terre à ses pieds et s'essuya la bouche sur sa manche. Puis elle tourna le dos et s'éloigna d'un pas énergique, le chien sur ses talons.*

*— Cracher sur les gens fait aussi partie de vos principes ? lança-t-il derrière elle.*

*Elle pivota, serrant les poings.*

*— Molester les femmes fait partie des vôtres ? rétorqua-t-elle.*

*Les soldats sur le bord de la route observaient la scène accoudés sur la crosse de leur mousquet. Ils s'amusait bien.*

*Elle lança rageusement son bonnet à ses pieds, tourna les talons et repartit avant qu'il ait trouvé autre chose à dire.*

JAMIE, qui a trouvé un transport vers Philadelphie dans un chariot rempli de choux, est surpris de voir son neveu Ian se faire entraîner par des tuniques rouges. Ian est plus que surpris de voir son oncle apparemment sorti de sa tombe humide, mais il n'a pas vraiment l'occasion d'entamer une discussion. Jamie aperçoit Rachel et Rollo, qui se dirigent vers la ville, et il s'arrête pour enquêter.

Après s'être renseigné auprès de Rachel, Jamie va alors s'entretenir avec William :

*Il soupçonnait Rachel de ne pas lui avoir tout dit sur la confrontation entre les deux jeunes hommes et se demandait si elle n'en avait pas été la cause. Elle avait dit que la bagarre avait commencé après qu'elle eut annoncé ses fiançailles à William. Son récit avait été plutôt confus, mais il en avait compris l'essentiel.*

*Il se tendit en approchant de William et en voyant son expression. Bigre, c'est à ça que je ressemble quand je suis de mauvais poil ? Il semblait espérer une occasion d'éviscérer le premier venu et de danser sur ses entrailles.*

*— Essaie un peu, marmonna-t-il. On verra bien qui dansera le premier.*

*Il s'arrêta près de William et ôta son chapeau.*

*— Toi, dit-il. Suis-moi. Tout de suite.*

*L'expression de William passa de l'envie de meurtre à l'horreur absolue. En d'autres circonstances, Jamie en aurait ri. Il agrippa William par le haut d'un bras, le déséquilibra et l'entraîna derrière un écran d'arbres avant qu'il n'ait eu le temps de planter ses talons dans le sol.*

Comme on s'y attendait, WILLIAM n'est pas d'humeur à avoir une conversation avec son géniteur indésirable, et encore moins à faire ce qu'il lui demande — mais Jamie a un argument assez convaincant :

*— Tu vas rattraper les hommes qui emmènent Ian et leur ordonner de le relâcher, dit calmement Jamie. Autrement, je me rendrai avec un drapeau blanc dans le camp où ils le conduisent, me présenterai, expliquerai au commandant qui tu es et pourquoi vous vous êtes battus. Le tout devant toi. Me suis-je bien fait comprendre ?*

*Il serra plus fort son bras.*

*— Oui ! gémit William.*

*Jamie le lâcha aussitôt et serra le poing pour cacher le fait que ses doigts tremblaient.*

*— Je vous maudis, monsieur, chuchota William, ivre de rage. J'espère que vous rôtirez en enfer.*

*Son bras pendait mollement. Il devait avoir très mal, mais pour rien au monde il ne se serait massé devant Jamie.*

*— C'est assez probable, répondit ce dernier.*

*Après un bref salut, il s'enfonça dans la forêt.*

L'ATMOSPHÈRE de Bartram's Garden est apaisante pour l'âme de Claire, et après s'être réapprovisionnée en herbes, graines et racines, elle accepte la proposition de Miss Bartram et part ramasser du cresson au bord de la rivière.

*Je creusai tranquillement, déposant les racines dégoulinantes dans mon panier et recouvrant chaque couche avec un coussin de cresson. Je remarquais à peine la sueur qui coulait sur mon front et entre mes seins. Je me fondais lentement dans le paysage, mon souffle et mes efforts se transformant en vent, en terre et en eau.*

*Des cigales chantaient dans les arbres. Les moucherons et les moustiques commençaient à se rassembler en nuages au-dessus de ma tête. Heureusement, ils ne me gênaient que lorsqu'ils me rentraient dans une narine ou voletaient trop près de mon visage. Apparemment, les insectes du xviii<sup>e</sup> siècle n'étaient pas friands de mon sang du xx<sup>e</sup> siècle, je n'étais donc pratiquement jamais piquée, une bénédiction pour une jardinière. Bientôt, bercée par mon travail, je perdis la notion du temps et de l'espace jusqu'à ce qu'une paire de grands souliers crottés apparaisse dans mon champ de vision. Je les observai un moment en clignant des yeux comme si une grenouille venait de bondir devant moi.*

*Puis je relevai la tête.*

Bien entendu, c'est Jamie qu'elle voit. Et ce qui s'ensuit est évidemment une conversation plutôt tendue :

— *Tu es allée au lit avec John Grey ?*

*Je clignai des yeux, interdite, puis fronçai les sourcils.*

— *Pas vraiment.*

— *C'est ce qu'il m'a dit.*

— *Il t'a dit ça ? demandai-je, surprise.*

— *Mmphm... fit-il en fronçant les sourcils à son tour. Il m'a dit qu'il t'avait connue charnellement. Pourquoi mentirait-il à ce sujet ?*

— *Ah. Non, il a dit vrai. « Connaître charnellement » est l'expression juste.*

— *Mais...*

— *En revanche, je ne dirais pas que nous sommes « allés au lit ». Cela a commencé sur une coiffeuse et, si je me souviens bien, s'est terminé sur le parquet.*

*Devant son air ahuri, je m'empressai de corriger l'impression qu'il se faisait sûrement.*

— *« Aller au lit » laisse entendre que nous avons décidé de coucher ensemble et sommes allés dans une chambre bras dessus bras dessous. Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Euh... si on s'asseyait ?*

*Je n'avais plus pensé à cette nuit depuis que j'avais appris que Jamie était en vie. Je commençais à me rendre compte que cet « incident » pouvait paraître important à ses yeux et que lui expliquer ce qui s'était passé risquait d'être délicat.*

La conversation qui suit est en effet délicate, avec une bonne dose d'émotion justifiée des deux côtés.

— *Il a effectivement mentionné la consommation d'une certaine quantité d'alcool, observa-t-il.*

— *Il était presque aussi souî que moi, sauf qu'il tenait encore debout.*

*Je revoyais John, le visage blême ; les yeux si enflés et si rouges qu'on les aurait dit passés au papier émeri.*

— *Il m'a regardée avec la tête d'un homme sur le point de sauter d'une falaise, poursuivis-je. Il tenait une carafe pleine à la main et m'a dit : « Cette nuit, je ne veux pas le pleurer seul. »*

— *Et ?*

— *Et il ne t'a pas pleuré seul, rétorquai-je, agacée. Je lui ai dit de venir s'asseoir. Il nous a servi de l'eau-de-vie, nous avons bu et, sincèrement, je n'ai aucune idée de ce que nous avons pu dire mais nous parlions de toi. Puis il s'est levé, je me suis levée. Et... je ne supportais pas l'idée d'être seule ni qu'il soit seul et je me suis plus ou moins jetée dans ses bras car, à ce moment, j'avais désespérément besoin que quelqu'un me touche.*

— *Ce qu'il a fait obligeamment, je suppose.*

*Son ton cynique me fit rougir, non de gêne mais de colère.*

*— Il t'a prise par-derrière ?*

*Je le regardai, interloquée, pendant une bonne minute. Il était sérieux.*

*— Tu n'es vraiment qu'un imbécile ! m'exclamai-je, indignée.*

*Un soupçon me prit soudain.*

*— Tu m'as dit qu'il t'avait demandé de le tuer, dis-je lentement. Tu... ne l'as pas fait, n'est-ce pas ?*

*Il soutint mon regard.*

*— Cela t'ennuierait ?*

Mais Claire trouve enfin les mots pour décrire ce qui s'est passé entre elle et Lord John :

*— Le triage médical, dis-je abruptement. Sous la paralysie, j'étais... écorchée vive. Quand on fait le triage des blessés, on commence par arrêter le saignement. Il le faut, autrement le patient meurt. John a arrêté le mien.*

*Il l'avait fait en plaquant son propre chagrin, sa propre fureur, sur ma chair sanglante. Deux blessures, pressées l'une contre l'autre, le sang s'écoulant toujours mais dans un autre corps. Le mien dans le sien, le sien dans le mien, brûlant, caustique, invasif... mais me redonnant la vie.*

*Jamie marmonna quelque chose en gaélique que je ne compris pas. Il gardait la tête baissée, les coudes sur les genoux, le menton dans une main.*

*Au bout d'un moment, je me rassis à ses côtés. Le chant des cigales avait augmenté de volume, noyant le gargouillis de l'eau et le bruissement des feuilles. Il résonnait dans mes os.*

*— Maudit John Grey, grommela Jamie en se redressant.*

*Il paraissait troublé et en colère, mais pas contre moi.*

*— Il... euh, il va bien, n'est-ce pas ?*

*À ma surprise, il tordit légèrement les lèvres, ce qui accentua mon malaise.*

*— Oui, j'en suis sûr, répondit-il.*

*Son ton laissait néanmoins place à un certain doute, ce qui acheva de m'alarmer.*

*— Que lui as-tu fait ? demandai-je en me redressant.*

*— Je l'ai frappé. Deux fois.*

*— Deux fois ? répétai-je choquée. Il t'a rendu le premier coup ?*

*— Non.*

*Je l'observai attentivement. Maintenant que je m'étais calmée, je lui trouvai un air... Comment dire ? Préoccupé ? Coupable ?*

*— Pourquoi l'as-tu frappé ? demandai-je.*

*J'avais pris soin de prendre un ton vaguement curieux plutôt qu'accusateur. Ce ne fut pas une grande réussite, car il se tourna vers moi tel un ours piqué aux fesses par une abeille.*

— Pourquoi ? Tu me demandes vraiment pourquoi ?

— Oui. Qu'a-t-il fait pour que tu le frappes ? Deux fois ?

*Jamie ne rechignait jamais devant une bagarre, mais il lui fallait généralement une bonne raison. Il grommela dans sa barbe. Toutefois, il m'avait promis un jour une honnêteté absolue et n'était encore jamais revenu sur sa parole.*

— Le premier coup, c'était entre lui et moi. Je le lui devais depuis longtemps.

— Et tu as soudain saisi cette occasion parce que c'était pratique ?

*Je n'osai pas lui demander ce qu'il entendait par « entre lui et moi ».*

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, répondit-il. Il m'a dit quelque chose et le coup est parti.

*Je ne lui demandai pas d'explication, mais je soufflai bruyamment par le nez, lui faisant comprendre que j'en attendais une quand même. Il y eut un long silence, puis il lâcha en regardant le sol :*

— Il a déclaré que vous ne vous faisiez pas l'amour l'un à l'autre.

— En effet, répondis-je, surprise. Je te l'ai expliqué. Nous... Ah !

— « Ah ! » répéta-t-il avec sarcasme. Il a dit : « C'est vous que nous baisions. »

— Je vois, murmurai-je. Oui, il a dit vrai.

*Il me semblait effectivement comprendre. Une longue et profonde amitié unissait Jamie et John, mais elle reposait sur des piliers très précis, l'un d'eux étant d'éviter toute allusion à l'attraction sexuelle que John éprouvait pour Jamie. Si John, dans un moment d'égarement, avait fait s'effondrer ce pilier qui les soutenait tous les deux...*

*Je préfèrai ne pas m'appesantir sur ce premier coup.*

— Et le second ? demandai-je.

— Le second, c'était pour toi.

— J'en suis flattée, mais ce n'était vraiment pas la peine, rétorquai-je sèchement.

— Je le sais à présent, mais j'avais déjà perdu mon calme et je ne l'avais pas encore retrouvé. Ifrinn.

*Il ramassa le couteau sur le sol et le planta dans le banc à ses côtés.*

Cependant, malgré les difficultés d'une telle conversation, le fait de base est établi sans aucun doute :

— J'ai quelque chose à dire, annonça-t-il comme s'il faisait une déclaration formelle devant un tribunal.

*Mon pouls, qui s'était ralenti durant notre étreinte, s'accéléra à nouveau.*

— Quoi ?

*Je parus si inquiète qu'il se mit à rire. Ce n'était qu'un souffle, mais il riait néanmoins. Je fus rassurée. Il prit fermement ma main et la tint en me regardant dans les yeux.*

— Je ne peux pas dire que cela ne me fait rien, car ce serait un mensonge. Je ne peux pas affirmer non plus que je n'en ferai pas tout un plat plus tard, car ce sera

*probablement le cas. Mais je tiens à dire que rien, dans ce monde ni le prochain, ne pourra t'enlever à moi... ou inversement. Tu en conviens ?*

*— Oui, absolument, répondis-je avec ferveur.*

*— Tant mieux, parce que, dans le cas contraire, cela n'y changerait rien. J'ai juste une question : es-tu ma femme ?*

*— Bien sûr ! répondis-je, stupéfaite. Comment pourrais-je ne pas l'être ?*

*Son expression changea alors. Il expira profondément et me prit dans ses bras. Je le serrai, fort. Il pencha la tête vers moi et embrassa mes cheveux tandis que je me blottissais dans le creux de son épaule, mes lèvres ouvertes près du col de sa chemise. Nos genoux cédèrent lentement et nous nous retrouvâmes à genoux dans la terre retournée, accrochés l'un à l'autre, enracinés tel un arbre aux nombreuses branches et aux feuilles agitées par le vent mais au tronc unique et solide.*

*Puis les premières gouttes de pluie tombèrent.*

Sur quoi :

*Son visage était ouvert, à présent, ses yeux clairs et sereins, du moins pour le moment.*

*— Où y a-t-il un lit ? J'ai besoin d'être nu contre toi.*

DE RETOUR DANS LES BOIS à l'extérieur de Philadelphie, la fuite de Lord John a été interrompue par une autre rencontre avec des miliciens — mais maintenant qu'il est vêtu en civil et avec des fers, il réussit à les convaincre qu'il est un Américain qui a échappé à des ravisseurs britanniques.

Cela fonctionne assez bien pour le moment ; ses nouvelles connaissances le ramènent au camp, lui enlèvent ses fers et le nourrissent. Mais — *lorsque le soleil se coucha sur la troisième journée depuis qu'il avait quitté sa demeure, lord John William Bertram Armstrong Grey était à nouveau un homme libre. Il avait le ventre plein, des papillons dans la tête, un vieux mousquet mal réparé sur l'épaule et les poignets écorchés. Se tenant devant le révérend Peleg Woosdworth, la main droite levée, il récita :*

*— Moi, Bertram Armstrong, je jure d'être fidèle aux États-Unis d'Amérique, de les servir loyalement contre tous leurs ennemis et opposants, d'obéir aux ordres du Congrès continental, ainsi qu'aux généraux et officiers qu'il aura placés au-dessus de moi.*

*Il ne manquait plus que ça, songea-t-il. Et maintenant ?*

Quelle est la prochaine étape, en effet ? La deuxième partie, voilà ce que c'est. Intitulée avec art...

\*\*\*

## **PARTIE 2 : Pendant ce temps, à la ferme...**

---

LA DEUXIEME PARTIE reprend là où nous avons laissé Roger, Brianna, Jemmy, Mandy et l'ancêtre de Roger, William Buccleigh MacKenzie (alias « Buck »).

Roger et Buck ont traversé le cercle de pierre de Craigh na Dun, à la poursuite, pensent-ils, de Rob Cameron, l'un des collaborateurs de Brianna au Conseil de développement des Highlands et des îles, qui a enlevé Jemmy et l'a emmené dans le passé pour, toujours selon eux, tenter non seulement d'apprendre les secrets du voyage dans le temps, mais aussi pour trouver l'or que Jamie Fraser a caché à Fraser's Ridge, dans un endroit connu uniquement de lui-même et de son petit-fils, Jemmy.

Le passage à travers les pierres est bouleversant, que ce soit physiquement ou émotionnellement, et si Roger se rétablit assez rapidement, son quadruple arrière-grand-père n'a pas cette chance. Il est dangereusement affaibli par la traversée, souffrant de douleurs thoraciques et de symptômes de troubles cardiaques. Il parvient cependant à se relever, et les deux hommes conviennent de se séparer et de chercher dans des directions différentes tout signe de Rob Cameron et de Jemmy, puis de se retrouver près de Craigh na Dun dans six jours.

CEPENDANT, À L'INSU DES SAUVETEURS, ni Rob Cameron ni Jemmy ne se trouvent dans le passé. Cameron les a leurrés, dans l'espoir de coincer Brianna seule, et a caché Jem dans un tunnel de service hydroélectrique sous le barrage du Loch Errochty.

Jem, qui a visité le barrage avec sa mère, est un peu angoissé par l'obscurité — et par la pensée du retour de M. Cameron — mais il découvre un petit train électrique qui transporte les travailleurs le long du tunnel. Il y grimpe et avance lentement vers l'extrémité la plus éloignée, espérant y trouver la porte de service déverrouillée. Mais alors qu'il traverse l'obscurité, il est soudainement frappé par quelque chose qui le fait tomber du train et il s'allonge, stupéfait, pendant quelques instants.

Réalisant qu'il n'est pas mort, comme il l'avait d'abord supposé, et qu'il est capable de bouger, il se lève et cherche la chose qui l'a frappé — ou plutôt, ce que *lui* a pu heurter.

*La source était invisible à l'œil nu. Il plissa les yeux, essayant de comprendre pourquoi il la voyait néanmoins. Il n'existait pas de mot pour décrire le phénomène. Il l'entendait, percevait son odeur, pouvait la toucher et, pourtant, ce n'était rien de tout ça.*

*Cependant, elle était là... comme un frisson dans l'air. Quand il se tournait vers elle, il imaginait de jolies petites lumières étincelantes, comme le reflet du soleil sur la mer ou la lueur d'une chandelle à travers un rubis. Pourtant, il ne voyait rien.*

*La source occupait tout le tunnel jusqu'au haut plafond. Elle n'était pas épaisse pour autant, mais aussi légère que l'air. Cela expliquait sans doute pourquoi il n'avait pas été aspiré par les pierres comme sur Ocracoke. Du moins, il ne pensait pas l'avoir été... L'espace d'un instant, il eut peur d'être arrivé dans un autre temps sans s'en rendre compte. Non. Le tunnel était exactement pareil, tout comme lui, maintenant que le fourmillement sur sa peau s'était arrêté.*

*Lorsqu'ils avaient traversé, sur Ocracoke, il avait tout de suite su que quelque chose avait changé.*

*Il resta immobile un moment, observant, réfléchissant, puis il secoua la tête et pivota. Il chercha le rail du bout du pied. Il ne retournerait pas vers « la chose », quoi qu'il arrive. Il ne lui restait plus qu'à espérer que la porte ne soit pas fermée à clef.*

PENDANT CE TEMPS, ROB CAMERON s'est rendu à Lallybroch pour affronter Brianna, envers qui il a une rancune — et une convoitise non négligeable — depuis qu'elle a été nommée au poste de superviseuse. Il veut des informations, sur les pierres, sur le voyage dans le temps et sur l'or — mais il désire aussi Brianna.

*La main de Brianna se referma sur le coupe-papier. Toutefois, en évaluant la distance entre elle et Rob Cameron, en tenant compte de l'obstacle du bureau entre eux ainsi que de la fragilité de la lame en bois, elle savait déjà qu'elle ne parviendrait pas à tuer cette ordure. Pas encore.*

*— Où est mon fils ?*

*— Il n'a rien.*

*Elle se redressa brusquement et il eut un mouvement de recul. Il avait le teint rouge et ses traits s'étaient durcis.*

*— J'espère bien qu'il n'a rien ! répliqua-t-elle. J'ai demandé où il était.*

*Il se balançait légèrement sur ses talons en prenant un air nonchalant.*

*— Oh non, ma poule. On ne joue pas à ce petit jeu-là. Pas ce soir.*

*Pourquoi Roger ne gardait-il pas un marteau, un burin ou quelque chose d'utile dans le tiroir de son foutu bureau ? Était-elle censée attaquer ce crétin avec une agrafeuse ? Elle posa les mains à plat sur la table pour se retenir de lui sauter à la gorge.*

*— Je ne joue pas, répondit-elle sans desserrer les dents. Vous non plus. Où est Jemmy ?*

Ce ne sera pas la première fois que Rob Cameron sous-estime un Fraser, mais ce sera peut-être la dernière. Il dit à Brianna de se déshabiller, avec l'intention de la violer. Sachant qu'elle ne pourra pas le maîtriser s'ils en venaient aux mains, Bree le prend par surprise en lui fouettant le visage avec son jean, puis en lui brisant sur la tête la boîte en bois dans laquelle sont conservées les lettres de ses parents. Il se remet et la poursuit dans le couloir, mais elle arrive à temps à l'endroit où se trouvent les équipements sportifs de la famille.



*Des armes étaient accrochées aux murs de l'entrée, une collection de targes et de claymores en guise de décoration. Malencontreusement, elles étaient toutes en hauteur afin d'être hors de portée des enfants. Elle en trouva une plus facile d'accès derrière le portemanteau : la batte de cricket de Jem.*

*Il ne faut pas le tuer, se répéta-t-elle, surprise de parvenir encore à penser rationnellement. Ne le tue pas. Pas encore. Pas avant qu'il t'ait dit où est Jemmy.*

*— Sale... petite pute !*

*Il avançait vers elle, pantelant, à moitié aveuglé par le sang qui coulait de son front et hoquetant à cause de celui qui ruisselait de son nez.*

*— Je vais te fendre en deux, salope ! Je vais te...*

*— Caisteal DOOON !*

*Elle jaillit de derrière le portemanteau et le faucha d'un coup de batte dans les côtes. Il émit un gargouillis et se plia en deux, les mains sur le ventre. Elle prit une grande inspiration, leva haut la batte au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur son crâne.*

*Le choc se répercuta le long de ses bras jusque dans ses épaules. Elle lâcha son arme et resta un instant immobile, haletante, tremblante, trempée de sueur.*

*— Maman ? dit une petite voix chevrotante au pied de l'escalier. Pourquoi t'as pas de pantalon ?*

Ayant besoin de garder son calme pour sa fille qui n'a que trois ans, Bree apaise Mandy, attache Cameron avec du ruban adhésif et le jette dans le trou du prêtre derrière la cuisine. Il refuse de lui dire où se trouve Jemmy, mais elle a un dernier espoir : Mandy. Alors que Jem passait vraisemblablement la nuit avec le neveu de Cameron, Bobby — alors qu'en réalité, il a été forcé de toucher les pierres de Craigh na Dun — Mandy s'est réveillée hystérique, insistant sur le fait que Jem était parti et que « les pierres l'avaient mangé ! » Ses parents, qui ne connaissaient que trop bien la menace que représentaient ces pierres, ont été effrayés — et encore plus lorsqu'ils ont appris la disparition de Jem. Dans le chaos et la hâte de le retrouver, puis de préparer Roger et Buck à traverser les pierres à sa recherche, personne n'a pris le temps de repenser à Mandy et à ce qu'elle avait dit. Mais maintenant, elle est peut-être la seule à pouvoir retrouver Jem.

*— Quand jem est à l'école, tu le sens ?*

*— Oui, il monte dans un bus.*

*Mandy se tortilla sur son siège d'enfant, essayant de regarder par la fenêtre. Elle portait le masque de princesse souris que Brianna l'avait aidée à confectionner pour l'Halloween : un visage de souris dessiné sur une assiette en carton, avec deux trous pour les yeux ainsi que pour les fils roses qui la maintenaient autour de la tête, des cure-pipes roses en guise de moustaches, une petite couronne en équilibre précaire, le tout parsemé d'un flacon entier de paillettes dorées.*

*Les Écossais fêtaient le Samhain avec des bougies dans des navets évidés. Brianna avait préféré suivre une tradition légèrement plus festive avec ses enfants à moitié américains. Le siège tout entier scintillait de poudre d'or.*

*Elle sourit malgré son inquiétude.*

*— Je voulais dire, tu pourrais jouer à « c'est froid, c'est chaud » avec Jem même s'il ne te répondait pas à voix haute ? Tu saurais s'il est près ou loin ?*

*Songeuse, Mandy donna des coups de pied dans le dossier du siège.*

*— Peut-être.*

RETOUR dans le passé : Roger et Buck se sont séparés, Buck est parti à Inverness, et Roger à Lallybroch. Ils ont pensé que Jem connaissait bien le chemin de Craigh na Dun à Lallybroch, et que même si c'était un long trajet, il serait rentré chez lui s'il avait pu échapper à Rob Cameron.

*— Jem !*

*Il l'appelait de temps en temps tout en marchant. La lande et la montagne étaient désertes. On n'entendait que les bruissements furtifs de lapins et d'hermines, le croassement d'un corbeau ou le cri d'une mouette, haute dans le ciel, égarée loin de la mer.*

*— Jem !*

*Il ne pouvait s'en empêcher, comme si ses appels imposaient une réponse. Il s'imaginait parfois en entendre une et se figeait, pour découvrir chaque fois que ce n'était que le vent gémissant dans ses oreilles, le narguant. Il savait également qu'il aurait pu passer à quelques mètres de Jem sans le voir.*

*En dépit de son anxiété, il ressentit une pointe de joie lorsque, parvenu au sommet du col, il aperçut Lallybroch en contrebas. Ses bâtiments blanchis avec la technique traditionnelle du harling luisaient dans la lumière pâle de la fin de journée. Tout paraissait paisible. Les derniers choux de la saison et les navets étaient soigneusement alignés dans le potager muré, protégés des moutons dont on apercevait un troupeau dans le pré du fond, se préparant déjà pour la nuit. On aurait dit des petits œufs laineux dans un nid d'herbe verte, comme un panier d'enfant à Pâques.*

*Cela lui rappela l'horrible herbe en cellophane verte dont les pâtisseries tapissaient leur devanture au moment des fêtes pascales. Il revit la frimousse de Mandy barbouillée de chocolat ; les traits concentrés de Jem tandis qu'il écrivait soigneusement Papa sur un œuf dur avec un crayon blanc, puis son front plissé alors qu'il contemplait les petits flacons de teinture devant lui en se demandant lequel, du violet ou du bleu, seyait le mieux à son père.*

*— Seigneur, faites qu'il soit là ! murmura-t-il.*

*Il descendit rapidement le petit sentier sinueux, dérapant sur les cailloux.*

*La cour devant la maison était en ordre. Le grand rosier jaune grimpant avait été taillé pour l'hiver et les marches du perron étaient balayées. Il eut l'impression qu'en ouvrant la porte, il se retrouverait chez lui, dans son entrée, avec les minuscules*

*sabots rouges de Mandy jetés pêle-mêle sous le grand portemanteau ; la vieille canadienne miteuse de Brianna suspendue à ce dernier, tachée de boue séchée et portant l'odeur de sa propriétaire : du savon et du musc mêlés à de vagues effluves de maternité : du lait rance, du pain frais et du beurre d'arachides.*

— *On se calme, se sermonna-t-il. Si tu continues comme ça, tu vas fondre en larmes sur le perron.*

*Alors qu'il tambourinait contre la porte, un chien énorme surgit au coin de la maison, aboyant telle la bête des Baskerville. Il s'arrêta pile à quelques mètres de lui tout en continuant à aboyer, secouant sa tête massive et couchant les oreilles, n'attendant qu'un faux mouvement de sa part pour le dévorer en toute bonne conscience.*

*Roger ne prit aucun risque. Plaqué contre la porte, il cria :*

— *À l'aide ! Rappelez votre cerbère !*

*Il entendit des pas à l'intérieur. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit et il manqua de tomber à la renverse.*

— *Tais-toi, le chien, déclara calmement un grand homme brun. Entrez, monsieur. Il ne vous mangera pas, il a déjà dîné.*

— *Merci. Vous m'en voyez rassuré.*

*Roger ôta son chapeau et suivit l'homme à l'intérieur. C'était bien son entrée, avec le même plancher, moins usé, et les mêmes boiseries sombres, fraîchement cirées. Il y avait un portemanteau dans un coin, différent du sien. Celui-ci était en fer forgé, ce qui était aussi bien, car il croulait sous une masse de manteaux, de vestes, de châles et de chapeaux qui auraient écrasé un meuble moins robuste.*

*Cela le fit sourire, jusqu'à ce qu'il se fige.*

*Les lambris derrière le portemanteau étaient intacts. Aucune trace des entailles laissées par les sabres des dragons anglais frustrés, après Culloden, quand ils étaient venus fouiller la maison à la recherche du laird hors-la-loi. Ces traces avaient été préservées soigneusement au fil des siècles. Elles étaient noircies par le temps mais toujours bien visibles quand il était devenu propriétaire (deviendrait, corrigea-t-il mentalement) des lieux.*

*Ian, l'oncle de Bree, avait expliqué à cette dernière : « Nous les laissons pour les enfants. Nous leur disons : "Voilà qui sont les Anglais." »*

*Il n'eut pas le temps d'analyser ce que cela signifiait. L'homme brun admonesta fermement son chien en gaélique, referma la porte, puis se tourna vers lui avec un sourire.*

— *Bienvenue, monsieur. Vous dînez avec nous ? Ma fille est en train de préparer le repas.*

— *Je... euh... oui, volontiers. Je vous remercie.*

*Roger s'inclina légèrement, essayant de se remémorer les bonnes manières du xviii<sup>e</sup> siècle.*

— *Je... je m'appelle Roger MacKenzie. De Kyle of Lochalsh.*

*Aucun homme respectable n'omettrait de mentionner ses origines. Lochalsh était situé suffisamment loin. Il y avait peu de chances que cet homme connaisse tous ses habitants en détail. D'ailleurs, qui était-il ? Il n'avait pas l'allure d'un domestique.*

*Il avait espéré que sa réponse serait : « MacKenzie ? Vous devez être le père du petit Jem ! » Ce ne fut pas le cas. L'homme s'inclina à son tour et lui tendit la main.*

*— Brian Fraser, de Lallybroch. À votre service, monsieur.*

Naturellement, Roger est surpris d'apprendre qu'il vient de rencontrer le père de Jamie Fraser. Cependant, ce n'est pas seulement l'apparition inattendue de l'homme, sans compter la réalisation de son identité, qui dérange Roger ; c'est l'horreur face à la réalisation qu'il est sans doute arrivé au mauvais moment. Est-ce le cas ?

Il est en 1739 — près de quarante ans plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il s'était concentré, avec Buck, sur le nom de « Jeremiah » quand ils ont franchi les pierres. Alors, sont-ils arrivés à cette époque parce que Jem est ici — ou parce que quelque chose a terriblement mal tourné ?

Quelque chose a OBLIGATOIREMENT mal tourné, mais Jem est en sécurité pour le moment. Il atteint le bout du tunnel hydroélectrique et — eureka ! — la porte de service qui mène à la chambre des turbines est déverrouillée. Il se fraye un chemin à travers le grondement sinistre de la chambre obscure, avec ses immenses moteurs vibrants, et atteint enfin le sanctuaire des bureaux de l'autre côté du barrage. Un agent de sécurité du nom de Jock MacLeod le trouve, l'assied pour le faire récupérer avec une canette de Coca et appelle ses parents. Ou tente de le faire.

*Malgré la chaleur dans le bureau, il sentit un courant froid sur son visage et ses mains. Personne ne décrochait.*

*— Ils dorment peut-être, suggéra-t-il en refoulant un petit rot.*

*M. MacLeod lui lança un regard de biais, raccrocha, puis composa à nouveau le numéro en lui demandant de le répéter, chiffre après chiffre.*

*Brip-brip... Brip-brip...*

*Il était tellement concentré sur le téléphone qui sonnait dans le vide, priant pour que quelqu'un réponde enfin, qu'il ne remarqua rien jusqu'à ce que M. MacLeod tourne brusquement la tête vers la porte d'un air surpris.*

*— Qu'est-ce... ?*

*Une ombre traversa dans la pièce et il y eut un bruit sourd comme lorsque son cousin Ian avait tué une biche d'une flèche. M. MacLeod émit un son horrible et fut projeté hors de sa chaise. Celle-ci se renversa sur le côté dans un fracas métallique.*

*Jem s'était levé d'un bond sans s'en rendre compte. Un grand classeur l'empêchait de reculer. Il serrait si fort sa canette que la boisson débordait et moussait autour de ses doigts.*

*— Viens avec moi, ordonna l'homme qui avait frappé M. MacLeod.*

*Il tenait à la main ce qui semblait être un gourdin, même si Jem n'en avait jamais vu. Il était tétanisé et n'aurait pu bouger même s'il l'avait voulu.*

*L'homme lâcha un grognement impatient, enjamba M. MacLeod comme s'il n'était qu'un sac-poubelle et attrapa Jem par un bras. Terrorisé, Jem le mordit à pleines dents. L'homme poussa un cri. Jem lui lança la canette à la figure et profita de ce qu'il était occupé à l'esquiver pour lui filer entre les jambes. Il bondit hors du bureau et courut dans le long couloir.*

JEM POURRAIT AVOIR BESOIN d'aide et, heureusement, elle est en route. Mandy commence à sentir la présence de Jem, et l'équipe de secours arrive sur la route du barrage du Loch Errochty. Le cœur battant, Bree s'arrête au bureau du barrage au moment où l'enfer se déchaîne, avec des lumières et des sirènes de détecteur de mouvement (celles-ci sont dues au fait que Jem a échappé à son poursuivant assez longtemps pour atteindre la sortie de secours et s'échapper du bâtiment). En voyant un grand homme se frayer un chemin à travers les buissons près du déversoir avec un bâton, elle bondit, portant Mandy, et se jette sur l'homme, qui tourbillonne pour l'affronter.

*Brianna avait déposé Mandy sur le sol derrière elle et se tenait prête à affronter l'inconnu à mains nues s'il le fallait. Sa détermination devait être flagrante, car il lâcha son arme et disparut brusquement dans l'obscurité.*

*En voyant les faisceaux de lampes torches balayer le chemin, elle comprit que ce n'était pas son air belliqueux qui l'avait effrayé. Mandy était accrochée à sa jambe, trop effrayée pour continuer à brailler. Brianna la reprit dans ses bras et lui caressa le dos doucement, puis se retourna face aux deux policiers qui avançaient prudemment vers elle, la main sur leur matraque. Elle se sentait comme dans un mauvais rêve, les jambes molles, sa vision troublée par la lumière pulsante des gyrophares. Le rugissement des tonnes d'eau qui se déversaient non loin remplissait ses oreilles.*

*Sa voix à demi étouffée par le vacarme des sirènes, elle demanda dans les cheveux chauds et bouclés de sa fille :*

*— Mandy, tu sens Jem ? Je t'en prie, dis-moi que tu le sens.*

*— Je suis là, maman, répondit une petite voix derrière elle.*

*Croyant halluciner, elle tendit une main pour arrêter les policiers et pivota lentement. Jem se tenait au milieu de l'allée, à deux mètres d'elle, dégoulinant, couvert de feuilles mortes et oscillant comme un ivrogne.*

*L'instant suivant, elle était assise sur le sol, serrant un enfant dans chaque bras, essayant de ne pas trembler pour qu'ils ne se rendent compte de rien. Elle ne s'effondra en larmes que lorsque Jem releva la tête vers elle et, entre deux sanglots, demanda :*

*— Où est papa ?*

PAPA est toujours à la recherche de Jem au mauvais endroit. Malgré sa peur pour Jem et son inquiétude croissante, Roger trouve soutien et amitié auprès de Brian

Fraser, qui envoie un mot à ses métayers, emmène Roger faire le tour de ses terres pour les fouiller et lui propose finalement de visiter la garnison du Fort William, car les soldats britanniques ont peut-être reçu des nouvelles utiles. Le commandant, un certain capitaine Buncombe, n'a pas de nouvelles de Jem mais promet a fait passer un message à ses troupes. En quittant le Fort William, Roger et Brian sont étonnés de retrouver Jenny, repoussant les avances des soldats à l'entrée du fort. Elle les suit et leur apporte une nouvelle urgente : Buck a été retrouvé inconscient dans la lande, mais il est revenu à lui suffisamment pour demander à ses sauveteurs d'aller chercher Roger à Lallybroch. Buck réside actuellement chez une famille de fermiers appelée MacLaren, mais il semble dangereusement malade et pourrait ne pas survivre.

À LALLYBROCH, à la suite du sauvetage de Jem dans le tunnel du barrage, Brianna découvre que Rob Cameron est sorti du trou du prêtre, que toutes les portes sont fermées et que son fusil a disparu. La conclusion est évidente : Cameron a des associés, l'homme du barrage et celui qui a laissé Cameron sortir du trou du prêtre. Et qui que soient ces gens, ils ont maintenant la clé de Lallybroch.

Brianna prend toutes les précautions possibles, amenant les enfants à Inverness pour qu'ils restent chez son amie Fiona, qui dirige maintenant un établissement de type bed and breakfast.

Brianna retourne ensuite dans sa propre maison, fusil de chasse à la main, et se gare dans l'ancienne tour du broch, pour voir qui pourrait se présenter. Alors que la nuit commence à tomber, elle entend le téléphone sonner à l'intérieur de la maison et entend la sonnerie s'arrêter lorsque le téléphone est décroché.

*Son premier réflexe fut de se précipiter et de chasser l'intrus dans sa maison, puis d'exiger des explications. Elle était prête à parier que c'était Rob Cameron. L'idée de tenir cette ordure en joue et de le faire sortir de chez elle sous la menace d'un fusil n'était pas pour lui déplaire. Elle avait récupéré Jem. Cameron saurait qu'elle n'avait plus besoin de lui vivant.*

*Oui mais. Elle hésita sur le seuil du broch, observant la maison.*

*Celui ou celle qui se trouvait à l'intérieur avait décroché. Si j'étais un cambrioleur, je ne répondrais pas au téléphone. Pas à moins de vouloir réveiller toute la maisonnée.*

*Donc, l'intrus savait qu'il était seul.*

*« Quod erat demonstrandum », dit la voix de son père dans sa tête. La personne dans la maison attendait un appel.*

RETOUR A INVERNESS, Jem et Mandy passent le temps assez agréablement, en jouant avec les trois filles de Fiona. Trouvant toute cette féminité un peu écrasante, Jem va faire rebondir une balle sur le palier. De là, il a une bonne vue sur la porte d'entrée, et lorsque la cloche sonne, il lève les yeux pour découvrir l'arrivée de Rob Cameron.

Cameron dit à Fiona qu'il est là au nom de la recherche, voulant des informations au sujet du groupe local de danseurs du cercle de pierres de Craigh Na Dun. Fiona, ne sachant que trop bien qui est Rob, le distrait brièvement et court chercher Jem, qu'elle fait sortir rapidement de la maison, avec pour instruction de courir chez un voisin et d'appeler la police.

Jem s'exécute, mais pendant qu'il attend l'arrivée de la police, il constate que Rob Cameron sort précipitamment de chez Fiona et s'en va. Un bulletin radio sur Cameron (principal suspect dans l'enlèvement de Jemmy) avait été diffusé pendant que Cameron parlait à Fiona. Prenant peur, il avait frappé Fiona et s'était précipité hors de la maison.

Le mari de Fiona, Ernie Buchan, est lui aussi alarmé et décide de ramener Jem et Mandy à leur mère à Lallybroch, craignant que leur présence dans sa maison ne mette en danger sa propre famille. Il arrive avec les enfants pour trouver Brianna engagée dans une confrontation avec des mécréants inconnus à l'intérieur de la maison ; des renforts arrivent peu après, dans une camionnette de boucherie. Il s'ensuit une fusillade unilatérale façon western, le fusil de Brianna brisant les vitres, déchiquetant les pneus et repoussant les intrus suffisamment longtemps pour qu'elle puisse atteindre la camionnette d'Ernie, l'électricien.

Mais le moteur de la camionnette est noyé, et les méchants, coiffés de casques à cagoules, tentent de s'emparer de la camionnette d'Ernie qui a calé. À ce moment précaire, la cavalerie débarque, sous l'apparence d'une Fiat bleu foncé, qui charge férocement les assaillants et les fait reculer suffisamment longtemps pour qu'Ernie puisse faire démarrer son moteur.

La camionnette d'Ernie est très endommagée, mais parvient jusqu'au relais routier le plus proche, la Fiat bleue la suivant tranquillement. Se réfugiant temporairement dans un café Little Chef, Brianna découvre que son sauveur est Lionel Menzies, le directeur de l'école de Jem (qui a des raisons de penser que la famille MacKenzie a quelque chose de bizarre, mais qui est aussi un ami de Roger, en tant que membre de la Franc-maçonnerie de la même loge).

Il est clair qu'il y a plus à l'œuvre ici que Rob Cameron et sa malice personnelle. Brianna, qui a besoin d'un allié, confie à Menzies toute la vérité — y compris les intentions possibles de Rob Cameron, mais sans mentionner le voyage dans le temps, l'or ou la situation réelle de Roger et Buck — et se console avec son soutien. Il ramène les MacKenzie à la maison et part en suggérant à Brianna d'emmener immédiatement les enfants en Amérique.

C'est quelque chose à laquelle Bree a déjà pensé — mais à la lumière des récents événements, cela commence à ressembler à beaucoup plus qu'une bonne idée. Mais qu'en est-il de Roger ? Elle sait qu'il ne cessera jamais de chercher Jemmy, mais elle

écrit une lettre pour lui, au cas où, et la cache dans l'ancien bureau du Laird, sachant que Roger y jettera un coup d'œil tôt ou tard s'il revient.

Mais alors qu'elle cherche à tâtons la cavité secrète, elle en déloge une autre, enfoncée dans les fentes les plus profondes du bureau. Il s'agit d'une lettre de son père, Frank Randall, qui lui est adressée et qui contient un bref arbre généalogique, ainsi que les spéculations de Frank concernant ses soupçons d'intérêt excessif pour sa famille, et plus précisément pour Brianna.

*Ma très chère tireuse d'élite,*

*Tu viens juste de me quitter après notre merveilleux après-midi parmi les pigeons d'argile. Mes oreilles en bourdonnent encore. Chaque fois que nous tirons ensemble, je suis partagé entre une immense fierté devant tes capacités, la jalousie... et la peur que tu aies un jour besoin de t'en servir.*

*Quel étrange sentiment m'envahit en t'écrivant ceci ! Je sais que tu finiras par apprendre qui tu es, ou ce que tu es. Mais j'ignore comment. Suis-je en train de te révéler à toi-même ou est-ce que je ne t'apprends rien que tu ne sauras déjà quand tu liras ceci ? Si nous avons tous les deux de la chance, je pourrai te le dire en personne quand tu seras plus grande. Et si nous avons beaucoup de chance, cela n'aura aucune importance. Mais je n'ose miser ta vie sur cet espoir et tu es encore trop jeune pour que je t'en parle.*

*Pardonne ce ton si mélodramatique, ma chérie. Pour rien au monde je ne voudrais t'effrayer. J'ai une foi inébranlable en toi, mais je suis ton père et donc sujet à toutes les angoisses qui affligent les parents, cette peur qu'une chose affreuse et inexorable advienne à son enfant et d'être impuissant à la protéger.*

La lettre renforce le sentiment de Brianna qu'il y a en fait une conspiration qui la vise, elle et ses enfants, et qu'elle doit faire partir les enfants. Tout de suite.

*Peu après la fin de la guerre, ta mère et moi sommes allés en Écosse. C'était une seconde lune de miel, en quelque sorte. Un après-midi, elle est partie cueillir des fleurs... et n'est jamais revenue. Je l'ai cherchée, tout le monde l'a cherchée, pendant des mois. Elle avait disparu sans laisser la moindre trace. Finalement, la police a clos l'enquête (à vrai dire, elle n'a jamais cessé de me soupçonner de l'avoir assassinée, mais elle s'est lassée de me harceler). J'avais décidé de tourner la page, puis commencé à me reconstruire. J'envisageai de quitter l'Angleterre quand Claire est revenue. Trois ans après sa disparition, elle est réapparue dans les Highlands, crasseuse, famélique, esquinquée et... enceinte.*

*Elle m'a dit qu'elle portait l'enfant d'un Highlander jacobite de 1743 nommé James Fraser. Je t'épargne tout ce que nous avons pu nous dire. C'était il y a longtemps et cela n'a plus d'importance, si ce n'est pour un détail : si ta mère disait vrai et a réellement voyagé dans le temps, alors tu as peut-être ce don toi aussi. Je ne l'espère pas, mais si tu devais... Seigneur, j'ai du mal à croire que j'écris cela sérieusement.*



*Que veux-tu, ma chérie, quand je te regarde, avec le soleil dans tes cheveux de feu, je le vois lui aussi. Je ne peux pas le nier.*

*Il m'a fallu du temps. Beaucoup de temps. Toutefois, ta mère n'a jamais changé son histoire et, bien que nous ayons cessé d'en parler au bout d'un moment, il était clair qu'elle ne souffrait pas de troubles mentaux (ce que, naturellement, j'avais d'abord pensé). Alors je me suis mis à le chercher.*

*Permets-moi de digresser un moment. Tu n'as probablement jamais entendu parler du Brahan Seer. Personnage pittoresque (s'il a réellement existé), il est peu connu en dehors des cercles qui ont un penchant pour les aspects les plus extravagants de l'histoire écossaise. Reggie, dont la curiosité est insatiable et le savoir immense, est fasciné par cet homme. Il s'agirait d'un Kenneth MacKenzie qui aurait vécu au xviii<sup>e</sup> siècle (peut-être) et aurait fait toutes sortes de prophéties, parfois à la demande du comte de Seaforth.*

*Naturellement, les seules prophéties dont on se souviennent sont celles qui se sont avérées : par exemple, il avait prédit que lorsqu'il y aurait cinq ponts enjambant le Ness, le monde sombrerait dans le chaos. En août 1939, le cinquième pont sur le fleuve a été inauguré. En septembre de la même année, Hitler envahissait la Pologne. Pour ce qui est du chaos, tout le monde a été servi.*

*Le Seer a connu une fin douloureuse, comme c'est souvent le cas des prophètes (je t'en prie, souviens-t'en, ma chérie). Il a été plongé dans un tonneau de goudron bouillant à l'instigation de lady Seaforth, à qui il avait eu la mauvaise idée de prédire que son mari la tromperait avec plusieurs dames lors de son séjour à Paris (ce qui était probablement vrai).*

*Parmi ses prophéties moins connues, on trouve la « prophétie des Fraser ». On ne sait pas grand-chose sur cette dernière et les sources dont on dispose sont vagues et abscondes (comme c'est souvent le cas avec les prophéties, l'Ancien Testament inclus). À mon avis, le seul détail pertinent est le suivant : « Le dernier de la lignée des Lovat régnera sur l'Écosse. »*

L'explication de Frank sur l'arbre généalogique ci-joint montre bien que les conspirateurs — quels qu'ils soient — sont conscients de la possibilité de voyager dans le temps et savent que Brianna est l'arrière-petite-fille de Lord Lovat, le vieux renard, dont la lignée légitime s'est éteinte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les prophéties se préoccupent-elles de questions telles que la légitimité ?

Oh, mon Dieu.

PENDANT CE TEMPS, Roger a fait la rencontre du capitaine Randall :

*Il enroula soigneusement le cordon autour des plaques et les rangea dans sa poche. Puis il releva les yeux vers Randall.*

*— Le capitaine Buncombe vous a-t-il dit que j'étais pasteur ?*

*— Non, répondit Randall, légèrement surpris.*

*Il devait se demander pourquoi Roger lui faisait cette révélation, mais il était poli.*

*— Mon jeune frère est dans les ordres. Ah... mais dans l'Église anglicane, naturellement.*

*Roger répondit à sa question implicite avec un sourire.*

*— Pour ma part, j'appartiens à l'Église d'Écosse, mais, puis-je me permettre de réciter une bénédiction ? Pour demander à Dieu de nous aider, mon cousin et moi, à retrouver mon fils, et pour vous remercier de votre aide si aimable.*

*Randall cligna des yeux, pris de court.*

*— Je... euh... oui, pourquoi pas ?*

*Méfiant, il recula légèrement, prenant appui sur son sous-main. Il fut totalement désarçonné lorsque Roger lui prit les mains et les tint fermement. Il tenta de résister, mais Roger tint bon, le regardant dans les yeux.*

*— Seigneur, nous demandons ta bénédiction. Guide-nous dans notre quête et accompagne cet homme dans sa nouvelle charge. Que ta lumière et ta présence soient sur nous et sur lui ; que ton jugement et ta compassion nous éclairent. Je te recommande son âme. Amen.*

*Sa voix se brisa sur le dernier mot. Il lâcha les mains de Randall et toussa, détournant les yeux pendant qu'il se raclait la gorge.*

*Randall s'éclaircit la gorge lui aussi, gêné.*

*— Je vous remercie pour... euh... vos bons vœux, monsieur MacKenzie. Je vous souhaite bonne chance dans vos recherches. Ainsi qu'une excellente journée.*

*— Moi de même, capitaine, répondit Roger en se relevant. Que Dieu vous accompagne.*

*\*\*\**

## PARTIE 3 : Une lame fraîchement sortie de la forge

---

NOUS SOMMES A Valley Forge. L'armée de Washington se dirige vers Philadelphie avec l'intention d'intercepter l'armée britannique qui bat en retraite et de l'engager dans la bataille. C'est le premier — et peut-être le dernier — test des troupes américaines nouvellement formées, et la bataille — si elle a lieu — pourrait mettre fin une fois pour toutes à la rébellion, ou pourrait montrer le courage des hommes de Washington et ainsi peut-être encourager un soutien vital de la France.

Avec les troupes de continentaux, il y aura bon nombre de compagnies de milice, venues de Pennsylvanie, du New Jersey et de New York. Et à la tête de dix de ces compagnies se trouvera le nouveau général de campagne James Fraser.

Au grand dam de sa femme.

*Il avait grimpé dans le grenier et retiré l'échelle afin que les enfants ne le suivent pas. Je m'habillai rapidement, ou du moins j'essayai, pendant qu'il me parlait de Dan Morgan, de Washington, des autres généraux continentaux et de la bataille à venir.*

*— Sassenach, je n'ai pas pu faire autrement, s'excusa-t-il à nouveau à voix basse. Je suis vraiment navré.*

*— Je sais, dis-je, les lèvres raides. Je... tu... Moi aussi, je suis désolée.*

*J'essayai de fermer la douzaine de minuscules boutons du corsage de ma robe, mais mes doigts tremblaient tellement que je n'arrivais même pas à les attraper. Je capitulai et sortis ma brosse à cheveux du sac qu'il m'avait rapporté de Chestnut Street.*

*Il me la prit doucement des mains et la lança sur notre canapé improvisé, puis m'enlaça la taille et me serra contre lui. J'enfouis mon visage contre son torse. L'étoffe de son nouvel uniforme sentait l'indigo, la coque de noix et la terre savonneuse. Elle était rêche contre ma joue. Je ne pouvais m'arrêter de trembler.*

*— Parle-moi, a nighean, murmura-t-il dans mes cheveux. J'ai peur et je n'ai pas envie de me sentir seul en ce moment. Dis-moi quelque chose.*

*— Pourquoi fallait-il que ça tombe sur toi ?*

*Il émit un petit rire saccadé et je me rendis compte que je n'étais pas la seule à trembler.*

*— Il n'y a pas que moi, répondit-il en me caressant la tête. En ce moment même, un millier d'autres hommes se préparent, sans doute plus, et ils n'ont pas plus envie que moi d'y aller.*

*— Je sais, répétai-je. Je sais.*

*Je tournai mon visage sur le côté pour pouvoir respirer et, soudain, me mis à pleurer.*

— *Je suis désolée, sanglotai-je. Je ne veux pas... Je ne veux pas te rendre la tâche plus difficile. Je... je... Oh, Jamie, quand j'ai su que tu étais vivant, je me suis revue rentrer chez nous. Avec toi.*

*Ses bras se resserrèrent autour de moi. Il ne répondit pas et je compris qu'il ne pouvait pas parler.*

— *Moi aussi, murmura-t-il enfin. Et nous rentrerons, a nighean. Je te le promets.*

Mais il faudra peut-être un certain temps avant que Jamie ne puisse tenir cette promesse, et la route sera longue.

Alors qu'ils se préparent à quitter l'imprimerie de Fergus et Marsali, Germain apparaît et se lance dans un plaidoyer passionné pour accompagner son grand-père à la guerre.

— *Bonjour grand-père, lança-t-il en ôtant une toile d'araignée de sur son visage.*

*Il atterrit sur le plancher et se plia en une grande révérence. Il se tourna vers moi et fit de même.*

— *Comment ça va, grand-mère ?*

— *Très b..., commençai-je.*

*Jamie ne me laissa pas finir.*

— *Non ! déclara-t-il fermement. Tu ne viendras pas avec moi.*

*Le formalisme de Germain disparut aussitôt. Il essaya l'imploration.*

— *S'il te plaît, grand-père ! Je pourrais t'aider.*

— *Tes parents ne me le pardonneraient jamais. Je ne veux même pas savoir ce que tu entends par m'aider, mais...*

— *Je porterai des messages ! Je sais monter à cheval ! Tu le sais puisque c'est toi qui me l'as appris. Et j'ai presque douze ans !*

— *Tu as conscience du danger ? Si un tireur d'élite anglais ne t'abat pas en selle, un milicien t'assommera pour te voler ta monture. Et je sais compter ! Tu n'as même pas onze ans.*

Germain n'est pas de taille face à son grand-père quand il s'agit d'entêtement, et il bat en retraite, mécontent.

*Outre mon coffre de médecine, Jenny m'avait envoyé de Chestnut Street le grand paquet de plantes de Kingsessing, qui avait été livré chez John la veille au soir. Avec la prévoyance d'une bonne ménagère écossaise, elle y avait inclus une livre de flocons d'avoine, un peu de sel, du bacon, quatre pommes et six mouchoirs propres. Il y avait également un rouleau de tissu sur lequel était épinglé un billet.*

*Chère sœur Claire,*

*Apparemment, tu ne possèdes rien de convenable pour aller à la guerre. Je te suggère d'emprunter le tablier d'imprimerie de Marsali en attendant mieux.*

*Jet'envoie deux de mes jupons en flanelle ainsi que ce que Mme Figg a trouvé de plus simple dans ta garde-robe.*

*Prends soin de mon frère et rappelle-lui que ses bas ont besoin d'être reprisés, car il ne s'en rendra pas compte jusqu'à ce qu'ils soient complètement troués au talon et qu'il ait des ampoules.*

*Ta belle-sœur,  
Janet Murray*

Alors que leur moral est à la baisse, Claire parvient à soulager au moins une des craintes de Jamie, celle de rencontrer son fils William sur le champ de bataille.

*— Il ne peut pas se battre. Peu importe ce que fera l'armée britannique, William a été mis en liberté conditionnelle après Saratoga. Il appartient à l'armée de la Convention. Tu en as entendu parler ?*

*Il prit ma main et la serra.*

*— Oui. Tu veux dire qu'il ne peut pas prendre les armes à moins d'avoir été échangé contre un prisonnier continental ?*

*— Exactement. Personne ne peut être échangé tant que le roi et le Congrès ne parviennent pas à un accord.*

*Ses traits se détendirent soudain, pour mon plus grand soulagement.*

*— John essaie de le faire échanger depuis des mois, mais il n'y a aucun moyen. Tu n'auras pas à l'affronter sur le champ de bataille.*

*— Taing do Dhia, soupira-t-il en fermant les yeux un instant. Il y a plusieurs jours que cela me hantait, quand je ne me faisais pas un sang d'encre pour toi, Sassenach. On dit « jamais deux sans trois ». La troisième fois pourrait être la bonne.*

*— La troisième fois ? répétai-je. Tu veux bien lâcher mes doigts ? Je ne les sens plus.*

*— Oh, pardon !*

*Il les embrassa doucement avant de les libérer.*

*— J'ai déjà tiré deux fois sur mon fils, expliqua-t-il. Chaque fois, je ne l'ai raté que d'un cheveu. Si cela devait arriver à nouveau... On ne voit pas toujours très clair durant une bataille, et les accidents arrivent. J'en rêvais la nuit et je... Bah, peu importe.*

*Il chassa ses rêves d'un geste et se tourna. Je posai une main sur son bras pour l'arrêter. Je connaissais ses rêves et je l'avais entendu gémir pendant la nuit, luttant contre eux.*

*— Culloden ? demandai-je doucement. Ça revient encore ?*

*J'espérais que c'était Culloden et non Wentworth. Lorsqu'il se réveillait en sursaut après avoir rêvé de la prison, il était en nage, raide, et ne supportait pas qu'on le touche. La nuit précédente, il ne s'était pas réveillé mais avait été agité de sursauts et avait gémi jusqu'à ce que je le prenne dans mes bras. Il s'était alors calmé, tremblant dans son sommeil, son visage pressé contre ma poitrine.*

— *Ça ne m’a jamais quitté, répondit-il aussi doucement. Et ça ne me quittera jamais. Mais je dors mieux quand tu es près de moi.*

DANS UNE AUTRE PARTIE de Philadelphie, Ian, Rachel, Denzell et Dottie ont d’autres préoccupations que les affaires militaires. Ils sont collectivement aux prises avec la logistique du mariage quaker : les Amis se marient entre eux, sans rituel ni clergé — mais le mariage doit avoir lieu avant l’Assemblée des Amis, approuvé et supervisé par ladite Assemblée. Bien que l’on sache qu’un Ami peut épouser un non-Quaker, ce n’est pas courant et cela entraîne généralement l’exclusion de l’Ami de sa communauté.

La situation est rendue plus complexe par le fait que Rachel et Denny ont déjà été exclus de leur assemblée d’origine en Virginie, suite à la décision de Denny de rejoindre l’armée continentale. Dottie est devenue une Amie, mais n’a pas non plus d’assemblée. Et le Philadelphia Yearly Meeting, l’Assemblée la plus « influente » des colonies, voit d’un mauvais œil la Révolution et a conseillé aux Amis de s’en tenir au point de vue loyaliste, comme étant le plus propice à la préservation de la paix.

Tout cela fait que la question des mariages de Rachel et Dottie avec un mohawk et avec un médecin rebelle se retrouve être très discutable.

L’avenir est sombre et plein de risques, mais :

*[Ian] avait lui aussi des soucis, des contrariétés et des angoisses. Toutefois, au fond de son âme se trouvaient la masse solide de l’amour de Rachel et ce qu’elle lui avait dit, ses paroles brillant comme une pièce d’or au fond d’un puits boueux. « Nous nous épouserons l’un l’autre. »*

Sur la route quittant Philadelphie, William est à la tête des troupes, transportant des dépêches, prenant note des incidents et des urgences, et s’occupant de régler autant de problèmes qu’un aide de camp non armé peut en gérer.

L’avantage de cette occupation est qu’il est trop occupé pour ruminer longtemps sa situation. Et les pensées sur l’identité de son père biologique, son nom, son titre et ses perspectives d’avenir sont toutes chassées de son esprit par l’apparition soudaine d’un certain Denys Randall-Isaacs — ou simplement Denys Randall, comme le dit lui-même, son beau-père juif étant maintenant décédé.

Denys a été vu pour la dernière fois au Québec, deux ans auparavant, lorsqu’il a soudainement disparu, abandonnant William à un hiver enneigé avec des religieuses et des voyageurs. Cette expérience a amélioré les talents de chasseur de William, ainsi que son français, mais pas son tempérament. Pourtant, par curiosité pour savoir ce que Denys veut, il accepte de lui parler.

Denys ne révèle rien sur sa propre situation ou ses plans immédiats, mais demande si William a récemment parlé avec le capitaine Richardson. Après avoir entendu la réponse, il conseille vivement à William de ne rien avoir à faire avec Richardson et, si possible, d'éviter de parler à cet homme. Denys s'élançe alors et s'en va, laissant William encore plus perplexe.

LES CONTINENTAUX se rassemblent, des troupes de milices arrivent de Pennsylvanie, du New Jersey et de New York pour rejoindre l'armée de Washington. Parmi eux se trouve la 16e Pennsylvanie, et, avec eux, Bert Armstrong, alias Lord John Grey.

Ses côtes ne le font plus trop souffrir ; mais son œil, par contre, est plus inquiétant. Il ne parvenait pas à le bouger, et ses tentatives pour y remédier lui donnent une double vision et des maux de tête chroniques et invalidants. Il est donc reconnaissant au fait de s'arrêter pour la nuit, pour être enfin capable de s'allonger et de reposer son crâne palpitant.

Se sentant trop malade pour manger, il met son encas de côté, et entend une petite voix affamée qui lui demande s'il a l'intention de le manger. Il se retourne pour découvrir un jeune garçon, ébouriffé et taché de larmes. Alors que sa vision hésitante se concentre sur le visage du garçon, il reconnaît Germain Fraser. Celui-ci a — bien sûr — défié ses parents et ses grands-parents pour venir rejoindre Jamie et l'armée, à cheval sur Clarence, la mule familiale.

Mais une paire de malfrats l'a surpris dans le bois, l'a arraché à sa selle et a volé Clarence, laissant Germain errer seul, jusqu'à ce qu'il voie le feu de la milice et, à son grand étonnement, Lord John, son ancien beau-père. Malgré le choc, la détresse et la faim, Germain est assez malin pour ne rien dire, jusqu'à ce que lui et Lord John puissent s'éloigner du camp ensemble.

*Ils n'avaient fait que quelques pas quand Grey arrêta l'enfant d'une main sur l'épaule.*

— Un instant, jeune homme. Si la milice apprend qui je suis, ils me pendront haut et court. Ma vie est entre tes mains. Tu m'as bien compris ?

*Il y eut un silence angoissant.*

— Êtes-vous un espion, milord ? demanda enfin Germain.

*Grey réfléchit avant de répondre, hésitant entre l'opportunisme et la sincérité. Il pouvait difficilement oublier ce qu'il avait vu et entendu. Lorsqu'il rentrerait dans son propre camp, son devoir l'obligerait à transmettre les renseignements dont il disposerait.*

— Pas par choix, répondit-il.

*Une brise fraîche s'était levée avec le crépuscule et la forêt murmurait autour d'eux.*

— Bien, milord. Et merci encore pour la nourriture. Donc, je suis Bobby Higgins. Et vous, qui êtes-vous ?

— Bert Armstrong. Tu peux m'appeler Bert.

*Grey se remit à marcher vers le feu et les hommes enroulés dans leurs couvertures. Entre le bruissement du feuillage et les ronflements de ses compagnons, il n'en était pas certain, mais il lui sembla que le petit morveux derrière lui avait le toupet de rire.*

ALORS QUE LES CONTINENTAUX commencent à converger vers le point de rendez-vous à Coryell's Ferry, les troupes de Clinton et les réfugiés loyalistes se précipitent, espérant ainsi échapper au danger. William, s'arrêtant pour se rafraîchir dans un ruisseau, est surpris par une voix familière : Jane, la jeune prostituée de Philadelphie, et sa jeune sœur, Frances, connue sous le nom de Fanny. Jane lui raconte que le méchant capitaine Harkness, qui l'avait menacée, est revenu, et que les filles ont donc décidé de fuir avec l'armée.

Jane rend à William le gorgerin qu'il lui a donné pour la louer pour la nuit et la sauver de Harkness. Elle lui suggère ensuite de montrer sa gratitude en lui offrant, ainsi qu'à Fanny, sa protection et en les aidant à trouver un endroit sûr une fois que l'armée aura atteint New York.

— Ce sera tout ?

*S'il ne lui promettait pas de l'aider, elle était capable de lancer son gorgerin dans le ruisseau par colère. En outre, Fanny était une enfant charmante, délicate et pâle comme une belle-de-jour à peine éclos. Et il n'avait plus le temps de discuter.*

— Grimpez en selle et traversez le ruisseau, ordonna-t-il sèchement. Je vous trouverai une autre place dans le convoi des bagages. Je dois porter une dépêche à von Knyphausen, mais nous nous verrons dans le camp du général Clinton ce soir. Non, pas ce soir. Je ne rentrerai que demain.

*Il réfléchit un instant, cherchant un lieu de rendez-vous adéquat. Il préférait éviter que deux jeunes putains viennent demander après lui au quartier général de Clinton.*

— Retrouvez-moi demain dans la tente des médecins, au coucher du soleil. D'ici là, j'aurai peut-être trouvé une solution.

ATTEIGNANT ENFIN CORYELL'S FERRY, Jamie se prépare à rencontrer Washington, avec son commandant en second, le général Charles Lee, et les autres généraux. Claire a d'autres préoccupations immédiates :

*Ma priorité était de faire ingurgiter de la nourriture à Jamie avant qu'il rencontre le général Lee, surtout si ce dernier avait la réputation d'être arrogant et coléreux. Peut-être cela tenait-il vraiment à la couleur des cheveux, mais j'avais suffisamment d'expérience avec Jamie, Brianna et Jemmy pour savoir qu'un rouquin avec le ventre vide était une bombe à retardement.*

En se promenant dans le camp à la recherche de nourriture, elle fait une rencontre inattendue avec un jeune français.

— C'est absurde, ris-je. Vous n'avez rien d'un navet.



— *Oh, mais si ! m’assura-t-il. J’ai marché un jour sur le pied de la reine de France. Sa Majesté s’est montrée moins gracieuse que vous et m’a traité de navet. Toutefois, si cela ne s’était pas produit, je n’aurais pas été contraint de quitter la cour, peut-être ne serais-je jamais venu en Amérique et nous n’aurions pas l’occasion de déplorer ma maladresse, n’est-ce pas ?*

*Il était très enjoué et sentait le vin, ce qui n’avait rien d’extraordinaire. Néanmoins, entre le fait qu’il soit si français, visiblement riche et si jeune, je fus prise d’un doute. Ce ne pouvait être lui...*

— *À qui ai-je l’honneur de... commençai-je.*

— *Oh, mille pardons, madame !*

*Il saisit mes doigts et plongea dans un baisemain avant de se présenter :*

— *Marie-Joseph Paul Yves Roch Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, pour vous servir, madame.*

*Je parvins à saisir « La Fayette » dans le torrent de syllabes françaises et ressentis le petit élan d’excitation qui me tenaillait chaque fois que je rencontrais une personnalité que je connaissais des livres d’histoire. (Quoique la réaliste en moi me disait qu’ils n’étaient généralement pas plus remarquables que ceux qui avaient eu la prudence et la chance de ne pas orner les pages d’histoire avec leur sang et leurs tripes.)*

Cette rencontre se termine par une invitation à dîner par le marquis, qui s’avère être un dîner pour Washington, Charles Lee, son commandant en second, et les autres généraux, dont Jamie, qui est accompagné du jeune Ian et de Rollo. L’opinion de Claire sur les généraux dans leur ensemble est favorable, bien qu’elle soit quelque peu déconcertée par le général Lee :

— *Grands dieux !*

*Lee, qui n’avait apparemment pas remarqué la présence du chien jusque-là, fit un bond de côté, manquant d’atterrir sur les genoux de Jamie.*

*Sa réaction détourna l’attention de Rollo, qui se mit à le renifler attentivement.*

*Je pouvais le comprendre. Charles Lee était grand, mince, avec un long nez fin et les manières de table les plus déplorables que j’avais vues depuis que Jemmy avait appris à manger avec une cuillère. Non seulement il parlait la bouche pleine et mastiquait les mâchoires grandes ouvertes, mais il faisait de grands gestes en projetant tout ce qu’il avait au bout de sa fourchette ou de ses doigts. Par conséquent, le devant de son uniforme était couvert de taches d’œuf, de soupe, de gelée et d’autres substances non identifiables.*

*Cela mis à part, il était amusant et spirituel. Les autres s’adressaient à lui avec une certaine déférence. Je me demandais pourquoi. Contrairement à d’autres hommes autour de la table, Charles Lee n’atteindrait jamais une grande notoriété en tant qu’important personnage révolutionnaire. En retour, il les traitait avec... non, ce n’était pas du mépris... de la condescendance, peut-être ?*

Le dîner se termine et Claire est envoyée dormir dans une maison voisine, pendant que les officiers font des plans pour ce qui sera probablement une bataille le lendemain. Troublée par la tension qui règne dans le camp, Claire ne parvient pas à dormir et s'aventure dans le noir, où elle rencontre Denzell Hunter, qui est allé chercher un pichet de bière pour Dottie, qui s'occupe d'un patient. Claire l'accompagne jusqu'à la tente, et une aventure médicale s'ensuit, lorsque la patiente, extrêmement intoxiquée, s'avère être enceinte. Lorsque les choses se sont calmées, Denzell part à la recherche du mari de la patiente, laissant Claire, Dottie et Rachel veiller sur la femme dans le coma.

À la demande de Dottie, Claire fait bénéficier les jeunes femmes d'un petit conseil prénuptial.

— *... et si, à un moment, il dit « oh mon Dieu, oh mon Dieu », prenez bien note de ce que vous étiez en train de faire afin de le refaire la prochaine fois.*

*Cela fit rire Rachel, mais Dottie plissa le front, louchant légèrement.*

— *Vous croyez... tu crois que Denny invoquerait le nom du Seigneur en vain, même dans ces circonstances ?*

— *Je l'ai entendu le faire pour moins que ça, répliqua Rachel.*

*Elle étouffa un petit rot avec le dos de sa main avant d'ajouter :*

— *Il s'efforce d'être parfait en ta présence, de peur que tu ne changes d'avis.*

— *Tu crois ? s'étonna Dottie d'un air plutôt satisfait. Ça ne me viendrait jamais à l'esprit. Devrais-je le lui dire ?*

— *Pas avant de l'avoir entendu gémir « oh mon Dieu, oh mon Dieu », répondit Rachel en pouffant de rire.*

— *Ne vous inquiétez pas, la rassurai-je. Quand un homme dit « oh mon Dieu » dans cette situation, c'est presque invariablement une prière.*

— *Une prière de désespoir ou de gratitude ? demanda Dottie.*

— *Ça... ça dépend de vous, répondis-je.*

*Je réprimai à mon tour un petit rot.*

Le retour des hommes — avec Jamie et avec M. Peabody, le mari de la patiente — met fin à l'enterrement de vie de jeune-fille, et les quatre jeunes gens ramènent Mme Peabody chez elle, accompagnée de son mari, laissant Jamie et Claire partager une précieuse demi-heure de solitude dans l'obscurité de la tente médicale.

— *Combien de temps avons-nous ? demandai-je en déboutonnant sa braguette.*

*Sa chair était chaude et dure dans ma main, sa peau douce comme de la soie.*

— *Assez de temps, répondit-il.*

*Il caressa un de mes tétons du bout du pouce, prenant son temps en dépit de l'urgence de son désir.*

— *Ne te presse pas, Sassenach. Une autre occasion ne se présentera peut-être pas de sitôt.*

*Il m’embrassa longuement, sa bouche sentant le roquefort et le porto. Même ici, je percevais l’énergie du camp, elle vibrait en nous comme une corde de violon tendue à l’extrême.*

— *Je ne sais pas si j’aurai le temps de te faire crier, Sassenach, chuchota-t-il dans mon oreille. Mais je parviendrai peut-être à te faire gémir ?*

— *C’est possible. Il nous reste du temps avant l’aube, non ?*

*Peut-être était-ce la bière, mes conseils aux futures mariées, l’heure tardive, l’attrait de la clandestinité ou notre besoin croissant de nous couper du reste du monde et de nous accrocher l’un à l’autre, mais nous prîmes tout notre temps, et plus encore.*

— *Oh mon Dieu, dit-il enfin en s’affaissant sur moi, son cœur battant contre mes côtes. Oh... mon Dieu.*

*Je sentais mon propre pouls battre jusqu’au bout de mes doigts et résonner dans mes os, et ne parvins à émettre rien de plus éloquent qu’un « Ooh ». Au bout d’un moment, je me recomposai suffisamment pour caresser ses cheveux.*

— *Nous rentrerons bientôt chez nous, lui murmurai-je. Et alors tout le temps nous appartiendra.*

*Nous restâmes ainsi encore un moment, refusant de nous disjoindre et de nous rhabiller. Pourtant, les caisses étaient inconfortables et le risque d’être surpris augmentait à chaque instant.*

*Il remua enfin, sans se lever pour autant.*

— *Oh mon Dieu, répéta-t-il sur un tout autre ton. Trois cents hommes.*

*Il me serra plus fort contre lui.*

Le lendemain matin, nous trouvons William en pleine conversation avec son valet, Zebedee, qui a une blessure au bras due à une morsure de cheval. À peine William a-t-il demandé à Zeb de se rendre dans la tente des chirurgiens pour y être soigné que le capitaine Richardson, omniprésent, prend la place du valet.

William évite soigneusement les pourparlers du capitaine, mais celui-ci a mentionné Lady John — et la mention de sa belle-mère d’autrefois (et d’aujourd’hui, comme il s’en rend compte avec un sentiment de choc) suscite une nouvelle prise de conscience de sa situation impossible, et lui reviennent des souvenirs de Mac, le valet qu’il avait aimé à Helwater et qui avait donné à William un chapelet en bois, et son propre nom :

*Il inspira profondément et pinça les lèvres. Mac. Ce nom n’invoquait pas un visage. Il ne se souvenait pas des traits de Mac. Il était très grand. Plus grand que grand-père et que tous les valets et palefreniers. La sécurité. Un sentiment de bonheur constant comme une vieille couverture douce.*

— *Merde, murmura-t-il en fermant les yeux.*

*Ce bonheur avait-il été un mensonge, lui aussi ? Il avait été trop petit pour comprendre la différence entre la déférence d'un palefrenier envers son jeune maître et une véritable affection. Mais...*

— *« Tu es un sale papiste », répéta-t-il d'une voix étranglée par ce qui ressemblait à un sanglot. « Et ton nom de baptême est James. »*

*« C'était le seul prénom que j'avais le droit de te donner. »*

*Il se rendit compte qu'il pressait sa main contre son gorgerin, mais ce n'était pas le réconfort de l'objet en métal qu'il recherchait. C'était celui des petites perles en bois du chapelet qu'il avait porté autour du cou pendant des années, caché sous sa chemise. Le chapelet que Mac lui avait donné... avec son prénom.*

*Il sentit soudain sa tête lui tourner. Tu es parti. Tu m'as laissé !*

— *Merde ! répéta-t-il.*

*Il frappa si fort du poing dans la sacoche que le cheval hennit et fit un écart. Une douleur vive et fulgurante se propagea jusque dans son épaule, noyant tout le reste.*

LES PRÉPARATIFS SE POURSUIVENT des deux côtés du conflit à venir. Jamie donne à Ian ses propres conseils de prémariage, et William rencontre Jane et Fanny au camp et accepte de leur accorder sa protection, en échange de soins pour son jeune valet et ordonnance.

Lord John et Germain, entrant dans le camp américain avec leur compagnie de milice, sont tous deux surpris de voir un personnage familier : Percival Beauchamp, alias Perseverance Wainwright.

*Il n'avait pas revu Percy, son ex-amant, ex-frère, espion français et petite ordure patentée, depuis leur dernière conversation à Philadelphie, quelques mois plus tôt. Il était alors venu le trouver pour le séduire, politiquement plus que physiquement (même si Grey pensait qu'il n'aurait pas rechigné à passer à l'acte). Il lui avait présenté une offre pour la Couronne britannique : restituer à la France les précieux Territoires du Nord-Ouest, en échange de quoi les « mandants » de Percy s'engageaient à convaincre le gouvernement français de ne pas s'allier avec les colonies américaines.*

*Par devoir, Grey avait discrètement transmis la proposition à lord North avant de l'effacer de son esprit, tout comme Percy.*

CLAIRE, en sa qualité de chirurgienne des troupes de Jamie, se prépare à inspecter les nouveaux arrivants pour s'assurer de leur aptitude mais offre également des conseils médicaux et des traitements mineurs aux partisans du camp, aux femmes et aux enfants qui accompagnent l'armée continentale et la milice. En se rendant à sa tente

pour y chercher des médicaments, elle découvre un jeune chirurgien du continent, le capitaine Leckie, qui fouille dans son armoire à pharmacie.

La conversation qui s'ensuit commence avec la conviction de Leckie que Claire est une lavandière et se poursuit à partir de là :

— *Il fait ses dents, en effet, mais son incisive percera d'elle-même d'ici vingt-quatre heures. Il souffre surtout d'une infection à l'oreille.*

*Il se tourna vers moi, sidéré et indigné.*

— *Vous me contredisez ?*

— *Oui, répondis-je calmement. Vous vous trompez. Vous n'avez qu'à regarder son oreille, elle...*

— *Sachez, madame, que je suis diplômé de la faculté de médecine de Philadelphie !*

— *Je vous en félicite. En attendant, vous vous trompez quand même.*

Cette conversation est encore fraîche dans l'esprit de Claire lorsqu'elle rejoint Jamie pour mener l'inspection de ses troupes.

*Ils étaient trois cents, m'avait-il dit, et la plupart paraissaient en forme. Je continuais de marcher et de hocher la tête, tout en imaginant le capitaine Leckie se tordant de douleur et nécessitant mes soins, après quoi il ramperait à mes pieds en m'implorant de lui pardonner son attitude désobligeante. J'hésitais entre une balle de mousquet logée dans une fesse, une torsion testiculaire ou autre pathologie passagère mais mortifiante, comme une paralysie faciale herpétique, quand un détail dans la rangée retint mon attention.*

*L'homme devant moi se tenait raide comme un piquet, au garde-à-vous, le mousquet au niveau de la poitrine, le regard fixé droit devant. Tout cela était parfaitement réglementaire, sauf qu'il était le seul. Les miliciens, quoique parfaitement compétents, accordaient généralement peu d'importance à l'étiquette militaire. Je lui lançai un regard surpris, passai au suivant, puis lui lançai un nouveau regard.*

— *Putain de bordel de merde !*

*Par miracle, Jamie, distrait par l'arrivée d'un messager, ne m'entendit pas. Je reculai précipitamment de deux pas, me penchai et regardai sous les grands bords du chapeau mou. Les traits du soldat étaient figés et une lueur menaçante brillait dans ses yeux.*

— *Que fichez-vous ici ?* murmurai-je en le prenant par la manche.

— *Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas, chuchota-t-il en retour sans remuer un seul muscle de son visage. Je vous en prie, ma chère, poursuivez votre chemin.*

*J'étais tellement sidérée que je lui aurais sans doute obéi si je n'avais aperçu au même instant une petite silhouette derrière la rangée. Elle essayait de passer inaperçue en s'accroupissant derrière la roue d'une carriole.*

— *Germain ?*

*Cette fois, Jamie se retourna brusquement en écarquillant les yeux.*

Lord John, avec une certaine présence d'esprit, se rend à Jamie — tout comme Germain. Jamie est sur le point d'envoyer les prisonniers en détention, mais Claire s'y oppose, au motif que l'œil de Lord John a clairement besoin d'attention.

Mais alors que Claire réfléchit à la façon de procéder, elle est interrompue par l'apparition de Percy Wainwright Beauchamp, qui veut parler à Lord John. Mais Lord John ne souhaite pas parler à Percy. Lorsque Jamie entre et ordonne à Percy de s'asseoir, le quasi-français se lève en douceur et sort, disant qu'il doit s'occuper du marquis de La Fayette, dont il fait partie de l'entourage.

Avec l'aide d'un Jamie un peu dégoûté, Claire parvient à libérer le globe oculaire paralysé de Lord John et à l'oindre de miel, cette substance étant à la fois antibactérienne et glissante. John refuse de répondre aux questions, et Jamie le quitte, ayant d'autres choses urgentes à faire.

Claire retourne auprès de ses autres patients, mais les trouve en train d'attendre anxieusement, laissant la place à un homme à l'air dangereux, qui soigne une vilaine morsure et menace de battre à mort la mule responsable. Germain reconnaît l'homme comme étant le voleur qui a volé Clarence — évidemment la mule dont il est question.

Alors que Claire se demande exactement quoi faire avec son patient, Germain s'enfuit — avec l'intention évidente de récupérer Clarence. Terrifiée à l'idée que Germain puisse être remarqué et blessé par les autres bandits, Claire profite de l'apparition de Percy Beauchamp, lui demandant en français d'aller voir s'il peut récupérer le garçon en toute sécurité — ce que Percy fait avec bravoure.

La réapparition de Percy avec Germain et Clarence conduit à une scène majeure avec le voleur furieux, celle-ci étant interrompue par l'apparition de Fergus, qui arrête le combat en tirant en l'air avec son pistolet.

*Tout s'arrêta durant une fraction de seconde, puis le raffut reprit de plus belle, tout le monde se précipitant pour voir ce qui se passait. Pendant un long moment, personne, y compris moi, n'y comprit grand-chose. Dans sa stupeur, le charretier avait lâché Clarence et s'était tourné vers Fergus, les yeux exorbités et de la salive teintée de sang lui coulant sur le menton. Germain, faisant preuve de plus de présence d'esprit que je n'en aurais eu, avait repris les rênes et tirait dessus de toutes ses forces pour faire tourner la tête de la mule qui, manifestement, n'avait pas dit son dernier mot.*

*Fergus rangea calmement son pistolet sous sa ceinture (il avait dû tirer dans le sol près des pieds du charretier) et déclara :*

*— Si j'étais vous, monsieur, je m'éloignerais le plus possible de cet animal. Il est clair qu'il ne vous aime pas.*

*Les cris s'étaient interrompus et plusieurs personnes se mirent à rire.*

*— Ça t'en bouche un coin, hein, Belden ! lança un homme près de moi. La mule peut pas te sentir, qu'est-ce que t'en dis ?*

*Le charretier paraissait légèrement hébété mais toujours aussi fou de rage. Il se tenait les poings serrés, les jambes écartées, les épaules voûtées, faisant face à la foule.*

*— Ce que j'en dis ? commença-t-il. Je dis que...*

*Entre-temps, Percy s'était relevé et avait retrouvé l'usage de ses jambes. Sans hésiter, il avança et envoya un puissant coup de pied dans les bourses de la brute.*

*L'effet fut réussi. Même l'homme qui semblait être un ami de Belden rugit de rire. Le charretier ne tomba pas, mais se recroquevilla comme une feuille morte en se tenant l'entrejambe. Percy eut la sagesse de ne pas attendre qu'il se remette. Il se tourna et s'inclina devant Fergus.*

*— À votre service, monsieur. Je vous suggère, à vous et votre fils, ainsi qu'à la mule, bien sûr, de vous retirer.*

*— Merci infiniment, répondit Fergus. Et je vous suggère d'en faire autant, tout de suite.*

Percy est d'accord, mais s'attarde assez longtemps pour demander à parler avec Fergus — qui fait des grimaces mais accepte de le faire plus tard.

LES PRÉPARATIFS POUR LA BATAILLE à venir se poursuivent :

*Trois cents hommes. Jamie s'avança dans l'obscurité derrière le feu de camp du seizième régiment du New Jersey et s'arrêta un moment pour laisser ses yeux s'accoutumer. Trois cents foutus bonshommes. Il n'avait jamais commandé un groupe de plus de cinquante combattants.*

*Il se retrouvait à présent avec dix compagnies de miliciens, chacune avec son propre capitaine et quelques lieutenants nommés de manière informelle. En outre, Lee lui avait donné son propre état-major : deux aides de camp, un secrétaire (cela soulagerait au moins les doigts de sa main droite), trois capitaines (dont un se tenant à ses côtés, s'efforçant de ne pas avoir l'air inquiet), dix lieutenants (qui serviraient de liaison entre lui et ses compagnies), un cuisinier, un aide-cuisinier et... naturellement, il avait déjà un médecin.*

Les hommes sous son commandement constituent la principale préoccupation de Jamie, mais ce n'est pas la seule.

Le plan de Washington prévoit une incursion d'un millier d'hommes, pour contourner le flanc de Clinton et attaquer de l'autre côté. Charles Lee doit prendre la tête de l'opération, mais il refuse, au motif qu'un millier d'hommes n'est pas un nombre suffisant pour un officier de sa réputation. C'est La Fayette qui prend le commandement. Mais les discussions se poursuivent toute la nuit, et à la fin, Lee

prend le commandement de cinq mille hommes — un nombre suffisant pour satisfaire l'égo du général — tandis que La Fayette gardera son commandement plus petit, mais sous les ordres de Lee, tout comme le général Fraser et ses compagnies de milice.

Jamie n'est pas très impressionné par Charles Lee en tant qu'homme, mais il espère que sa renommée européenne est méritée.

Ses pensées sont interrompues par l'apparition du révérend Woodsworth, capitaine de la 16e Pennsylvanie, la compagnie de milice qui a amené John Grey au camp. Le révérend est inquiet :

— *On raconte, enfin les hommes de la compagnie de Dunning, qu'Armstrong est un espion du gouvernement, que c'est un officier britannique qui s'est infiltré parmi nous, qu'ils ont trouvé une commission et une lettre sur lui. Je...*

*Il marqua une pause pour reprendre son souffle, puis débita à toute allure :*

— *Je ne peux pas le croire, mon général, pas plus que mes camarades. Nous pensons qu'il s'agit d'une erreur et nous... nous espérons qu'aucune mesure précipitée ne sera prise.*

— *Personne n'a rien suggéré de la sorte, capitaine, l'assura Jamie.*

*Une sonnerie d'alarme venait de retentir dans le fond de son esprit. Uniquement parce que personne n'en a encore eu le temps. Dans la précipitation des derniers préparatifs, il était parvenu à mettre de côté l'épineux problème de lord John. Il ne pouvait plus l'ignorer. Il aurait dû prévenir immédiatement La Fayette, Lee et même Washington de la présence de Grey dans le camp. Il avait espéré utiliser la confusion générale comme prétexte pour ce retard.*

Il n'y a plus rien à faire pour Grey maintenant, même si Jamie regrette d'avoir demandé à Lord John de lui donner sa parole ; s'il ne l'avait pas fait, Grey aurait pu facilement — et honorablement — s'échapper dans l'agitation du départ de l'armée. Pour l'instant, tout ce que Jamie peut faire, c'est rassurer Wordsworth sur le fait que lord John est pris en charge et que rien ne sera fait à la hâte.

Les préparatifs terminés, Jamie part à la recherche de Claire.

Malgré l'heure tardive et sa propre journée qui fut longue et ardue, elle est soulagée et heureuse de voir Jamie, et ils s'accordent une brève heure de répit, seuls au bord de l'eau.

— *Ça va ? demandai-je doucement.*

— *Oui, chuchota-t-il. Rendors-toi, Sassenach. Je te réveillerai quand il le faudra. J'avais la bouche sèche et il me fallut un moment avant de trouver mes mots.*

— *Tu as besoin de dormir, toi aussi.*



— Non. Je n'en ai pas envie. Si près de la bataille... je fais des rêves. J'en ai fait les trois dernières nuits et ils ne font qu'empirer.

Mon bras se trouvait contre son ventre, je levai la main et la posai sur son cœur. J'étais au courant pour ses cauchemars. D'après les mots qu'il avait prononcés dans son sommeil et la manière dont il se réveillait en tremblant, je savais très bien de quoi il avait rêvé. Ils ne font qu'empirer.

— Chut, fit-il avant de déposer un baiser dans mes cheveux. Ne t'en fais pas, a nighean. Je veux juste rester allongé ici avec toi dans mes bras et te regarder dormir. Grâce à toi, je me lèverai l'esprit clair... pour faire ce que j'ai à faire.

Ce qui doit être fait implique ses propres préparations spirituelles, se laver et parler à ses propres morts — les hommes qui ont combattu avec lui — ou à ceux en qui il a confiance pour être avec lui dans cette bataille.

Jamie n'est pas le seul à faire des préparatifs cérémoniels. Le jeune Ian se prépare au combat à la manière des Mohawks, en revêtant ses peintures de guerre. Lorsque son oncle émerge des arbres près de la rivière, Ian l'invite à faire de même ; Jamie refuse mais aide Ian à se préparer.

— Tu veux bien me dessiner une petite flèche, mon oncle ? Au milieu du front.

Il lui montra l'endroit, faisant un signe de gauche à droite.

Jamie plonge un doigt dans le blanc en observant :

— Tu ne m'as pas dit un jour que le blanc était pour la paix ?

— Si, on en met beaucoup quand on part pour négocier ou commercer. Mais il indique aussi le deuil. Donc, si tu veux venger quelqu'un, tu portes du blanc.

Jamie redressa la tête, surpris.

— La flèche n'est pas pour une vengeance, précisa Ian. C'est pour Flèche volante, l'homme dont j'ai pris la place dans la tribu quand ils m'ont adopté.

Il avait parlé sur un ton neutre, mais il sentit son oncle se tendre et baissa la tête. Ni l'un ni l'autre n'oublierait jamais le jour de leur séparation, quand il était parti avec les Kahnyen'kehaka et qu'ils avaient pensé ne jamais se revoir. Il se pencha vers Jamie et posa une main sur son bras.

— Ce jour-là, tu m'as dit Cuimhnich (« Souviens-toi »), et je n'ai jamais oublié.

Souvenir.

— Moi non plus, Ian.

Jamie traça la flèche sur son front, tel un prêtre le mercredi des Cendres, marquant Ian du signe de la croix.

— Personne n'a oublié, ajouta-t-il. C'est fini ?

Ian toucha délicatement la ligne verte pour s'assurer qu'elle était suffisamment sèche.

— Oui, je pense. Tu sais que c'est Brianna qui m'a préparé ces peintures ? Je pensais à elle, puis je me suis dit que je ne devais pas l'emmener.

Jamie émit un petit rire.

— On emmène toujours nos femmes au combat, Ian Òg. Elles sont la racine de notre force.

— Vraiment ?

Cela paraissait logique et le soulageait. Néanmoins...

— Je pensais aussi que ce ne serait pas juste de penser à Rachel dans un moment pareil. Avec ses croyances quakers.

Jamie plongeait l'index dans la graisse de daim, puis dans le pot de blanc, et traça un grand « V » près de la clavicule droite de Ian. Même dans l'obscurité, on le distinguait clairement.

— La colombe de la paix, dit-il avec un hochement de tête satisfait. Rachel est avec toi.

Il s'essuya les doigts sur une pierre, puis se releva et s'étira. Il se tourna vers l'est. Il faisait encore nuit, mais l'air avait changé au cours des quelques minutes qu'ils venaient de passer ensemble. Alors qu'un peu plus tôt, son oncle avait semblé faire partie de la nuit, sa haute silhouette se détachait désormais clairement devant le ciel.

— Dans une heure, pas plus, annonça Jamie. N'oublie pas de manger avant, d'accord ?

Il tourna les talons puis repartit vers le bord de l'eau et ses propres prières interrompues.

DE L'AUTRE côté de la nuit, William est également éveillé, mais beaucoup moins spirituel. Il est allongé sur son lit de camp, en sueur et irritable, n'attendant pas avec impatience la bataille à venir, car il ne va pas y prendre part. Ses sombres ruminations sont interrompues par l'apparition soudaine de Jane, qui indique son intention d'offrir aide et réconfort de manière... physique. Il sort avec elle, pour éviter que ses camarades de tente n'entendent, mais décline son offre, avec une certaine difficulté, laissant Jane aussi ennuyée que lui.

— Les soldats veulent toujours tirer un coup avant la bataille. Ils en ont besoin !

Il se passa une main sur le visage puis inspira un grand coup.

— Je vois. Oui. C'est très aimable de votre part.

Il eut envie de rire ainsi que, très soudainement, d'accepter son offre. Mais pas assez pour forniquer avec Merbling d'un côté et Evans de l'autre, leurs oreilles grand ouvertes.

— Je ne me battrais pas, demain, annonça-t-il.

De le dire à voix haute était encore plus douloureux.

— Ah non ? Pourquoi pas ?

Elle paraissait désapprouver.

— *C'est une longue histoire, répondit-il patiemment. Et cela ne vous regarde pas. Écoutez-moi bien. J'apprécie l'intention, mais comme je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas une putain, du moins pas pour le moment, et encore moins « ma » putain.*

*Tout en disant cela, il était assailli d'images de ce qui aurait pu se passer si elle s'était glissée dans son lit alors qu'il n'était qu'à moitié réveillé. Il chassa résolument ces visions, lui prit les épaules et la fit pivoter.*

...

— *Quand nous serons à New York, j'y réfléchirai.*

*Elle se raidit, sa croupe ronde durcissant dans sa main, mais ne tenta pas de se libérer ou de le mordre, ce à quoi il s'était à moitié attendu.*

— *Pourquoi ? demanda-t-elle calmement.*

— *C'est encore une longue histoire. Bonne nuit, Jane.*

*Il la lâcha et s'éloigna rapidement. Non loin, les tambours du réveil retentirent.*

\*\*\*

## PARTIE 4 : La bataille

---

ET ENFIN, le jour de la bataille se lève. Jamie rassemble ses hommes pour partir à cheval, et Claire rejoint Denny, avec Rachel et Dottie, pour récupérer la roulotte de Denzell remplie de matériel médical. Lord John, laissé derrière, reçoit un visiteur indésirable : Percy Beauchamp. Il lui donne une nouvelle encore plus indésirable : le capitaine Richardson a l'intention d'enlever William, avec l'idée de l'utiliser comme otage pour influencer les actions politiques des Grey concernant la guerre.

Ian est sorti avant l'aube, en éclaireur, et William s'habille, l'esprit encore douloureux — un état qui est aggravé par un message de Sir Henry Clinton, lui ordonnant de rester au camp avec les commis. Mais avant qu'il ne puisse obéir à cet ordre, le capitaine John André apparaît avec une dépêche qui doit être remise au colonel Banastre Tarleton, commandant de la nouvelle légion britannique.

En avance sur l'armée continentale, Ian attire l'attention de deux éclaireurs abénaquis à la solde de l'armée britannique. Ils le narguent en criant « Mohawk<sup>2</sup> » et lui tirent des flèches, mais il s'échappe, retournant à son poste d'éclaireur en surveillant ses arrières.

William cède à la tentation et part à la recherche de Tarleton, qui reçoit la dépêche mais mentionne ensuite Jane à William, exprimant son admiration pour sa personne et demandant essentiellement à William si la fille est la sienne.

William lui répond que Jane et sa sœur sont sous sa protection — en disant sans ménagement à Tarleton de ne pas s'approcher d'elle.

Tarleton n'est pas le genre de personnes à qui on peut dire ce genre de chose. Il propose à William de se battre pour les faveurs de Jane, et une bagarre s'ensuit, mais elle est interrompue par l'apparition soudaine d'une compagnie de miliciens américains. Eloigné de Tarleton, William parvient à monter sur son cheval et à s'échapper.

Les compagnies de milice de Jamie se retrouvent sous le feu des projecteurs, et les choses deviennent vite sérieuses. Pendant ce temps, Claire et ses compagnons ont atteint l'église de Tennent, que l'armée continentale a réquisitionnée comme hôpital.

Malheureusement, l'incivil capitaine Leckie est aux commandes et refuse qu'une « sage-femme » ignorante prenne de la place. Claire ne perd pas de temps à discuter

---

<sup>2</sup> Ndlr : Dans l'intégralité des tomes 8.1 et 8.2 en français, le traducteur a décidé de changer Mohawk en Iroquois (ce n'était pas le cas dans les précédents livres).

et dit à Denzell de travailler à l'intérieur ; elle installera sa tente à l'extérieur et fera le triage des patients qui arrivent.

*J'ignore à partir de quand on l'a appelée « l'heure d'or », mais tous les médecins, depuis l'époque de l'Iliade, la connaissent. Lorsqu'un accident ou une blessure n'est pas immédiatement fatal, les chances de survie de la victime sont supérieures si elle est traitée dans l'heure qui suit. Ensuite, entre l'état de choc, la perte de sang et la débilité provoquée par la douleur, son pronostic dégringole rapidement.*

*En ajoutant à cela une chaleur accablante, le manque d'eau, le stress de courir à travers champs et forêts en portant des vêtements en laine et de lourdes armes, puis l'inhalation de fumée de poudre tout en essayant de tuer quelqu'un ou d'éviter d'être tué, j'aurais plutôt parlé d'un « quart d'heure d'or ».*

Jamie reçoit l'ordre de La Fayette de prendre certains de ses hommes et d'essayer de se débarrasser d'une compagnie d'artillerie britannique qui a repris un verger de cidre stratégiquement placé. Quant à lui, Lord John s'échappe du camp américain, et part à la recherche de William.

*Quatre heures ! Quatre maudites heures à crapahuter dans une campagne onduleuse infestée de hordes de soldats continentaux, de groupes de miliciens et couverte de saletés de cailloux. Ne supportant plus ses ampoules et ses lambeaux de chair à vif, Grey avait ôté ses chaussures et ses bas, puis les avait fourrés dans les poches de sa veste miteuse, préférant clopiner pieds nus aussi longtemps que ce serait soutenable.*

*S'il croisait quelqu'un faisant approximativement la même pointure, il était prêt à ramasser un de ces maudits cailloux et à lui faire son affaire pour lui voler ses souliers.*

Après un labeur considérable, Lord John se retrouve à portée de voix de l'artillerie britannique, reconnaissable à la fréquence et à la routine de leurs tirs. Il s'agit bien sûr de la compagnie d'artillerie que les hommes de Jamie tentent d'extirper, et Lord John se heurte à un couple d'adolescents américains dont le père vient d'être tué par un boulet de canon et qui ne sont donc pas enclins à traiter un Anglais avec douceur.

Jamie arrive à temps pour empêcher les garçons de tuer Grey — ou, plus probablement, Grey de les tuer. Il révoque la parole de Lord John, le sauvant ainsi gracieusement du déshonneur de l'avoir brisée, et l'envoie sous la garde nominale des deux garçons — dans l'espoir qu'il s'échappe rapidement. Son esprit ainsi libéré de la responsabilité d'un seul homme, Jamie retourne à une bataille de plus en plus acharnée.

Le jour de la bataille est le jour le plus chaud de l'année, et les soldats tombent plus vite sous la chaleur que de leurs blessures. Claire soigne tout, des petites entailles aux mains arrachées, en passant par la sueur et le maintien de son propre niveau d'hydratation avec de l'eau additionnée de cognac.

Pendant ce temps, dans l'ensemble, le général Lee a tout fait foirer. Ayant négligé par fierté d'envoyer des éclaireurs, il a des ennuis.

Tout comme William. Son cheval ayant perdu un fer, il s'approche d'une compagnie de grenadiers allemands, leur demandant où se trouve le maréchal-ferrant le plus proche. Un soldat lui répond courtoisement qu'il y a des hussards à deux compagnies derrière et qu'ils seront probablement accompagnés d'un maréchal-ferrant. Mais William entend un fragment de conversation paniquée derrière lui : « Il parle allemand ! Il sait, il a entendu ! » Avant qu'il ne puisse comprendre, un des grenadiers ramasse un rocher et l'assomme.

Ian aussi est dans les ennuis. Il a été harcelé toute la journée par les deux abénaquis, qui ont finalement réussi à le piéger au fond d'un cours d'eau, après qu'il se soit précipité pour voir si le soldat aux longues jambes et au manteau rouge qui gisait au fond pouvait être son cousin William. C'est le cas, mais il a juste le temps de vérifier que William est toujours en vie, qu'il se retrouve à se battre pour sa propre vie.

Ian se libère de ses assaillants et trouve un refuge temporaire dans les branches d'un arbre. Avant que les abénaquis ne trouvent le moyen de l'atteindre, ils sont interrompus par le bruit d'un groupe d'hommes s'approchant et décident que la discrétion est la meilleure partie du courage, ils décampent avec la jument de Ian.

Ian parvient à ramper jusqu'à la berge et à se cacher, et après s'être reposé un peu, il part à la recherche de Jamie, afin de trouver une autre monture et de procurer de l'aide à William. Sur son chemin, il rencontre le général Lee ayant l'air en difficulté, mais il ne peut pas prendre le temps de s'en inquiéter. Il parvient à parler de William à Jamie, mais une flèche surgissant de nulle part le frappe au bras et il s'effondre.

Cependant il se ressaisit, insistant sur le fait qu'il doit emmener des hommes pour sauver William, et Jamie accepte à contrecœur, brisant la flèche pour que Ian puisse se déplacer avec moins de difficulté. Entre-temps, certains des hommes de Jamie ont rattrapé les abénaquis et ramènent l'un d'eux, mort.

Jamie prend toutes les mesures hâtives qu'il peut, mais il ne peut pas attendre longtemps ; la désorganisation de Lee se transforme rapidement en une déroute paniquée. Tout semble leur échapper, puis George Washington arrive au galop sur son cheval blanc pour exiger de connaître les raisons de ce désordre. N'obtenant pas de réponse satisfaisante de Lee, il relève le général de son commandement et rassemble les troupes à lui seul, traversant les compagnies, agitant son chapeau et criant pour que les hommes le suivent.

*Jamie eut à peine le temps d'appeler le caporal Greenhow et de lui demander de choisir cinq hommes pour accompagner Ian, avant que Washington ne se rapproche suffisamment pour les apercevoir, lui et ses compagnies. Il tenait son chapeau à la main et ses traits paraissaient en feu. L'exaspération et la rage du désespoir se mêlant*

à l'excitation. Son corps tout entier irradiait une émotion que Jamie avait rarement vue, mais qu'il reconnut pour l'avoir lui-même ressentie un jour. C'était l'expression d'un homme prêt à jouer son va-tout car il n'avait plus d'autre choix.

*La bouche large de Washington s'étira en un sourire carnassier.*

*— Général Fraser ! cria-t-il. Suivez-moi !*

Ian et ses hommes retrouvent William et le chargent sur un cheval, ce qui implique de le ramener au camp américain, mais ils sont interrompus par un groupe de soldats britanniques qui récupèrent William et capturent Ian au passage.

Lord John a réussi à échapper à ses propres ravisseurs et a finalement localisé une compagnie britannique, devant laquelle il se rend rapidement. Ils lui donnent de l'eau dont il a grandement besoin et le font s'asseoir avec d'autres prisonniers, jusqu'à ce que quelqu'un ait le temps de décider quoi faire de lui ; ses tentatives d'explication au très jeune lieutenant chargé des prisonniers ne lui valent rien d'autre qu'un bras probablement cassé. Parmi les autres prisonniers, cependant, se trouve un éclaireur mohawk blessé, que Lord John reconnaît comme étant Ian Murray, le neveu de Jamie.

Ian et Lord John échangent des remarques codées en latin, et Ian se lève et informe le jeune lieutenant de l'identité de Grey.

De retour au camp britannique, William se réveille et trouve son oncle Hal à côté de son lit de camp.

*— Papa..., murmura-t-il.*

*— Pas tout à fait, mais presque, répondit son oncle Hal.*

*Il saisit fermement sa main et s'assit près de lui.*

*— Comment va ta tête ?*

*William referma les yeux et s'efforça de se concentrer sur quelque chose qui n'était pas de la douleur.*

*— Ça ne fait pas... trop mal.*

*— Tu parles ! Laisse-moi voir.*

*Oncle Hal prit son visage entre ses mains et le fit tourner d'un côté et de l'autre.*

*(...)*

*— De quoi te souviens-tu ? contra son oncle.*

*— De...*

*Son esprit était rempli de bribes confuses. Son dernier vrai souvenir clair était celui de Jane et de sa sœur riant alors qu'il se tenait les fesses à l'air au milieu d'un ruisseau. Il but un peu d'eau et porta délicatement ses mains à son crâne enveloppé dans un bandage. Il était sensible au toucher.*

*— D'avoir fait descendre mon cheval au bord d'un ruisseau pour boire.*

— On t'a retrouvé dans un fossé, expliqua Hal. Près d'un lieu nommé Spottiswood ou quelque chose comme ça. Les troupes de von Knyphausen tenaient un pont non loin.

William voulut secouer la tête et se ravisa rapidement.

— Je ne m'en souviens pas, dit-il en fermant les yeux.

— Cela te reviendra probablement.

Il marqua une pause, puis demanda :

— Tu ne te souviens pas non plus de la dernière fois où tu as vu ton père ? William sentit un calme étrange l'envahir. Il avait dépassé le stade où il s'en souciait encore. De toute manière, le monde entier l'apprendrait d'une manière ou d'une autre.

— Lequel ? demanda-t-il.

Il rouvrit les yeux. Son oncle l'observait avec intérêt, mais ne paraissait pas surpris.

— Ah, fit-il. Tu as dû rencontrer le colonel Fraser.

— En effet. Et depuis combien de temps es-tu au courant ?

— Disons que j'en ai acquis la certitude il y a environ trois secondes.

Son oncle dénoua sa cravate en cuir et soupira de soulagement.

— Dieu qu'il fait chaud !

La cravate avait laissé une marque rouge autour de son cou. Il se massa doucement les paupières mi-closes.

— Pour ce qui est d'avoir constaté ton extraordinaire ressemblance avec le colonel Fraser... c'était récemment, lorsque je l'ai croisé à Philadelphie. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, depuis que tu étais tout petit, et je n'avais jamais fait le rapprochement.

Pendant que William rassemble les morceaux épars de son esprit et de sa vie, la bataille fait rage. Contrairement à la plupart des batailles du XVIIIe siècle, celle-ci n'est pas une question de rassemblement d'armées. L'armée de Sir Henry Clinton se déplace en trois corps séparés, chacun sous un commandant différent ; les troupes de Washington sont également divisées ; et, plus important encore, le terrain est découpé et rongé par plusieurs ruisseaux et leurs ravins. La journée est une série de batailles vicieuses, qui se déroulent partout où les ennemis peuvent se voir.

Balancée entre fatigue et chaleur, Claire ne remarque le combat que par ses résultats : un flot constant de blessés et d'hommes souffrant — et mourant — d'insolation. Mais l'alarme se fait sentir lorsqu'un jeune homme qu'elle reconnaît dans une des compagnies de Jamie apparaît. Sa blessure est mineure, mais sa présence signifie que les combats qu'elle entend à proximité impliquent Jamie.

Le caporal Greenhow lui assure que le général Fraser n'était ni mort ni blessé la dernière fois qu'il a été vu, ce qui est réconfortant. Mais les combats ne se limitent pas aux environs — des soldats courent au-dessus des pierres tombales du vaste cimetière de l'église, et Claire voit un officier britannique tomber, être blessé et tué.



Un combat à mains nues s'ensuit pour le corps, entre les troupes américaines et britanniques, apparemment folles de chaleur et de bataille, chacune essayant de s'emparer de l'officier tombé.

Jamie est dans les combats à proximité et voit la lutte inconvenante pour le corps de l'officier tombé. Il voit aussi quelque chose de plus alarmant : la tente en toile blanche de Claire, et Claire elle-même à l'extérieur, une cuvette de bandages tachés de sang à ses pieds. Des coups de feu sont tirés tout autour.

*Tout en suivant Bixby vers la route, il lança un regard derrière lui. Oui, les hommes qui s'étaient emparés de l'officier britannique l'emportaient vers l'église. Il y avait des blessés assis près de la porte, et un autre groupe d'entre eux près d'une petite tente blanche... Seigneur, la tente de Claire ! Était-elle... ?*

*Elle lui apparut aussitôt, comme invoquée par ses pensées. Elle était debout, fixant quelque chose la bouche entrouverte. Un soldat continental était assis sur un tabouret près d'elle, tenant un linge contre son front. La bassine à ses pieds était pleine d'autres chiffons ensanglantés. Que faisait-elle dehors, ainsi exposée ? Elle...*

*Elle tressaillit soudain, porta une main à son flanc et s'effondra.*

*Un marteau de forgeron me percuta de côté, me bousculant, et je lâchai mon aiguille. Je ne me sentis pas tomber mais je me retrouvai soudain par terre, des points noirs et blancs clignotant autour de moi, une sensation d'engourdissement envahissant mon côté droit. Une odeur de terre humide, d'herbe et de sycomore se répandit dans mes narines, âcre et réconfortante.*

*Commotion, pensai-je vaguement. J'ouvris la bouche mais ne parvins qu'à émettre un petit bruit sec du fond de la gorge. L'hébétude provoquée par le choc commença à s'estomper et je me rendis compte que j'étais recroquevillée en chien de fusil, mon avant-bras pressé contre mon bas-ventre. Je sentis une odeur de brûlé et de sang frais. Très frais. J'ai été touchée par une balle...*

*— Sassenach !*

*Le cri de Jamie retentit par-dessus le rugissement dans mes oreilles. Il semblait loin, mais je perçus clairement la panique dans sa voix. Je n'en fus pas troublée. Je me sentais très calme.*

*— Sassenach !*

*Les points noirs et blancs se rejoignirent. Devant moi s'étirait un étroit tunnel de lumière et d'ombres tourbillonnantes au bout duquel je vis le visage ahuri du caporal Greenhow. Une aiguille pendait au bout d'un fil passé dans les lèvres de son entaille au front à moitié recousue.*

*\*\*\**

## PARTIE 5 : Le décompte des vivants

---

JAMIE TOMBE à genoux à côté de Claire, terrifié à l'idée qu'elle meure. Il est dérangé par un messager avec une convocation urgente du général Lee.

En guise de réponse, Jamie demande au messager d'enlever son manteau et son gilet, après quoi :

*Il se pencha, cueillit une poignée de boue mêlée à du sang, puis écrivit minutieusement avec un doigt sur la chemise blanche :*

Je démissionne. J. Fraser

*Il allait s'essuyer les mains, puis, après un instant d'hésitation, ajouta au-dessus du message: Mon général. Il donna une tape sur l'épaule du jeune homme.*

— *C'est bon, vous pouvez aller vous montrer au général Lee, lui déclara-t-il.*

*Le lieutenant pâlit.*

— *C'est que le général est d'une humeur massacrate, monsieur. Je n'ose pas.*

*Jamie le regarda fixement jusqu'à ce que le garçon baisse la tête.*

— *Bien, monsieur.*

*Il enfila hâtivement son gilet et sa veste et repartit au pas de course sans prendre le temps de se reboutonner.*

Des secours inattendus surviennent de l'église : le capitaine Leckie s'approche en courant, franchissant les pierres tombales, et avec l'aide de Jamie, il réussit à arrêter l'hémorragie, au moins temporairement.

À la tombée de la nuit, Claire est allongée sur une table de cuisine dans le village de Freehold, et Denzell Hunter étale ses couteaux, se préparant à retirer la balle de mousquet de son flanc. Jamie est présent et observe la scène, silencieux et angoissé, priant pour qu'elle ne meure pas et souhaitant de tout son cœur qu'il puisse d'une manière ou d'une autre lui épargner les affres de la prochaine demi-heure.

Ses prières sont exaucées par l'apparition de Dorothea Grey, en compagnie de quelques soldats américains. Elle porte un panier, envoyé par le marquis de La Fayette, contenant toutes sortes de friandises françaises pour l'alimentation de Mme Fraser : gelées, fruits, fromages... et...

— *Il vous envoie également ceci. Denny, je pense que tu devrais commencer par là.*

*Denzell tendit la main, mais elle l'avait déjà débouchée. Une odeur douceâtre de sherry s'en échappa, mêlée à une émanation végétale caractéristique se situant quelque part entre le camphre et la sauge.*

— *Du laudanum, devina Jamie.*

*En lisant l'immense soulagement sur son visage, je me rendis compte à quel point il avait peur pour moi.*

*— Que Dieu vous bénisse, Dottie ! soupira-t-il.*

*— J'ai pensé que l'ami Gilbert nous serait utile, répondit-elle modestement. Tous les Français que je connais sont des hypocondriaques et ne se déplacent jamais sans toute une cargaison de toniques, de pastilles et de clysoirs. Je suis donc allée lui en demander.*

Mais le panier de La Fayette contient une autre chose utile, comme Claire s'en rend compte quand elle sent le fromage de Roquefort. La moisissure qui crée ce genre de fromage est le pénicillium, et avant qu'elle ne tombe en pâmoison, elle demande à Denny de remplir la plaie avec du fromage, une fois la balle retirée.

*— Encore un peu, Sassenach, me dit Jamie.*

*Il me souleva la tête et approcha une cuillère de mes lèvres. Le liquide était poisseux et amer.*

*J'avalai et me rallongeai. Si je mourais, retrouverais-je ma mère ? J'eus soudain un violent désir de la voir.*

*Je m'efforçai d'invoquer son visage et de la détacher de la horde fluctuante d'inconnus quand je perdis soudain le fil de mes pensées et me mis à flotter dans une sphère d'un bleu très sombre.*

*— Ne me quitte pas, Claire, murmura Jamie dans mon oreille. Je t'en supplie, reste avec moi.*

*Je sentais son souffle chaud contre mon visage.*

*— Je ne t'abandonnerai pas, répondis-je (ou me sembla-t-il répondre).*

*Puis je partis. Ma dernière pensée claire fut d'avoir oublié de lui dire de ne pas épouser une idiote.*

L'opération de Denzell est réussie, mais Claire a perdu beaucoup de sang. Jamie reste avec elle toute la nuit et le lendemain, jour et nuit, il l'éponge, lui donne de l'eau et prie. Le sort de l'armée continentale et l'issue de la bataille ne signifient rien pour lui — bien qu'il ait une pensée de temps en temps pour Ian... et William.

À la tombée de la nuit, Lord John Grey entre dans le camp britannique, accompagné d'un Mohawk blessé. Alors qu'ils passent devant l'un des feux de camp, son compagnon aperçoit un éclaireur abénaquis et, à la stupéfaction de Grey, l'attaque. Le combat est brutal et bref ; Ian domine son ennemi et lui met un couteau sous la gorge, mais ensuite — par égard pour Rachel et ses principes — et avec un effort apparent, il laisse l'homme partir, lui disant qu'il lui laisse la vie sauve.

*Dans l'effervescence qui suivit, Grey et André furent sans doute les seuls à entendre la réponse de l'Indien. Il se redressa très lentement en position assise et, les mains*

*tremblantes, pressa un pan de sa chemise contre l'éraflure sur sa gorge. Puis il déclara sur un ton presque neutre :*

*— Tu le regretteras, l'Iroquois.*

*Murray soufflait tel un cheval hors d'haleine, ses côtes se soulevant à chaque inspiration. Ses peintures de guerre avaient coulé en longues traînées rouges et noires sur son torse luisant. Il ne restait que deux marques sombres en travers de ses pommettes et une tache blanche sur une épaule, au-dessus de l'entrée de la flèche. Il hocha la tête plusieurs fois de suite, puis, sans précipitation, revint dans le cercle de lumière, ramassa un tomahawk sur le sol, le brandit des deux mains haut au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de l'Indien.*

*Le craquement sinistre pénétra jusque dans la moelle de Grey et fit taire tous les hommes. Murray resta immobile un instant, pantelant, puis s'éloigna. En passant près de Grey, il lui déclara comme si de rien n'était :*

*— Il avait raison ; je l'aurais regretté.*

*Là-dessus, il s'enfonça dans la nuit.*

L'inquiétude de William quant au sort de John est soulagée par l'apparition de son père, battu et meurtri, mais vivant et manifestement heureux de le voir dans un état tout aussi similaire :

*— Je sais que nous avons des choses à nous dire, Willie, mais... s'il te plaît, attendons demain. Je ne suis pas...*

*Il fit un geste d'impuissance.*

*William avait la gorge nouée. Il acquiesça, ses mains agrippant le bord du lit. Son père inspira profondément puis se tourna vers le seuil de la tente où l'attendait oncle Hal, l'observant d'un air préoccupé.*

*Le cœur de William se serra en une boule plus dure encore que le nœud dans sa gorge.*

*— Papa !*

*Son père s'arrêta et se retourna.*

*— Je suis heureux que tu sois en vie, lâcha maladroitement William.*

*Un sourire s'étira lentement sur le visage tuméfié de son père.*

*— Moi aussi, répondit-il.*

PENDANT CE TEMPS, IAN sort seul du camp britannique et se dirige en direction des lignes américaines. Blessé et avec une fièvre naissante, il traverse la nuit en discutant avec son père décédé, pour finalement quitter la piste en sachant qu'il ne parviendra pas à aller plus loin. Il réussit à se recouvrir d'une couche d'aiguilles de pin et se soumet à la nuit.

Hal s'occupe des coupures sur les pieds de John, lui procure de la nourriture et le renseigne sur les événements récents : notamment la révélation concernant la paternité de William et l'issue de la bataille.

— *Quand l'as-tu su ? demanda Hal.*

— *Avec certitude ? Quand Willie avait deux ou trois ans.*

*Il bâilla fortement, puis demanda subitement :*

— *Au fait, j'ai oublié de te demander : comment s'est passée la bataille ?*

*Hal lui lança un regard mi-offensé mi-amusé.*

— *Tu y étais bien, non ?*

— *Si l'on veut, mais les circonstances ont quelque peu entravé ma vision des choses. Sans compter que je ne voyais que d'un œil.*

*Il toucha délicatement son œil blessé. Ce qu'il lui fallait, c'était une bonne nuit de sommeil. Il n'aspirait qu'à se coucher et se retint de justesse de se laisser tomber dans le lit de Hal.*

*Son frère repêcha une serviette froissée dans un panier de linge sale posé dans un coin. Il s'agenouilla devant son frère, lui souleva les pieds l'un après l'autre et les tamponna délicatement tout en racontant :*

— *Difficile à dire. C'était une grande pagaille. Un terrain épouvantable, morcelé par des cours d'eau, tantôt boisé, tantôt cultivé... Sir Henry est parvenu à faire passer le convoi de bagages, et les réfugiés sont hors de danger. Quant à Washington... ses troupes s'en sont sorties plutôt bien. Remarquablement bien, même.*

*Il se leva et conclut :*

— *Couche-toi, John. Je me trouverai un autre lit quelque part.*

Mais alors qu'il quitte son frère, Hal remarque calmement qu'il a lui-même reçu des nouvelles — son fils aîné, Benjamin, est mort.

Lord John se réveille le lendemain matin, se demandant s'il a rêvé de cette dernière nouvelle, mais ce n'est pas le cas. Hal explique que son fils aîné avait été capturé lors de la bataille de Brandywine Creek et qu'il était détenu dans un camp de prisonniers de guerre dans les montagnes Watchung du New Jersey. Hal a maintenant reçu une lettre l'informant que Benjamin est mort dans le camp. Il annonce fermement à John qu'il n'y croit pas et propose de découvrir la vérité.

Cette croyance est renforcée par ce que John lui raconte sur la réapparition du capitaine Richardson et son intérêt pour William — c'est Richardson qui a apporté à Hal les nouvelles sur Benjamin. Les frères Grey spéculent que les nouvelles de Richardson pourraient bien être un piège, conçu pour éloigner Hal de la sécurité de l'armée, soit pour l'enlever soit pour le menacer. Au-delà de ces considérations, cependant, John s'inquiète pour William ; Percy Beauchamp lui a dit que Richardson avait des desseins sur la famille Grey en général, et bien qu'il ne veuille pas toucher Percy avec une perche de dix pieds (avec quelque chose de plus court, cependant... pense-t-il), il est enclin à laisser à Percy, plutôt qu'à Richardson, le bénéfice du doute.

Les frères Grey se séparent, pour chercher respectivement Richardson et William. Ils se retrouvent plusieurs heures plus tard sans résultat ; William et Richardson sont

tous deux partis, et il semblerait bien que William soit parti avec le capitaine malhonnête, que ce soit de son plein gré ou non.

En fait, William a reçu la visite de Banastre Tarleton, qui le renseigne sur les déserteurs allemands qui l'ont frappé à la tête : il l'informe qu'il (Tarleton) est en possession du cheval disparu de William, et mentionne également que le capitaine Harkness (que William cherchait) s'est absenté. Comme celui-ci parlait de retourner au bordel pour « *demandeur des comptes à une certaine putain* », on suppose que c'est exactement ce qu'il a fait et qu'il est à Philadelphie.

William avait complètement oublié Jane et sa sœur, Fanny.

*Son premier réflexe fut de bondir à leur recherche et de s'assurer qu'elles allaient bien. Les réfugiés loyalistes et les suiveurs de camp avaient été tenus à l'écart de la bataille, naturellement, mais la violence et la nervosité qui caractérisaient la guerre ne s'arrêtaient pas, une fois les combats terminés. En outre, il n'y avait pas que les déserteurs et les charognards qui volaient, violaient et chassaient au sein du troupeau de civils.*

William part à la recherche de Jane et Fanny, mais selon son valet, elles ont quitté le camp. William a été relevé de ses fonctions et n'a aucun rôle à jouer dans les mouvements de l'armée, il parvient à emprunter une mule et une charrette et part à la recherche des filles ; jusqu'où pouvaient-elles aller ?

Plus loin qu'il ne l'avait prévu cependant. Ce n'est que le lendemain qu'il les retrouve et les sauve d'un petit groupe de déserteurs allemands, avec l'aide opportune de Rachel Hunter, à dos de mule et à la recherche de Ian.

Jane tente de s'enfuir. La poursuivant dans les broussailles, Fanny réapparaît pour annoncer à William qu'elle a trouvé un indien allongé dans les bois.

C'est Ian, bien sûr, dans un état de forte fièvre et de déshydratation, avec sa blessure par flèche qui commence à s'aggraver. Il faut donc l'emmener chez un médecin, de préférence Claire. William est perturbé d'apprendre que Claire a été blessée par balle, mais il ne peut rien y faire, et il a une jeune meurtrière et sa sœur encore plus jeune sur les bras.

À sa grande surprise, Jane refuse de revenir avec lui, lui disant que Banastre Tarleton l'avait approchée. Il avait déjà visité le bordel de Philadelphie où elle travaillait et il avait dû se souvenir d'elle. Elle ne peut pas risquer d'être soupçonnée du meurtre du capitaine Harkness — d'autant plus qu'en fait, elle l'a vraiment tué.

Finalement, Rachel emmène les filles dans la charrette, en direction d'un petit campement quaker qui leur donnera un abri jusqu'à ce que William puisse prendre des dispositions pour qu'elles puissent se rendre à New York. Laisser Ian dans cet état la tue presque, mais elle confie sa vie et sa sécurité à William.

— *Cet homme est mon cœur et mon âme, dit-elle simplement. C'est aussi ton parent, quoi que tu en penses pour le moment. Je te le confie. Prends grand soin de lui.*

*William envisagea plusieurs réparties possibles, puis se contenta d'un signe de tête.*

Ian est en mauvais état mais pas tout à fait inconscient, et William et lui ont une conversation tendue mais civilisée alors qu'ils se dirigent vers Free hold, où — avec de la chance — Denzell Hunter travaille toujours sur les blessés de la bataille.

— *Vous voulez que je vous le dise ou pas ? demanda soudain Murray.*

— *Me dire quoi ?*

— *Si vous lui ressemblez.*

*Toute une série de réponses possibles lui vinrent à l'esprit si rapidement qu'elles s'effondrèrent d'elles-mêmes tel un château de cartes. Il saisit la première sur le tas.*

— *Pourquoi voulez-vous que cela m'intéresse ?*

*Il avait répondu sur un ton qui en aurait glacé plus d'un. Naturellement, Murray brûlait d'une telle fièvre qu'il aurait fallu un blizzard venu de Québec pour lui faire froid dans le dos.*

— *Parce que, à votre place, j'aimerais savoir.*

*Cela désamorça provisoirement l'explosion imminente de William.*

— *Cela ne concerne que vous, répondit-il sans cacher son agacement. Vous le connaissez peut-être, mais vous ne savez rien de moi.*

*Cela sembla amuser Murray.*

— *La première fois que je vous ai vu, c'était pour vous repêcher du fond de latrines, déclara-t-il. C'était il y a dix ans.*

DE RETOUR A FREEHOLD, Claire a survécu à sa blessure, à l'opération qui a suivi et à la montée de la fièvre ; bien qu'encore très faible, elle est capable de recevoir deux interlocuteurs improbables : Lord John Grey et son frère, le Duc de Pardloe.

Ils sont venus, sans uniforme et sans armes, avec un drapeau de trêve, pour demander une faveur à Jamie : écrire une note à Benedict Arnold, son ami et maintenant gouverneur militaire de Philadelphie, lui demandant de permettre aux Grey de rester dans la ville pendant un certain temps afin de rechercher William (sans mentionner l'insaisissable capitaine Richardson, bien qu'ils veuillent certainement rattraper ce monsieur aussi).

Jamie est à la fois méfiant et distant avec l'homme qui a eu des relations sexuelles avec sa femme, mais William est son fils, et il écrit la lettre demandée.

Usé par une longue veillée, Jamie dort, et Claire aussi, mais elle se réveille au son d'un coup en bas et titube à la fenêtre.

*Une belle mule baie attendait dans la cour, un corps à moitié nu couché en travers de sa selle. Mon ventre se noua et je me pliai aussitôt de douleur, sans lâcher le bord de la fenêtre. Je me mordis la lèvre pour ne pas crier. L'homme portait des jambières en daim, et deux plumes de dindon effilochées pendaient dans ses cheveux.*

*— Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas...*

*Ma prière fut entendue avant même que j'aie eu le temps de la formuler. La porte en contrebas s'ouvrit. William et le lieutenant Macken sortirent, soulevèrent Ian, enroulèrent ses bras autour de leurs épaules et le portèrent à l'intérieur.*

*Sans réfléchir, je me tournai pour chercher ma sacoche de médecine et manquai de tomber. Je me rattrapai de justesse au bord du lit, mais lâchai malgré moi un grognement de douleur. Jamie se réveilla d'un bond et lança des regards affolés autour de lui.*

*— Tout... va bien, dis-je sans desserrer les dents. Je vais bien. C'est... Ian. Il est rentré.*

*Jamie était déjà sur ses pieds. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et fila vers la fenêtre. Je le rejoignis en me tenant le côté. William venait de ressortir de la maison et s'apprêtait à monter en selle. Il était en chemise et couvert de boue. Le soleil faisait luire des reflets roux dans sa chevelure châtain foncé. Mme Macken lui dit quelque chose depuis le pas de la porte et il se retourna pour lui répondre. Je ne pensais pas avoir bougé, mais il leva soudain les yeux et se figea. À mes côtés, je sentis Jamie se raidir lui aussi quand leurs regards se croisèrent.*

*Le visage de William resta de marbre. Après un long moment, il se tourna à nouveau vers la mule, monta en selle et s'éloigna. Après un autre long moment, Jamie se remit à respirer.*

*— Laisse-moi te remettre au lit, Sassenach, dit-il calmement. Il faut que j'aille chercher Denny pour soigner Ian.*

Denny soigne Ian, en retirant la flèche et en pansant la blessure, et Ian se retrouve dans une étable, avec Rachel qui s'occupe de lui. Elle l'interroge sur les horribles cauchemars qu'il faisait de toute évidence sous l'influence du laudanum, notamment sur une femme aux yeux verts nommée Geillis.

Avec une certaine réticence, Ian lui raconte son enlèvement, sa captivité en Jamaïque, et la mort des autres garçons retenus en captivité avec lui, qu'il voit encore parfois dans ses rêves.

*Enfin, un frisson parcourut Rachel, comme si elle s'extirpait d'une rêverie. Elle posa une main sur son front et le regarda dans les yeux en écartant ses cheveux. Ses doux yeux noisette étaient insondables. Très lentement, elle suivit du bout du pouce le tatouage pointillé sur ses pommettes.*

*— Nous ne pouvons plus attendre d'être mariés, Ian, dit-elle doucement. Je ne veux plus que tu affrontes cette vie seul. Nous vivons des temps troubles et nous devons être ensemble.*



*Il sentit ses poumons se vider entièrement. Lorsqu'il inspira à nouveau, l'air avait un goût de paix.*

*— Quand ? murmura-t-il.*

*— Dès que tu pourras marcher sans aide.*

*Elle déposa un baiser sur ses lèvres, aussi léger qu'un pétale de rose.*

Pendant que les Américains ramassent lentement les morceaux, les frères Grey atteignent Philadelphie et, après un accueil froid mais courtois de la part de Benedict Arnold, ils sont autorisés à rechercher William. Ils commencent par la maison de Lord John sur Chestnut Street.

La gouvernante, Mme Figg, n'a pas vu William et est troublée par la nouvelle de sa disparition. Cependant, elle informe Hal que sa fille, Dottie, est à la maison. Se passent alors des retrouvailles tendres entre eux — tendre malgré le fait que Dottie évoque son mariage avec Denzell Hunter. Elle demande à Lord John s'ils peuvent utiliser sa maison pour le mariage, à la suite de quoi Mme Figg propose l'utilisation de l'église de son mari — étant donné que Lord John a fourni une partie de l'argent pour la construire, elle pense que c'est tout à fait normal, et qu'ils auront certainement besoin de plus d'espace que la maison de Chestnut Street ne peut en fournir.

La discussion sur le mariage est cependant brusquement interrompue par un visiteur : *Sans achever sa pensée, elle se précipita vers la porte d'entrée et l'ouvrit grand, faisant sursauter William, qui se tenait sur le perron.*

*— Dottie ! s'exclama-t-il. Que fais-tu...*

*Quand il aperçut John et Hal derrière elle, ses traits se modifièrent avec une rapidité fulgurante qui déclencha un frisson tout le long de l'échine de son père. Il avait déjà vu maintes fois exactement la même expression sur le visage de Jamie Fraser, mais jamais sur celui de son fils.*

*C'était celle d'un homme qui redoutait la situation qui se présentait, mais se sentait parfaitement capable de l'affronter. William entra, résista aux tentatives de Dottie, qui voulait le serrer dans ses bras, et s'inclina cérémonieusement.*

*— Bonjour, cousine. Messieurs.*

William, son beau-père et son oncle échangent leurs informations sur le capitaine Richardson — malheureusement très peu — et William apprend la nouvelle à propos de Ben. À l'issue de sa visite, il propose d'aller se renseigner sur Ben dans le New Jersey ; après tout, il est sans attaches, ayant maintenant démissionné de sa commission. Lord John en est quelque peu ébranlé et se demande pourquoi William est venu à Philadelphie.

*— Je suis venu pour une affaire personnelle.*

*Le ton de William laissait clairement entendre qu'il n'avait pas l'intention d'en dire plus. Il pinça les lèvres et, une fois de plus, John eut l'étrange impression de voir Jamie Fraser. Puis William sortit une lettre de sa poche de poitrine et ajouta :*

— *Je voulais aussi laisser ceci pour toi, au cas où tu reviendrais en ville. Mais... Ce n'est plus la peine, elle ne fait que répéter ce que je t'ai déjà dit.*

*Il remit la lettre dans sa poche en rougissant légèrement et fuit le regard de John, préférant se tourner vers son oncle.*

— *J'irai découvrir ce qui se passe avec Ben, annonça-t-il. Je ne suis plus soldat. Je ne risque pas d'être pris pour un espion et je peux voyager beaucoup plus facilement que vous.*

*Dottie se moucha délicatement dans le mouchoir de son père et le dévisagea, les yeux brillants.*

— *Oh, William ! Tu ferais ça ? Merci !*

*Naturellement, ce ne fut pas aussi facile, mais Grey savait déjà que William avait hérité de l'opiniâtreté de son père naturel. Il n'y avait que Hal d'assez têtu pour tenter de le dissuader, et lui-même finit par capituler.*

*La question réglée, William se leva.*

— *Transmets mes amitiés à Mme Figg, dit-il à John.*

*Il s'inclina devant Dottie.*

— *Au revoir, cousine.*

*John le raccompagna jusqu'à la porte et, une fois sur le seuil, le retint par le bras.*

— *Donne-moi la lettre, demanda-t-il doucement.*

*Pour la première fois, William perdit un peu de son assurance. Il posa la main sur sa poche de poitrine et hésita.*

— *Je ne la lirai pas, promit son père. Mais, au cas où tu ne reviendrais pas, j'aimerais la conserver.*

*William inspira profondément, puis acquiesça et la lui tendit. Elle était scellée par un épais cachet en cire de chandelle. Il n'avait pas utilisé sa chevalière, mais avait simplement enfoncé son pouce dans la cire chaude.*

— *Merci, dit John, la gorge nouée. Que Dieu te garde, mon fils.*

Le chapitre 94, « LE SENTIMENT DE L'ASSEMBLÉE », conclut la cinquième partie, décrivant le double mariage entre Rachel et Ian et Dottie et Denzell devant une assemblée hétéroclite composée de témoins quakers et de familles de toutes sortes : Hal, qui s'était tendu en entendant les remarques acerbes de sa fille, pâlit encore un peu plus et lança un regard noir à Denzell. John et lui portaient leurs uniformes d'apparat et supplantaient de loin en splendeur les deux jeunes femmes. Je trouvais un peu dommage que Hal ne puisse conduire sa fille à l'autel. Lorsqu'on lui avait expliqué le déroulement de la cérémonie, il était d'abord resté coi, puis, après que son frère lui eut donné un coup de coude dans les côtes, avait simplement déclaré qu'il serait honoré d'y assister.

Jamie, lui, ne portait pas d'uniforme, mais quand il était apparu dans sa tenue complète de Highlander, Mme Figg avait failli s'étrangler. Elle n'avait pas été la seule.

— Par le saint berger de Judée, cet homme porte-t-il vraiment une jupe en laine ? m'avait-elle glissé. Et qu'est-ce que c'est que ce motif ? Il y a de quoi vous faire sortir les yeux de la tête !

— Dans sa langue maternelle, on appelle cela un féileadh beag, lui expliquai-je. Plus simplement, on dit un kilt. Quant au motif, c'est celui du tartan de sa famille.

Elle le contempla un long moment d'un air intrigué, se tourna vers moi, ouvrit la bouche pour me poser une question, puis se ravisa et la referma.

— Non, répondis-je en riant. Il ne porte rien dessous.

— Ça ne l'empêchera pas de mourir de chaud, prédit-elle. Comme ces deux coqs de combat.

Elle pointa le menton vers Hal et John, superbes et dégoulinants de transpiration dans leur veste écarlate et leurs dentelles dorées. Henry était venu en uniforme lui aussi, mais sa tenue de lieutenant était moins voyante. Il donnait le bras à Mercy Woodcock et lança à son père un regard le défiant de faire le moindre commentaire.

— Pauvre Hal, murmurai-je à Jamie. Ses enfants lui donnent bien du fil à retordre.

— N'est-ce pas le cas de tous les parents ? répondit-il. Tu te sens bien, Sassenach ? Tu es pâle. Tu ne veux pas rentrer t'asseoir ?

(...)

La curiosité augmenta encore de plusieurs crans lorsque Ian fit son entrée. Il portait une nouvelle chemise en calicot imprimée de tulipes bleues et violettes sur un fond blanc, ses jambières en daim, son pagne et un brassard en coquillages bleu et blanc. Je devinai qu'il lui avait été confectionné par son ancienne épouse iroquoise, Travailleur avec ses mains.

J'entendis John chuchoter à Hal :

— Et, bien entendu, voici son témoin.

Rollo venait d'entrer à pas de loup derrière Ian, indifférent à la sensation qu'il provoquait. Ian s'assit sur l'un des deux bancs à l'avant de la salle, face à la congrégation. Rollo se coucha à ses pieds, se gratta nonchalamment une oreille, puis s'allongea en haletant paresseusement et observa le public de son regard jaune comme s'il se demandait lequel il dévorerait en premier.

Les mariages de Quakers sont surtout faits de témoignages et de discussions, comme toute autre réunion d'Amis, et c'est donc le cas ici :

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais d'après ce que j'ai compris, vous autres, Amis, considérez la femme comme l'égale de l'homme, n'est-ce pas ?

— Absolument ! répondirent en chœur Rachel et Dottie.

Tout le monde se mit à rire. Mme Figg se gonfla comme une prune noire bien mûre, mais conserva son sang-froid.

— Dans ce cas, puisque ces demoiselles veulent vous épouser, de quel droit essayez-vous de les en dissuader ? À moins que vous ayez vos propres réserves sur le sujet ?

Il y eut un murmure d'approbation féminine dans l'assistance. Denny, toujours debout, parut décontenancé.

— Le tout est de savoir s'il a un pénis, murmura une voix à l'accent français derrière moi. On ne peut pas se marier sans un pénis.

Marsali pouffa de rire et je pressai mon mouchoir en dentelle contre ma bouche pour contenir le mien, revoyant en pensée le mariage peu orthodoxe de Fergus et de Marsali sur une plage des Caraïbes. À mes côtés, je sentis les épaules de Jamie trembler.

— Effectivement, j'ai quelques réserves, répondit dignement Denzell. Non pas concernant mon désir d'épouser Dorothea ni mes intentions honorables à son égard, mais plutôt l'inverse. Je crois qu'il en va de même pour l'ami Ian, même si je ne peux parler en son nom. Nous estimons devoir exposer nos défauts et nos limites... en tant que maris. Afin que Rachel et Dorothea puissent... qu'elles aient une juste... euh...

— Qu'elles sachent dans quoi elles se fourrent, acheva Mme Figg pour lui. C'est très attentionné de votre part, docteur Hunter...

— Ami, murmura-t-il.

— « Ami » Hunter, corrigea-t-elle en levant les yeux au ciel. Mais j'ai deux choses à vous dire. D'une part, votre jeune dame vous connaît probablement mieux que vous vous connaissez vous-même. (Il y eut à nouveau des rires.) De l'autre, en tant que femme d'expérience, je peux vous assurer que personne ne sait à quoi il ou elle s'engage en se mariant. On ne le découvre qu'après avoir été marié un certain temps.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, elle se rassit dans un murmure d'approbation.

Beaucoup de choses sont dites, beaucoup de réflexions sont menées, et finalement un silence s'installe. Claire, comme beaucoup d'autres, pense à ses propres mariages.

Frank. John. Jamie. Les intentions sincères ne suffisaient pas toujours, pensai-je en observant les jeunes gens assis sur les bancs à l'avant de l'église. Ils ne se regardaient plus, mais fixaient leurs mains, le sol, ou fermaient les yeux. Peut-être se rendaient-ils compte que, comme l'avait dit Mme Figg, le mariage n'était ni rituel ni paroles, mais l'expérience d'une vie.

Un mouvement m'arracha à mes pensées. Denzell s'était levé et tendit la main à Dottie, qui se leva à son tour, comme hypnotisée. Il serra ses mains dans les siennes comme si sa vie en dépendait.

— Perçois-tu le sentiment de l'assemblée, Dorothea ? demanda-t-il solennellement.

Lorsqu'elle eut acquiescé, il poursuivit :

— En présence du Seigneur et devant tous nos amis, je te prends pour épouse, Dorothea, et je promets, avec l'aide de Dieu, d'être un mari aimant et fidèle aussi longtemps que nous vivrons.

*Le visage rayonnant, d'une voix basse mais clairement audible, elle répéta :*

*— En présence du Seigneur et devant nos amis, je te prends pour époux, Denzell, et je jure, avec l'aide de Dieu, d'être une épouse aimante et fidèle aussi longtemps que nous vivrons.*

*J'entendis Hal ravalant son souffle, comme un sanglot, puis un tonnerre d'applaudissements retentit dans l'église. Denzell sursauta, puis sourit, offrit son bras à Dottie, rayonnante, et la conduisit par l'allée centrale jusqu'au fond de l'église, où ils s'assirent côte à côte sur le dernier banc.*

*Les gens chuchotaient entre eux, soupiraient de satisfaction et souriaient, puis le silence revint, mais ce n'était plus un recueillement contemplatif. On sentait l'assistance dans l'expectative, teintée d'une légère angoisse, tandis que toute l'attention était désormais concentrée sur Ian et Rachel, toujours assis et regardant le plancher.*

*Ian releva lentement la tête avec une inspiration audible depuis le fond de la salle. Il décrocha le couteau de sa ceinture et le posa à ses côtés.*

*— Hum... Rachel sait que j'ai déjà été marié à une femme du clan des loups de la nation Kahnien'kehaka. Chez les Iroquois, le mariage n'est pas si différent de chez les Amis. Nous étions assis côte à côte devant la tribu et nos parents, c'est qu'ils m'ont adopté, voyez-vous, ont parlé pour nous, racontant ce qu'ils savaient de nous et décrivant nos qualités. Enfin... ce qu'ils en savaient.*

*Il y eut quelques rires et il attendit que le silence revienne.*

*— La femme que j'épousais avait sur les genoux un panier rempli de fruits, de légumes et de nourriture. Elle a promis de me nourrir avec le produit de ses champs et de veiller sur moi. Moi... (il posa une main sur son couteau), j'avais un couteau, un arc et les peaux de plusieurs loutres que j'avais tuées. J'ai promis de chasser pour elle et de la garder au chaud dans mes fourrures. Alors tout le monde a convenu que nous devions nous marier et... voilà !*

*Il se mordit la lèvre avant de poursuivre.*

*— Toutefois, les Iroquois ne se marient pas pour la vie, mais uniquement aussi longtemps que la femme le souhaite. Mon épouse a choisi de se séparer de moi, non pas parce que je la maltraçais, mais... pour d'autres raisons.*

*Il toucha le brassard de wampum autour de son biceps.*

*— Ma femme s'appelait Wakyo'teyehsnonhsa, ce qui veut dire « Travaille avec ses mains ». Elle a confectionné ce bijou pour moi, comme un gage d'amour.*

*Ses longs doigts dénouèrent les liens et la bande en rangs de coquillages tissés retomba dans sa main.*

*— Je le dépose à présent afin de montrer que je viens en homme libre, libre de donner à nouveau ma vie et mon cœur. Et j'espère les donner pour toujours.*

*Les coquillages bleus et blancs cliquetèrent doucement quand il les posa sur le banc. Il laissa ses doigts dessus un instant, puis écarta la main.*

*J'entendais le souffle de Hal, régulier à présent, mais légèrement sifflant, ainsi que celui de Jamie, qui semblait coincé dans sa gorge.*

*Toutes sortes de courants circulaient dans l'air lourd et immobile de l'église. De l'affection, de la compassion, du doute, de l'appréhension... Rollo gronda doucement puis se tut, ses yeux jaunes fixés sur les pieds de son maître.*

*Nous attendîmes. La main de Jamie se contracta dans la mienne. Il dévisageait Ian d'un regard intense. Je savais qu'il se demandait s'il devait intervenir et plaider la cause de son neveu, assurer la congrégation et Rachel de son intégrité et de sa vertu. Il croisa mon regard et je fis discrètement non de la tête. C'était à Rachel de parler, si elle le souhaitait.*

*Elle semblait figée dans le marbre, le visage blême, son regard brûlant fixé sur Ian. Elle se taisait.*

*Elle ne bougea pas, mais quelque chose remua en elle. Je le vis sur ses traits. Son corps se redressa légèrement, se cala sur le banc. Elle écoutait sa conscience.*

*Nous écoutâmes avec elle. Lentement, le silence se fit lumière.*

*Il y eut une petite palpitation dans l'air, pas vraiment un bruit. Les gens levèrent les yeux. Un flou apparut entre les bancs à l'avant de la salle, puis un colibri se matérialisa, entré par la fenêtre ouverte, une petite tache verte et écarlate voletant devant les trompes corail d'une branche de chèvrefeuille.*

*Un soupir collectif s'éleva dans l'église ; le sentiment de l'assemblée n'aurait pu être plus clair.*

*Ian se leva et Rachel vint à lui.*

« LE SENTIMENT DE L'ASSEMBLÉE » est suivi par « UNE CODA EN TROIS TEMPS. »

Il s'agit d'un récit de trois nuits de mariage : Dottie et Denzel, Ian et Rachel et Jamie et Claire. Vous trouverez une version annotée de cette coda ailleurs dans ce livre<sup>3</sup>.

\*\*\*

---

<sup>3</sup> Ndlr : À retrouver dans The Outlandish Companion Vol. 2, partie 7, « Mind Game »

## PARTIE 6 : Les liens qui nous unissent

---

DE RETOUR EN AMERIQUE, Brianna s'est enfuie avec ses enfants en Californie, où elle a dû prendre une décision fatidique : soit faire passer Jem et Mandy à travers les pierres dans l'espoir de trouver Roger, soit rester cachée et essayer de découvrir la véritable nature de la menace qui pèse sur sa famille.

Tout en réfléchissant, elle ajoute quelques notes au guide du voyageur dans le temps que Roger avait commencé à compiler : un recueil de toutes les informations et spéculations disponibles concernant la nature du voyage et ce qu'il pourrait infliger à ceux qui sont assez téméraires pour l'entreprendre. Passer à travers les pierres est manifestement un énorme danger — comment peut-elle penser à faire une telle chose, en particulier avec ses enfants ? Et pourtant...

Et pourtant... en fin de compte, sa décision ne repose pas sur l'évaluation approximative des dangers encourus, mais sur la nette conviction que sa famille doit être réunie, et comme Roger ne peut pas venir à eux...

EN ÉCOSSE, ROGER est également à la recherche de sa famille — actuellement, il recherche le propriétaire des plaques d'identité de la RAF. Suite aux informations qui leur ont été données par le capitaine Randall, Roger et Buck se dirigent vers le sud, à la recherche du marchand auprès duquel le soldat s'est procuré les plaques. M. Cumberpatch, le revendeur, leur dit qu'il a obtenu les plaques d'une personne vivant près du mur — c'est-à-dire le mur d'Hadrien.

Alors qu'ils prennent congé, Roger voit un pendentif fissuré et terni avec un grenat intact, et il l'achète — au cas où.

Campant sous la pluie, Buck et Roger parlent de la possibilité de retrouver Jerry MacKenzie, et sur un coup de tête, Roger révèle à Buck la vérité sur ses propres origines :

*— Ton père était Dougal MacKenzie, de Castle Leoch, le chef de guerre des MacKenzie. Ta mère s'appelait Geillis et était une sorcière.*

*Les traits de Buck restèrent parfaitement neutres. La lueur du feu faisait saillir les larges pommettes qu'il avait héritées de son père. Roger eut subitement envie d'aller vers lui, de le prendre dans ses bras, de lui caresser les cheveux et de le consoler comme un enfant, l'enfant qu'il voyait clairement dans ces grands yeux verts abasourdis. Au lieu de cela, il se leva et s'éloigna dans la nuit, donnant à son ancêtre l'intimité nécessaire pour digérer ce qu'il venait d'apprendre.*

Roger se réveille en toussant et est surpris de constater que sa gorge ne lui fait pas mal. Se racler la gorge ne lui fait pas mal non plus. Il se pourrait bien que l'intervention du Dr McEwan l'ait aidé.

DE LA CALIFORNIE, BRIANNA emmène les enfants à Boston, en demandant de l'aide au plus vieil ami de sa mère, Joe Abernathy. Les Abernathy accueillent chaleureusement la petite famille, et autour de deux bouteilles de vin, avec Jem comme spectateur sobre, Bree raconte la vérité à Joe.

— *Laisse ça, ma chérie, et viens avec moi dans mon antre. Nous devons discuter. Apporte le reste du vin. Jem, pourquoi ne demandes-tu pas à Gail si tu peux regarder la télé là-haut dans la chambre ?*

*Jem avait une tache de sauce tomate au coin des lèvres et ses cheveux étaient dressés sur sa tête comme des piques de hérisson. Il était un peu pâle, après leur long voyage, mais le repas l'avait requinqué et ses yeux brillaient, alertes.*

— *Non, je reste avec maman, déclara-t-il en repoussant sa chaise.*

— *Ce n'est pas nécessaire, mon chou, lui dit Brianna. Oncle Joe et moi devons parler de choses d'adultes, et tu...*

— *Je reste.*

*Elle lui adressa un regard menaçant, mais, avec un mélange d'effroi et de fascination, elle reconnut instantanément un mâle Fraser ayant arrêté sa décision.*

*Il ferma la bouche pour faire cesser le léger tremblement de ses lèvres, son regard allant de sa mère à Joe.*

— *Papa n'est pas là, ajouta-t-il. Grand-père non plus. Alors je reste avec toi.*

Joe s'intéresse au fait que Jem et Mandy se perçoivent, même à distance, et se demande dans quelle mesure ce phénomène peut fonctionner — et si cela pourrait être utile au voyage de la famille.

— *Je ne crois pas que je la sens quand je suis à l'école, précisa Jem, qui tenait à se rendre utile. Mais c'est peut-être parce que je ne pense pas à elle quand je suis en classe.*

— *L'école est-elle loin de la maison ? demanda oncle Joe. (Il se tourna vers Mandy.) Tu veux une Pop-Tart, ma princesse ?*

— *Oui !*

*Le visage rond et barbouillé de beurre de Mandy s'illumina. Jem lança un regard vers sa mère. Elle semblait avoir envie de donner un coup de pied dans le tibia d'oncle Joe, puis, quand elle vit la mine ravie de sa fille, ses traits s'adoucirent.*

— *D'accord, soupira-t-elle.*

*Jem sentit une bulle d'euphorie gonfler dans son ventre. Brianna était en train d'expliquer à oncle Joe où se trouvait l'école, mais il ne l'écoutait plus. Ils partiraient ! Ils allaient vraiment partir !*

*La seule raison pour laquelle Brianna autoriserait Mandy à se goinfrer de Pop-Tarts sans faire d'histoires, c'était parce qu'elle pensait qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion d'en manger d'autres.*



— *Je peux en avoir une, moi aussi, oncle Joe ? demanda-t-il. J'aime celles aux bleuets.*

ATTEINDRE LE MUR D'HADRIEN n'est pas simple pour Roger et Buck. Les habitants parlent un impénétrable dialecte de Northumbrie, plus proche du moyen anglais qu'autre chose, et sont plus que méfiants envers les étrangers. Mais ils persévèrent et finissent par trouver le petit cercle de pierre où, selon eux, Jerry a dû passer. En se renseignant sur place, ils en trouvent effectivement la preuve.

— *Estes là vostre bestail ? demanda le garçon en souriant à Roger.*

*Il pointa un doigt vers les pierres et expliqua (pour autant que Roger puisse le comprendre) que, selon la légende locale, les menhirs étaient des vaches fées pétrifiées sur place lorsque leur bouvier ivre était tombé dans le lac.*

*L'enfant fit le signe de croix devant son cœur et ajouta sur un ton solennel :*

— *C'est vérité. Maistre Hacffurthe avoit trouvé son escourgée.*

— *Quand ? demanda aussitôt Buck. Où vit ce M. Hacffurthe ?*

*En dépit de son nom imposant, ce dernier se révéla être un jeune homme blond et frêle, le cordonnier du village. Il parlait le même dialecte northumbrien impénétrable mais, non sans effort et avec l'aide du garçon (qui s'appelait Ridley, indiqua-t-il), ils parvinrent à se faire comprendre, et Hacffurthe sortit le fouet magique de sous son comptoir. Il l'étala religieusement devant eux.*

— *Oh, Seigneur, murmura Roger.*

*Il interrogea le cordonnier du regard, lui demandant la permission de toucher l'objet sacré. C'était une lanière tissée à la machine, de sept centimètres de large et soixante de long, sa surface luisant dans la faible lumière de l'échoppe. C'était un morceau du harnais d'un pilote de la RAF. Ils avaient bien trouvé les bons menhirs.*

Une enquête plus approfondie les conduit à une ferme isolée, où ils pensent que Jerry pourrait être retenu prisonnier. Malgré les chiens méchants et les fermiers tout aussi antisociaux, ils persistent, pénétrant dans les lieux par une nuit sans lune.

— *Elle sortira de là bien assez tôt, répondit Roger. Je n'en ai pas besoin pour le moment. À ton avis, où l'ont-ils enfermé ?*

— *Dans un endroit où il y a une porte qu'ils peuvent verrouiller, déduisit Buck en se frottant les genoux. Je ne crois pas qu'ils le garderaient dans la maison. Elle n'est pas très grande.*

*Le fait était. On aurait pu faire entrer seize bâtisses de cette taille dans Lallybroch, pensa Roger avec une pointe de nostalgie pour la demeure qu'il possédait... ou posséderait un jour.*

*Buck avait raison. Il ne pouvait y avoir plus de deux pièces et un grenier. Dans la mesure où les voisins considéraient Jerry (si c'était bien lui) comme un étranger dans le meilleur des cas, ou comme un voleur ou un être surnaturel dans le pire, il était peu probable que les Quarton l'aient enfermé sous le même toit qu'eux.*

— Tu as vu une grange quand il y avait encore de la lumière ? demanda Buck en gaélique.

Il se hissa sur la pointe des pieds, comme si cela pouvait l'aider à voir pardessus l'obscurité. Roger, qui avait une meilleure vue nocturne, distinguait les formes trapues de plusieurs annexes. Un séchoir à céréales, une chèvrerie, un poulailler, la silhouette échevelée d'une meule de foin...

— Non, répondit-il.

L'oie s'était extirpée de sous la cape et s'éloigna avec de petits cacardements indignés. Roger récupéra son vêtement.

— Dans une si petite ferme, ils n'ont probablement qu'un bœuf ou un mulet pour le labour, et encore. Je sens pourtant une odeur de bétail... de fumier, pas toi ?

Buck se tourna brusquement vers l'ombre d'une structure carrée en pierres.

— Des vaches, confirma-t-il. L'étable. Elle a sûrement une bâcle.

Effectivement, la porte était fermée par une barre.

(...)

Il fit glisser la barre avec un grognement d'effort, puis la porte s'ouvrit. La lanterne illumina l'intérieur, révélant un jeune homme frêle aux cheveux blonds rebelles (de la même couleur que ceux de Buck, constata Roger). Il cligna des paupières, aveuglé par la lumière, puis mit sa main devant ses yeux.

Roger et Buck échangèrent un regard et, d'un commun accord, entrèrent dans l'étable.

C'est lui, pensa Roger. Je le sais, c'est lui. Mon Dieu, il est si jeune ! C'est presque encore un enfant. Étrangement, il ne ressentait pas le bouillonnement intérieur auquel il s'était attendu mais une certitude paisible, comme si le monde s'était subitement redressé de lui-même et que chaque chose avait trouvé sa juste place. Il posa doucement une main sur l'épaule du jeune homme.

— Comment vous appelez-vous ?

Le jeune homme redressa les épaules, le menton droit.

— MacKenzie, J. W., lieutenant de la Royal Air Force. Matricule...

Il s'interrompit en constatant que Roger affichait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-il sur la défensive.

— Rien, l'assura Roger. Je suis juste... content de vous voir.

Le temps est compté, le fermier et sa famille peuvent se réveiller à tout moment.

Ils partent, se dirigeant aussi vite que possible vers le cercle de pierre au bord du lac — le seul moyen d'évasion de Jerry.

— Prenez ceci, c'est une bonne pierre, l'assura Roger. Lorsque vous traverserez, pensez à votre femme, Marjorie. Concentrez-vous sur elle de toutes vos forces. Visualisez-la dans

*votre tête et marchez droit vers la pierre. Quoi qu'il arrive, ne pensez pas à votre fils, uniquement à votre épouse.*

*Jerry était abasourdi.*

*— Comment connaissez-vous le prénom de ma femme ? Et que savez-vous de mon fils ?*

*— Cela n'a pas d'importance, répondit Roger en lançant un regard pardessus son épaule.*

*— Ils arrivent, dit doucement Buck. Je vois une lumière.*

*En effet, une lueur isolée se balançait près du sol, comme tenue au bout d'un bras. Pourtant, Roger avait beau plisser les yeux, il ne voyait personne.*

*— Thaibhse, murmura Buck.*

*Roger connaissait ce mot. Un esprit, généralement mal intentionné. Un spectre.*

*— Peut-être, répondit-il. Ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, Jerry, vous devez partir, tout de suite. N'oubliez pas, pensez à votre femme.*

*Jerry déglutit lentement en regardant la pierre dans sa paume.*

*— Oui... oui... d'accord. Merci.*

*Roger ne pouvait pas parler et trouva tout juste la force d'esquisser un sourire. Buck le tira par la manche, lui montrant la lumière oscillante. Ils repartirent, le pas lourd et maladroit après leur brève pause.*

*Bree... Il avait réussi à trouver une pierre, il en trouverait une autre. Son esprit était encore obnubilé par l'homme qu'ils avaient laissé au bord du lac. En se retournant, il vit Jerry se remettre à marcher, d'un pas claudicant mais déterminé, ses frêles épaules droites sous sa chemise kaki, le bout de son écharpe volant au vent.*

*Ce fut plus fort que lui. Pris d'un sentiment d'urgence irrépressible, Roger fit demi-tour et courut vers lui, arrachant un cri de surprise à Buck. Jerry l'entendit lui aussi et fit volte-face. Roger l'attrapa par les deux épaules, le serra fort contre lui et déclara fougueusement :*

*— Je t'aime !*

*Il n'avait pas le temps d'en dire plus.*

*(...)*

*La nuit tout entière trembla. Le sol et le lac, le ciel, l'obscurité, les étoiles et chaque particule de son corps. Il se désintégra, s'éparpilla dans tous les sens, fusionna avec l'Univers, fusionna avec eux. Il ressentit une exaltation trop puissante pour que la peur s'installe, puis il disparut, sa dernière pensée n'étant qu'un vague Je suis... formulé plus comme un espoir qu'un état de fait.*

*Il revint à lui l'esprit confus, étendu sur le dos sous un ciel noir où les étoiles n'étaient plus que des têtes d'épingles lumineuses, désespérément lointaines. Elles lui manquaient. Avec une tristesse déchirante, il aurait voulu encore faire partie de la nuit, encore faire partie de ces deux hommes qui avaient partagé son âme dans ce moment d'embrasement.*

Ils ont trouvé Jerry, mais pas Jem. Ils se tournent donc une fois de plus vers le nord, à la recherche du garçon... et de la mère de Buck, Geillis Duncan.

—

DE RETOUR EN ÉCOSSE au XXe siècle, Brianna fait ses derniers préparatifs, en écrivant son « *Guide pratique pour les voyageurs dans le temps* » :

*Le moment est presque venu. Le solstice d'hiver est pour après-demain. Je ne cesse d'imaginer que je sens la Terre tourner lentement dans le noir, que des plaques tectoniques se déplacent sous mes pieds et que des « forces » invisibles s'alignent. La lune croît. Elle est presque aux trois quarts pleine. J'ignore si cela a une importance.*

*Au matin, nous prendrons le train pour Inverness. J'ai appelé Fiona ; elle nous attendra à la gare et nous emmènera chez elle pour que nous déjeunions et que nous nous changions. Ensuite, elle nous conduira à Craigh na Dun... et nous y laissera. J'hésite à lui demander de rester, ou de revenir une heure plus tard, au cas où l'un ou plusieurs d'entre nous y seraient encore, en feu ou inconscient. Ou mort.*

À CRANESMUIR, ROGER et Buck se rendent à la maison du procureur et demandent Mme Duncan. La maîtresse, semble-t-il, est à la maison mais elle a un visiteur : le Dr McEwan.

Elle accepte quand même de voir les nouveaux visiteurs, et les hommes montent, chacun se demandant ce qu'ils vont trouver.

*Roger sentit Buck se raidir et n'en fut pas étonné. Il espérait ne pas avoir l'air aussi fasciné que lui.*

*Geillis Duncan n'était pas une beauté classique, mais elle n'en était pas moins saisissante, avec une chevelure d'un blond crémeux retenue sous un bonnet de dentelle et des yeux... Des yeux qui lui donnaient envie de fermer les siens et de donner un coup de coude à Buck pour qu'il en fasse autant avant qu'elle ou McEwan remarque la ressemblance...*

*McEwan avait bien remarqué quelque chose, mais ce n'était pas leurs yeux. Il observa Buck en plissant le front tandis que celui-ci s'avançait, prenait la main de leur hôtesse et la baisait.*

*— Madame Duncan, dit-il en se redressant avec un sourire, je suis votre humble et dévoué serviteur.*

*Elle sourit en retour, une lueur amusée dans le regard, comprenant le défi implicite de Buck et le relevant. Même de là où il se tenait, Roger pouvait sentir l'attirance entre eux, comme un courant d'électricité statique. McEwan le voyait aussi.*

*— Comment va votre santé, monsieur MacKenzie ? déclara-t-il à Buck en approchant une chaise. Asseyez-vous donc, que je vous examine.*

*Buck fit mine de ne pas l'entendre. Il tenait toujours la main de Geillis Duncan et elle ne la retirait pas.*

Le sentiment évident d'attraction électrique entre Buck et Geillis horripile à la fois Roger et le Dr McEwan — bien que pour des raisons différentes. Geillis emmène Buck dans son grenier à herbes, laissant les deux autres horrifiés.

— *Arrêtez ça, l'enjoignit-il d'une voix qu'il espérait apaisante. Vous vous faites du mal. Asseyez-vous plutôt et laissez-moi vous expliquer pourquoi il s'intéresse à elle.*

— *Pour la même raison que tous les chiens du village s'intéressent à une chienne en chaleur, rétorqua McEwan.*

*Il laissa néanmoins Roger lui prendre le tisonnier de la main et, s'il refusa de s'asseoir, il prit quelques profondes inspirations jusqu'à retrouver un semblant de calme.*

— *Très bien, dites-moi donc, soupira-t-il. Pour ce que cela changera !*

*La situation ne se prêtait pas à la diplomatie ni aux euphémismes.*

— *Geillis Duncan est sa mère et il le sait.*

*Ce n'était certainement pas ce à quoi McEwan s'attendait. L'espace d'un instant, Roger eut la satisfaction de voir son visage se vider de toute expression. Toutefois, le choc s'estompa rapidement et il sentit qu'il allait devoir manœuvrer avec la plus grande délicatesse.*

Roger fait de son mieux, en écoutant les misérables aveux de McEwan concernant sa relation avec Geillis — et tente de le distraire de ce qu'il espère ne pas voir se produire à l'étage, en demandant au médecin de réexaminer sa gorge. C'est ce que fait McEwan, en expliquant tout ce qu'il sait sur la lumière bleue et ce qu'il pense qu'il pourrait se passer en matière de guérison. Mais la distraction ne suffit pas ; il est clair que l'homme est mortellement compromis.

Buck revient enfin, et Roger le fait sortir. Buck se tait, tout en admettant — au grand soulagement de Roger — que si Geillis lui a fait des avances, ils... ne l'ont pas fait. Plus tard, autour d'un feu de camp à l'extérieur de Cranesmuir, Buck raconte à Roger l'histoire de sa propre femme et pourquoi il a estimé qu'il ne devait pas essayer de retourner auprès d'elle — à la place, il propose de retourner auprès de Brianna, pour lui raconter ce qui s'est passé et lui dire où se trouve Roger.

— *Comme tu vois, si je peux aller prévenir ta femme puis, avec un peu de chance, revenir te dire ce qu'il en est, ce sera sans doute la seule bonne chose que je pourrai faire. Pour ta famille... et pour la mienne.*

*Il fallut du temps à Roger pour retrouver sa voix.*

— *Réfléchis-y encore. La nuit porte conseil, dit-on. Je compte retourner à Lallybroch. Tu pourrais en profiter pour aller jusqu'à Leoch voir Dougal MacKenzie si ça te dit. Après ça, si tu comptes encore le faire... nous aurons toujours le temps de prendre une décision.*

BRIANNA ET LES enfants sont arrivés à Inverness et ont terminé leurs préparatifs. Elle craint cependant qu'on ne les ait vus, malgré ses précautions, et alors qu'ils grimpent sur Craigh na Dun, elle entend des bruits de pas derrière elle et se persuade que Rob Cameron et ses compagnons sont à sa poursuite.

Mais en se tournant vers le poursuivant, elle trouve Lionel Menzies, désespéré et visiblement pressé. Ayant besoin d'aide, elle lui avait révélé son projet et il est resté vigilant. Néanmoins, il la prévient qu'elle et les enfants ont été repérés ; Rob et d'autres sont en route — ils doivent partir immédiatement.

Seulement, pendant qu'ils discutent, Mandy grimpe dans le cercle de pierre.

*Mandy, le poing serré sur la petite pierre, ne l'écoutait pas. Elle s'était tournée vers le grand menhir fendu. Elle resta la bouche ouverte un moment, puis son visage s'illumina comme si une chandelle brûlait en elle.*

*— Papa ! cria-t-elle.*

*Avant que Brianna ait pu réagir, elle lâcha sa main, courut droit vers le mégalithe et s'y engouffra.*

*Brianna entendit à peine l'exclamation choquée de Menzies. Elle bondit derrière sa fille, glissa sur Esmeralda et s'étala de tout son long dans l'herbe.*

*— Maman !*

*Jem s'arrêta un instant près d'elle, lançant des regards affolés de sa mère à la pierre dans laquelle sa petite sœur venait de disparaître.*

*— Je... n'ai rien, haleta Brianna.*

*Rassuré, Jem s'élança à son tour en lançant derrière lui :*

*— Je vais la chercher, maman !*

Jem récupère Mandy, et les deux enfants sortent de la pierre entiers et indemnes, bien que choqués et nauséux. Un problème : les émeraudes qu'ils portaient ont brûlé. Lionel Menzies sauve la situation, en faisant tomber un petit diamant de sa bague maçonnique pour Jem et en donnant la bague (avec son autre diamant) à Mandy.

*— Lionel..., commença-t-elle.*

*Il tendit la main et lui effleura la joue.*

*— Allez-y, dit-il. J'attendrai que vous soyez partis, puis je prendrai mes jambes à mon cou.*

*Elle acquiesça et prit ses enfants par la main.*

*— Jem, mets-le dans ta poche, d'accord ?*

*Elle prit une profonde inspiration et s'avança vers la pierre fendue. Le vacarme résonnait dans tout son corps. Elle sentait une puissante attraction l'attirant vers le vide, prête à la désagréger. Elle s'entendit à peine parler.*

*— Mandy, allons chercher papa. Surtout, ne me lâche pas.*

*Lorsque le hurlement commença, elle se rendit soudain compte qu'elle n'avait pas remercié Lionel. Puis elle cessa de penser.*

Brianna, Jem et Mandy atteignent ce qu'ils espèrent être la bonne époque — ils savent qu'ils sont au bon endroit. Brianna se dirige vers Lallybroch ; c'est le seul endroit où elle est sûre que Roger soit allé, et c'est l'endroit le plus logique pour

demander de ses nouvelles. Elle s'approche prudemment de l'arrière de la maison, tout en s'inquiétant de la possibilité de changer l'avenir en rencontrant des gens qu'elle connaît à une autre époque. Et si son père, âgé de dix-huit ans, était là ? Si c'est le cas, le rencontrer maintenant signifie-t-il qu'elle ne le rencontrera pas à quarante-six ans en Caroline du Nord ?

Mais son besoin de trouver Roger la décide, et elle descend lentement la colline vers la maison, traversant le petit cimetière familial. Elle a préféré laisser les enfants dans la tour au-dessus. Mais Jem se précipite à sa poursuite, lui disant qu'il voit un homme monter — un homme aux cheveux noirs. Le cœur de Bree bondit, mais, non, ça ne peut pas être Roger ; Jem aurait reconnu son père....

Elle se cache et voit l'homme remonter parmi les tombes, un peu de verdure à la main. Il s'agenouille à côté d'une tombe — elle sait que c'est celle d'Ellen MacKenzie Fraser — et elle réalise avec stupeur que l'homme est Brian Fraser, le père de Jamie.

*Elle se dandina légèrement en se demandant si elle devait aller se présenter ou attendre qu'il ait fini de se recueillir. De petits cailloux roulèrent sur ses pieds et dévalèrent la pente dans un bruit qui lui fit relever la tête. En l'apercevant, il se releva brusquement en haussant ses sourcils noirs.*

*Cheveux noirs, sourcils noirs. Brian Dubh. « Brian le Noir. »*

*J'ai rencontré Brian Fraser (vous vous plairiez tous les deux).*

*De grands yeux noisette rencontrèrent les siens et, l'espace d'un instant, elle ne vit plus rien d'autre. De beaux yeux profondément enchâssés dans leurs orbites, la dévisageant avec effroi et stupeur.*

*— Brian, je..., commença-t-elle.*

*Il devint plus blanc que le mur de Lallybroch.*

*— À Dhia! Ellen !*

*La stupéfaction la laissa sans voix un moment, assez longtemps pour entendre quelqu'un descendre la colline en courant derrière elle.*

*— Maman ! l'appela Jem hors d'haleine.*

*Brian regarda derrière elle et, en apercevant l'enfant, resta bouche bée. Puis une joie rayonnante illumina ses traits.*

*— Willie! À bhalaich ! Mo bhalaich !*

*Il se tourna vers Brianna et tendit vers elle une main tremblante.*

*— Mo ghràidh... mo chridhe...*

*— Brian, dit-elle doucement.*

*Sa voix était remplie d'amour et de compassion. Elle ne pouvait que répondre au besoin de l'âme qui transparaissait dans ces si beaux yeux. Lorsqu'elle prononça son nom pour la deuxième fois, il s'arrêta net, oscilla un instant, puis ses yeux se révoltèrent et il s'effondra.*

Brianna redoute un instant qu'ils l'aient tué, mais ça va, il s'est seulement évanoui à cause du choc. Elle hésite mais ne peut pas se résoudre à le réveiller et à se présenter ; ayant vu la joie sur son visage à la vue de ce qu'il croyait être sa femme et son fils, elle ne peut pas le priver de la conviction qu'Ellen et Willie l'attendent quelque part.

Mais alors qu'elle commence à partir, Jem se précipite pour lui dire que Mandy s'est enfuie, en claironnant qu'elle a entendu son père.

Papa est en effet tout près, également en direction de Lallybroch, pour retrouver Buck. Il est perturbé, inquiet pour Buck — et pour ce qu'il pourrait ou ne pourrait pas faire à l'égard de sa mère très peu orthodoxe.

*Au moins, sa rencontre avec la mouette avait brisé son impression d'isolement. Il reprit sa route l'esprit plus calme, résolu à ne plus se torturer les méninges inutilement.*

*Il ne devait plus être loin de Lallybroch. Avec un peu de chance, il arriverait avant la tombée de la nuit. Une bonne tasse de thé lui ferait le plus grand bien. En outre, même s'il ne pouvait pas tout leur dire, le seul fait de voir Brian et sa fille Jenny serait un réconfort.*

*Les mouettes crièrent à nouveau, lui faisant lever la tête. Tout là-haut, sur la colline, il aperçut les ruines du vieux fort, celles qu'il avait restaurées... qu'il restaurerait ? Et s'il ne revenait jamais...? N'y pense pas, cela finira par te rendre plus fou que tu l'es déjà.*

*Il éperonna son cheval, qui accéléra légèrement en rechignant. Il accéléra nettement plus vite quelques instants plus tard, lorsqu'un fracas retentit sur la colline juste au-dessus d'eux.*

*— Holà, holà, doucement ! Pas si vite !*

*Il tira fort sur les rênes pour ralentir sa monture, avec pour effet que celle-ci fit carrément un demi-tour sur elle-même, et ils se retrouvèrent face à la direction dans laquelle ils étaient venus. Un jeune garçon se tenait au milieu de la route, ses cheveux roux dressés sur la tête.*

*— Papa ? dit-il.*

*Son visage s'illumina comme s'il avait été touché par un rayon de soleil soudain.*

*— Papa !*

*Roger ne se souvenait pas d'avoir sauté de selle ni d'avoir couru. Il se retrouva assis dans la boue au milieu des fougères, serrant son fils contre lui. Rien d'autre n'avait d'importance.*

La famille étant réunie, les MacKenzie trouvent un refuge temporaire auprès du Dr McEwan à Cranesmuir. Le médecin les laisse tous les quatre partager son lit, tandis que lui trouvera un lit « ailleurs ». Les enfants étant bien endormis, Roger et Bree se rendent dans le cabinet du médecin pour faire l'amour... et discuter, après une si longue séparation.

*— J'ai cru ne jamais te revoir, murmura-t-elle.*



— Je sais. Moi aussi.

*Il caressa ses cheveux et son dos. Ils restèrent silencieux un long moment, chacun écoutant le souffle de l'autre. Il lui parut que Roger respirait plus librement, sans la moindre saccade.*

— Raconte-moi, demanda-t-il enfin.

*Elle lui raconta, maladroitement et en s'efforçant de mettre le moins d'émotion dans son récit, devinant qu'il en aurait assez pour deux.*

*Il ne pouvait jurer ou crier à cause des enfants endormis à côté, mais il tremblait de rage, serrant les poings convulsivement.*

— Je le tuerai !

*Ses yeux paraissaient noirs dans la faible lumière.*

*Elle se redressa, prit ses deux mains dans les siennes et les baisa l'une après l'autre.*

— Tout va bien, dit-elle doucement. Nous sommes tous sains et saufs, et nous sommes ensemble ici.

*Il détourna les yeux, inspira profondément, puis se tourna à nouveau vers elle en serrant ses mains.*

— Ici, en 1739, dit-il d'une voix encore tremblante de fureur. Si j'avais...

— Tu as fait ce que tu devais faire, l'interrompit-elle. (Elle hésita un instant.) À ce sujet, j'ai pensé que... il vaudrait mieux ne pas rester. À moins que certaines de tes nouvelles connaissances te soient devenues indispensables ?

—

*Roger la sentit se détendre. Soudain, elle cessa de se raccrocher à la conscience et s'endormit d'un coup, comme si elle avait inhalé de l'éther. Il la tint contre lui et écouta les petits bruits qui composaient le silence : le chuintement du feu de tourbe dans la chambre, les froissements de draps et la respiration des enfants, les battements lents du cœur vaillant de Brianna.*

*Merci, dit-il en silence à Dieu.*

*Il pensait s'endormir à son tour ; la fatigue l'écrasait comme une chape de plomb. Toutefois, il était encore habité par les événements de la journée et resta un long moment allongé en fixant le noir.*

*Il était en paix, trop épuisé pour former des pensées cohérentes. Toutes les possibilités flottaient autour de lui dans un tourbillon lent et lointain, trop distantes pour le perturber. Où iraient-ils ? Comment ? Qu'avait pu dire Buck à Dougal MacKenzie ? Qu'avait apporté Brianna dans son sac qui pesait une tonne ? Y aurait-il du gruau demain matin au petit-déjeuner (Mandy aimait le gruau) ?*

*Pris d'un doute, il s'extirpa de sous la couverture et retourna dans la chambre pour s'assurer que les enfants étaient réellement là.*

*Il se tint longuement au pied du lit, contemplant leur visage avec gratitude, respirant leur odeur chaude d'enfants dans laquelle persistaient de vagues effluves de biques.*

*Frissonnant, il retourna auprès de sa femme, où l'attendait un sommeil de bienheureux. En entrant dans l'infirmierie, il lança un regard vers la fenêtre et la nuit au-dehors.*

*Cranesmuir dormait, nimbée de brume. Les pavés luisaient d'humidité dans la faible lueur de la lune qui sombrait derrière les toits. De l'autre côté de la place, une lumière brillait derrière la fenêtre du grenier d'Arthur Duncan.*

*Dans l'ombre de la place, un mouvement trahit la présence d'un homme qui attendait.*

*Roger ferma les yeux. Le froid remontait par ses pieds nus et envahit tout son corps. Il eut soudain la vision d'une femme aux yeux verts, étendue alanguie dans les bras d'un amant blond... puis de son expression de stupeur et d'horreur lorsque l'homme se volatilisa. Une lueur bleue invisible grandit dans son ventre.*

*Les yeux toujours fermés, il posa une main à plat sur la vitre glacée et récita une prière pour les accompagner tous.*

**\*\*\***

## PARTIE 7 : Avant que je m'en aille

---

ET MAINTENANT, nous rejoignons Claire et Jamie à Philadelphie, avec Fergus, Marsali et leurs enfants. Les choses se sont calmées depuis l'exode de l'armée britannique, mais il y a encore des troubles importants ; les loyalistes qui n'ont pas quitté la ville n'ont pas abandonné leurs opinions non plus, et un petit courant de menaces circule sous la porte de l'imprimerie rebelle.

Lord John a offert à Claire l'usage de sa maison de Chestnut Street, mais Jamie refuse, disant qu'il prendra soin de sa propre famille, merci. L'imprimerie est donc bondée mais heureuse, malgré le genre de nouvelles inquiétantes qui surviennent pendant une guerre. En l'occurrence, il s'agit du récit d'un massacre dans un endroit de New York appelé Andrustown. Joseph Brant, un Mohawk (connu sous le nom de Thayendanega) se bat avec et pour les Britanniques, et ses guerriers ont attaqué une colonie appelée Andrustown, massacrant les habitants.

*Elle lui prit sa compresse et attendit qu'elle soit sortie par la porte de la cuisine avant de se tourner vers moi et de me tendre la lettre.*

*Elle était adressée par un M. Johansen, un des correspondants réguliers de Fergus, et son contenu était tel que l'avait décrit Marsali, hormis quelques détails scabreux qu'elle avait omis par égard pour sa fille. Elle était assez factuelle, avec à peine quelques fioritures stylistiques du dix-huitième siècle, ce qui ne la rendait que plus terrifiante. Apparemment, plusieurs habitants d'Andrustown avaient été scalpés.*

*Je relevai les yeux et Marsali hocha la tête.*

*— Fergus veut la publier, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, déclara-t-elle. À cause de Ian.*

*— Qu'est-ce que mon fils a encore fait ?*

*Jenny se tenait sur le seuil de l'imprimerie. Elle rentrait du marché avec un panier sous le bras. Elle vit la lettre dans ma main et m'interrogea du regard. Marsali se chargea de lui résumer la situation, puis lui demanda :*

*— Ian vous a-t-il parlé de la jeune Indienne qu'il a épousée ?*

*Jenny fit non de la tête en sortant une à une ses emplettes du panier.*

*— Pas un mot. Il a juste dit à Jamie qu'il ne nous oublierait jamais.*

*Une ombre traversa son visage et je me demandai ce qu'elle et son mari avaient ressenti en lisant la lettre où Jamie leur racontait comment leur fils était devenu un Iroquois. Je savais à quel point il avait été difficile pour lui de la rédiger et ne pouvais qu'imaginer le désarroi des parents en la recevant.*

*Elle posa une pomme et me fit signe de lui donner la lettre. Elle la lut en silence, puis releva les yeux vers moi.*

*— Tu crois qu'il a encore des sentiments pour elle ?*

— *Oui, répondis-je à contrecœur. Mais cela n'a rien à voir avec ce qu'il éprouve pour Rachel.*

*Je revoyais Ian se tenant à mes côtés, au crépuscule, sur le bastion en demi-lune du fort Ticonderoga, le soir où il m'avait parlé de ses enfants et d'Emily.*

— *Il se sent coupable envers elle, n'est-ce pas ?*

*Jenny scrutait mon visage d'un air perspicace. Je hochai la tête. Elle pinça ses lèvres et rendit la lettre à Marsali.*

— *J'ignore si son ancienne femme a un rapport avec ce Brant et ses actes, et ce n'est pas elle qui a été massacrée. Que Fergus publie cette lettre, mais qu'il la montre d'abord à Jamie et lui demande d'en parler à Ian. Il l'écouterà.*

*Ses traits s'éclaircirent et elle esquissa un léger sourire.*

— *Il a une bonne épouse à présent, ajouta-t-elle. Je pense que Rachel saura le garder sur le droit chemin.*

IAN ET RACHEL sont en effet heureux en mariage. Bien qu'attristé par la mort du chien d'Ian, Rollo, la nouvelle que Rachel est enceinte remplit Ian de joie et de terreur ; ses enfants avec sa première femme sont mort-nés ou ont succombé à une fausse couche — ce sera la même chose cette fois-ci ?

LORD JOHN ÉCRIT à Claire, lui offrant à nouveau sa maison, mais cette fois-ci pour l'utiliser comme cabinet médical, sachant pertinemment qu'elle s'occupera des malades et des blessés, où qu'ils soient, et souhaitant que la maison soit occupée et utilisée. Étant donné l'encombrement de l'imprimerie, Jamie accepte à contrecœur cette offre, estimant que de toute façon, la situation sera temporaire. Jamie en a fini avec l'armée — pour de bon — et lui et Claire sont libres de faire ce qu'ils désirent le plus : rentrer chez eux à Fraser's Ridge.

Étant donné l'état instable des choses dans le nord, Jamie presse Fergus et Marsali de les accompagner, en déplaçant la presse vers le sud, peut-être à Wilmington ou à Savannah. Marsali et Fergus réfléchissent encore à l'idée lorsque la tragédie décidera pour eux.

Un incendie se déclare dans l'imprimerie une nuit. Peut-être un accident, peut-être pas. Tout est chaos, et alors que les adultes comptent hâtivement les enfants, ils découvrent que les garçons ont disparu. Germain et Henri-Christian étaient sortis par la trappe d'un grenier pour dormir sur le toit, à cause de la chaleur. Réveillés tardivement par les cris et le bruit, ils ont longé les toits, jusqu'à atteindre une corde qui est suspendue à l'allée où la famille et tous les voisins se sont rassemblés.

*Henri-Christian, étourdi par la fumée, s'était affaissé contre le chambranle et s'y cramponnait. Il était trop terrifié pour bouger. Je le voyais faire non de la tête tandis que Germain le tirait vers lui.*

— *Lance-le, Germain ! Lance ton petit frère !*

*Fergus criait avec le peu de voix qui lui restait et plusieurs autres l'imitèrent.*

— Lance-le !

Germain parvint à faire lâcher prise à Henri-Christian, le souleva, l'enlaça d'un bras et enroula la corde autour de son autre poignet.

— Non ! lança Jamie. Non, Germain, pas comme ça !

Mais Germain pencha la tête vers celle de son frère et je vis ses lèvres remuer, lui disant : « Accroche-toi bien ! » Puis il s'élança dans le vide, les jambes trapues d'Henri-Christian s'enroulant autour de ses côtes.

Tout se déroula si vite et pourtant si lentement. Les petites jambes d'Henri-Christian glissèrent. Germain ne parvint pas à le retenir, car l'enfant tombait déjà, les bras ouverts, effectuant un demi-saut périlleux à travers la fumée.

Il passa à travers l'écran de bras tendus pour le recevoir. Le bruit de son crâne contre les pavés sonna la fin du monde.

Choquée et bouleversée par la mort d'Henri-Christian, la petite famille s'apprête à partir.

Il y avait là deux grands cairns qui arrivaient à hauteur des genoux. Un autre plus modeste se dressait sous un grand cèdre rouge. Une pierre plate était posée à ses pieds, avec le mot « ROLLO » gravé dessus.

Fergus et Jamie déposèrent délicatement le cercueil. Joanie et Félicité, qui avaient cessé de pleurer durant la marche, se remirent à sangloter en silence en le voyant si petit et si seul. Elles s'accrochaient l'une à l'autre, et les voir fit remonter les larmes en moi comme une fontaine.

Germain tenait la main de sa mère, muet, les traits tendus et les yeux secs. Il ne cherchait pas un soutien, il le donnait, même si la douleur se lisait dans ses yeux.

Ian effleura l'épaule de Marsali.

— Ce lieu a été consacré par ma sueur et par mes larmes, cousine. Sanctifions-le également avec notre sang et laissons notre frère reposer ici, à l'abri, au milieu des siens. Puisqu'il ne peut pas nous accompagner, nous demeurerons avec lui.

Il sortit son sgian dubh de son bas, s'entailla légèrement le poignet et tint son bras au-dessus du cercueil d'Henri-Christian. J'entendis les gouttes s'écraser sur les planches, comme le début d'une averse.

Marsali prit une grande inspiration entrecoupée, puis se redressa et lui prit le couteau de la main.

\*\*\*

## PARTIE 8 : Sauvetages

---

L'HISTOIRE REPREND AVEC le déménagement de la famille — Jamie et Claire, Marsali, Fergus, et leurs enfants, Jenny, et Ian et Rachel — à Savannah, à la recherche de la presse à imprimer de Jamie. Celle-ci a été sauvée d'un incendie à Édimbourg et envoyée en Amérique sous la garde d'un certain Richard Bell, un commerçant loyaliste de Wilmington qui avait été déporté de force par les Fils de la Liberté locaux. Jamie paie le coût de son voyage de retour vers sa famille, en échange de la prise en charge par Bell du transport et de la garde de sa presse.

Richard Bell retrouve sa famille, mais comme le climat politique à Wilmington n'est pas favorable aux loyalistes, les Bell se sont déplacés vers le sud, à Savannah, et Jamie et Fergus décident de voir si la ville est un endroit décent pour reprendre l'activité d'imprimeur.

PENDANT CE TEMPS, HAL reçoit une lettre de son neveu, William :

*Cher oncle Hal,*

*Tu seras ravi d'apprendre que ton instinct paternel est toujours aussi fiable. J'ai le grand bonheur de t'apprendre que Ben est probablement toujours en vie.*

*Par ailleurs, je ne sais toujours pas où il est et ce qu'il y fait.*

*On m'a montré une tombe portant son nom à Middlebrook Encampment, dans le New Jersey, mais le corps qu'elle contient n'est pas celui de Ben (il est préférable que tu ignores comment j'ai obtenu cette information).*

*Quelqu'un dans l'armée continentale sait sûrement où le trouver, mais la majeure partie des troupes de Washington qui se trouvaient cantonnées ici lorsqu'il a été capturé est repartie. J'ai rencontré un homme qui pourrait peut-être détenir des renseignements, mais, au-delà, il semblerait que notre seule piste pour le moment soit le capitaine que nous connaissons tous les deux.*

*Je me propose donc de le traquer et, une fois que je l'aurai trouvé, de lui faire cracher tout ce qu'il sait.*

*Ton neveu dévoué,*

*William*

William a, en fait, visité le camp de prisonniers de guerre — actuellement occupé seulement par les résidents de Middlebrook et quelques soldats de service — et a trouvé la tombe de Benjamin Grey, et, après avoir enquêté, a découvert que le corps enterré là était dépourvu de ses deux oreilles — un voleur, et en aucun cas son cousin.

Une autre lettre informe Hal que John et Dottie ont atteint Charleston, la dernière résidence connue d'Amaranthus Grey née Cowden, la femme présumée de Benjamin et la possible mère de son enfant.

Leurs enquêtes progressent, mais Dottie s'avère être enceinte, et Lord John, qui ne veut absolument pas être sage-femme lors d'un accouchement inattendu, insiste pour la ramener à New York, où Denzell travaille comme chirurgien dans l'armée continentale, et où Hal peut constater qu'elle est bien entourée.

LES FRASER COMMENCENT à s'installer à Savannah, les hommes travaillant où ils peuvent, tout en cherchant des locaux pour rétablir l'imprimerie, et Claire qui dirige un petit cabinet médical sur une des célèbres places de la ville.

Elle rencontre une grande variété de patients, des prostituées de la ville à une jeune fille souffrant d'une maladie épouvantable.

— *Vous êtes une femme médecin ? demanda-t-elle sur un ton presque accusateur.*

— *Oui, je suis le docteur Fraser, répondis-je sur un ton neutre. Et vous êtes... ?*

*Elle tiqua, déconcertée. Elle paraissait également très dubitative. Toutefois, après un silence gêné, elle arrêta sa décision.*

— *Je suis Sarah Bradshaw. Mme Phillip Bradshaw.*

— *Enchantée, répondis-je. Et votre... compagne ?*

*La jeune femme avec elle voûtait les épaules et gardait la tête baissée, fixant ses pieds. J'entendais quelque chose goutter sur le sol. Elle se dandinait, serrant les jambes tout en grimaçant.*

— *Elle s'appelle Sophronia. C'est l'une des esclaves de mon mari.*

*Mme Bradshaw pinça les lèvres. À en juger aux plis profonds autour de sa bouche, elle devait le faire souvent.*

— *Elle... c'est-à-dire que... J'ai pensé que, peut-être...*

*Ses traits assez quelconques s'empourprèrent. Elle ne trouvait pas le courage de décrire le problème.*

*Je lui épargnai cette difficulté en l'interrompant :*

— *Je sais ce qui lui arrive.*

*Je contournai la table et pris Sophronia par la main. Elle était petite et calleuse, mais ses ongles étaient propres. Ce devait être une esclave domestique.*

— *Qu'est-il arrivé à l'enfant ? lui demandai-je doucement.*

*Apeurée, elle ravalait son souffle et lança un regard de biais vers Mme Bradshaw. Celle-ci acquiesça sans desserrer les lèvres.*

— *Il est mort en moi, dit-elle d'une voix à peine audible bien que je me tienne tout près d'elle. Ils l'ont découpé en morceaux pour le sortir.*

*Ils lui avaient probablement sauvé la vie, mais ce faisant avaient provoqué d'autres dégâts.*

*En dépit de l'odeur, j'inspirai profondément et m'efforçai de contenir mes émotions.*

*— Je vais examiner Sophronia, dis-je à Mme Bradshaw. Si vous avez des emplettes à faire, vous pourriez en profiter et revenir la chercher quand...*

*Elle entrouvrit ses lèvres juste assez pour lâcher un petit soupir exaspéré. De toute évidence, elle aurait préféré me laisser la fille et ne jamais revenir, mais elle avait sans doute peur de ce que l'esclave pourrait me dire dès qu'elle aurait le dos tourné.*

*— Votre mari était-il le père de l'enfant ? demandai-je de but en blanc.*

*Je n'avais pas le temps de tourner autour du pot. La malheureuse était en train de perdre de l'urine et des matières fécales sur le sol et semblait prête à mourir de honte.*

*Je doutais que Mme Bradshaw soit prête à succomber à la mortification, mais elle la ressentait aussi fortement que Sophronia. Elle blêmit, puis ses joues s'empourprèrent à nouveau. Elle tourna les talons et sortit en claquant la porte derrière elle.*

*— Je suppose que cela veut dire « oui », déclarai-je à la porte.*

*Je me tournai vers la jeune femme et lui souris pour la rassurer.*

*— Venez, ma petite. Voyons voir ce qui ne va pas, voulez-vous ?*

*Fistules vésico-vaginale et recto-vaginale. Je l'avais deviné tout de suite. J'ignorais à quelle profondeur du vagin elles s'étaient produites. Une fistule est une communication entre deux organes qui ne devraient pas communiquer et, en règle générale, ce n'est pas bon.*

Claire peut réparer les dégâts, mais faute d'instruments du XXe siècle et compte tenu de l'âge de la jeune fille, elle doit pratiquer l'opération par voie abdominale — ce qui signifie refaire de l'éther. C'est terriblement dangereux, mais nécessaire.

Alors qu'elle se promène dans les rues de Savannah, elle rencontre William Ransom, qui est surpris mais néanmoins heureux de la voir, bien que ce soit à contrecœur. Il lui explique ses activités — et qu'il traque le capitaine Ezekiel Richardson, qu'il soupçonne fortement d'avoir quelque chose à voir avec la disparition de son cousin.

*— Je le cherche depuis trois mois, dit-il en reposant sa tasse et en s'essuyant les lèvres sur le dos de sa main. C'est une crapule insaisissable. Je ne sais même pas s'il est à Savannah. La dernière trace que j'ai trouvée de lui était à Charleston, qu'il a quittée voici trois semaines en prenant la direction du sud. Il pourrait aussi bien être en Floride ou s'être embarqué sur un bateau pour l'Angleterre. D'un autre côté, Amaranthus est ici, du moins je le crois. Or, Richardson semble nourrir une fascination malsaine pour la famille Grey et toutes ses ramifications... Au fait, connaissez-vous Denys Randall ?*

*Il m'observait attentivement et je me rendis compte avec un mélange d'amusement et d'indignation qu'il m'avait lancé ce nom dans l'espoir de surprendre quelque secret caché dans mon regard.*



*L'amusement prit le dessus. Petit coquin, tu manques encore d'expérience pour réussir ce genre de coup.*

Claire sait certaines choses sur Denys Randall — y compris des choses que Denys lui-même ne sait pas — mais aucune d'entre elles n'est susceptible d'être utile pour les recherches de William, et ils se séparent par un échange d'adresses, juste au cas où.

Les hommes de la famille complètent leurs maigres revenus en pêchant et en chassant dans les marais voisins — où ils assistent un soir à une arrivée sinistre :

*— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! s'écria-t-il.*

*Il pataugea dans l'eau, l'alligator oublié. Il se pencha pour vérifier que sa proie était bien harponnée et poussa un autre cri de victoire. Il souleva sa lance, révélant un gros poisson-chat qui battait frénétiquement de la queue en exhibant son ventre blanc, du sang s'écoulant des trous percés par la pointe en trident.*

*— Il y a plus de chair là-dessus que dans ton petit lézard, pas vrai ? plaisanta Ian.*

*Il détacha le poisson de la foène et l'acheva d'un coup du manche de son couteau.*

*Tout le monde se tourna vers l'eau, mais l'alligator avait disparu, effrayé par le raffut.*

*— C'est bon, nous avons notre compte, déclara Jamie.*

*Il saisit les deux sacs, l'un à moitié rempli de ouaouarons, l'autre de crevettes et d'écrevisses pêchées dans les bas-fonds. Il ouvrit celui des grenouilles afin que Ian y laisse tomber le poisson-chat et récita pour Germain un vers de la prière des chasseurs : « Tu ne mangeras pas la chair d'un poisson, d'un gibier ou d'une volaille que tu n'auras pas tué de ta main. Sois reconnaissant pour celui que tu as attrapé, même si neuf autres t'ont échappé. »*

*Germain ne l'écoutait pas. Il s'était figé, ses cheveux blonds volant au vent, la tête tournée vers l'horizon.*

*— Regarde, grand-père, dit-il. Regarde !*

*Ils suivirent tous son regard et virent les navires. Ils étaient loin de l'autre côté du marais, venant du large et se dirigeant vers le cap plus au sud. Sept, huit, neuf... Ils étaient au moins une douzaine, avec une lanterne rouge au sommet du grand mât et une autre bleue en proue. Jamie sentit son sang se glacer et sa peau se hérissier.*

*— Des vaisseaux de guerre, déclara Fergus, atterré.*

*— Oui, dit Jamie. Nous ferions mieux de rentrer.*

Alors que la bataille est proche et qu'une occupation britannique de la ville est imminente, Fergus et Jamie cachent la presse à imprimer dans une ferme éloignée. Les questions militaires font peu de différence pour les urgences médicales, cependant, et Claire a heureusement découvert une source d'éther. Elle se prépare à l'opération de Sophronia lorsqu'elle reçoit un visiteur inattendu : le capitaine, aujourd'hui colonel Richardson, ancien de l'armée britannique et maintenant au service des Américains.

— Je suis votre humble serviteur, madame. N'ayez crainte, je voulais simplement m'assurer que nous ne serions pas dérangés.

— C'est justement ce qui m'inquiète, répliquai-je. Déverrouillez cette porte sur-le-champ.

Il m'observa un moment, le regard calculateur, puis émit un petit rire et repoussa le verrou. Il croisa les bras et s'adossa à la porte.

— Cela va mieux ?

— Beaucoup mieux.

Je lâchai la scie, mais la conservai à portée de main.

— Que voulez-vous ? répétai-je.

— J'ai pensé que le moment était venu d'abattre mes cartes sur votre table, madame Fraser, et de voir si vous vouliez jouer un peu avec moi.

— Le seul jeu auquel je serais disposée à jouer avec vous serait le lancer de couteaux, rétorquai-je en tapotant du bout des doigts sur le manche de ma scie. Mais si vous voulez me montrer vos cartes, faites donc. Et faites vite, car j'ai une opération importante dans moins d'une heure.

...

— Pour la troisième et dernière fois, que voulez-vous ? demandai-je.

— Votre aide. À l'origine, j'avais pensé vous utiliser comme agent infiltré. Vous m'auriez été très précieuse car vous vous déplaçiez dans les mêmes sphères sociales que le haut commandement britannique. Mais, pardonnez-moi de le dire, vous me paraissiez trop instable pour que je vous aborde directement. J'avais espéré qu'une fois remise du décès de votre premier mari, vous atteindriez un état de résignation me permettant de me rapprocher de vous et, progressivement, de développer un certain degré d'intimité. Je vous aurais alors persuadée de glaner pour moi quelques renseignements faussement inoffensifs, dans un premier temps.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Qu'entendez-vous au juste par « un certain degré d'intimité » ?

Bien que l'expression soit couramment employée à l'époque pour désigner l'amitié, son intonation laissait entendre une tout autre chose.

— Vous êtes une femme très désirable, madame Fraser, répondit-il en me reluquant de haut en bas sans vergogne. Et vous le savez. Comme lord John ne devait pas beaucoup vous solliciter sur ce plan, je pensais que... (Il esquissa un sourire concupiscent.) Mais le général Fraser étant revenu d'entre les morts, je suppose que vous n'êtes plus sensible à ce genre de propositions.

Je me mis à rire.

— Vous vous flattez, colonel. Écoutez, au lieu de perdre votre temps à essayer de me troubler, dites-moi plutôt ce que vous voulez et pourquoi je serais intéressée.

Richardson révèle qu'il est au courant de l'homosexualité de Lord John et qu'il cherche à contrôler l'influence de Hal à la Chambre des Lords en contrôlant le plus grand nombre possible de membres de la famille de Hal, soit par chantage, soit plus directement.

— *S'il s'engageait avec acharnement dans une direction ou une autre, il serait difficile à... influencer. Je ne connais pas bien monsieur le duc, mais tout ce que je sais sur lui indique qu'il est très attaché à son sens de l'honneur...*

— *En effet.*

— *... presque autant qu'il l'est à sa famille.*

*Il me regarda directement et, pour la première fois, il me fit vraiment peur.*

— *Cela fait un certain temps que je tente d'acquérir une influence, directe ou indirecte, sur ceux des membres de la famille du duc qui se trouvent à ma portée. Si j'avais un fils, un neveu... ou peut-être même son frère sous mon contrôle, je pourrais peut-être influencer sur sa position publique, la faisant pencher vers le côté qui nous arrange le plus.*

— *Si vous êtes en train de me proposer ce que je crois, je vous conseille de sortir de chez moi sur-le-champ, dis-je.*

*J'espérais que la menace sous-jacente était suffisamment claire, mais je gâchai mon effet en ajoutant :*

— *En outre, je n'ai plus aucun contact avec la famille de Pardloe.*

*Il esquissa un sourire.*

— *Vraiment ? On vous a pourtant vue parler avec son neveu William il y a neuf jours. Mais peut-être ignorez-vous que Pardloe et son frère se trouvent actuellement en ville ?*

*J'en restai bouche bée.*

— *Ici ? Avec l'armée ?*

*Il acquiesça.*

— *Je suppose que, malgré votre récent... « retournement » conjugal, vous êtes restée en bons termes avec lord John Grey.*

— *En assez bons termes pour ne rien faire qui puisse le faire tomber entre vos sales pattes, si c'est ce que vous aviez en tête.*

— *Rien de la sorte, m'assura-t-il avec un grand sourire. Je ne pensais qu'à une simple transmission de renseignements, dans les deux sens. Je n'ai aucunement l'intention de nuire au duc ni à sa famille. Je souhaite simplement...*

*Quelles qu'aient été ses intentions, elles furent interrompues par de petits coups hésitants sur la porte. Celle-ci s'ouvrit et Mme Bradshaw passa la tête à l'intérieur. Elle me lança un regard appréhensif qui devint suspicieux lorsqu'elle aperçut Richardson. Celui-ci se racla la gorge, se leva et s'inclina vers elle.*

— *Votre serviteur, madame. Je prenais justement congé de Mme Fraser.*

*Il se tourna vers moi avec une courbette.*

— À votre service, madame. En espérant avoir très bientôt la joie de vous revoir.

— Rien ne presse, marmonnai-je si bas qu'il ne m'entendit probablement pas.

UNE BRÈVE ET DÉCISIVE bataille s'est achevée avec la prise de la ville par les Britanniques, comme prévu. Cependant, alors que des dispositions de cantonnement sont prises, l'armée, sous les ordres du lieutenant-colonel Archibald Campbell, est campée sur plusieurs hectares à l'extérieur de la ville. William, en direction de Saperville, où vivrait l'insaisissable Amaranthus Cowden, débat de la sagesse de traverser le camp mais, avec un haussement d'épaules, décide que le risque d'être reconnu est faible — et même si quelqu'un qu'il connaît devait surgir, qu'importe ? Il n'est plus un soldat.

*Il aurait pu passer à côté d'elle sans la voir, la confondant avec un détail du paysage. Elle était recroquevillée dans la boue au pied d'un liquidambar, sa capuche retombant devant son visage. Puis elle émit un petit gémissement étranglé. Il s'arrêta net et, cherchant autour de lui, l'aperçut.*

— *Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.*

*Elle ne l'avait pas vu non plus. Elle se redressa brusquement et tourna vers lui son visage blême baigné de larmes. Puis elle poussa un petit cri, bondit sur ses pieds et se précipita vers lui.*

— *Wiwam ! Wiwam !*

*C'était Fanny, la sœur de Jane, seule, couverte de boue et au bord de l'hystérie. Elle sauta dans ses bras et il la tint fermement, craignant qu'elle ne vole en éclats, ce qu'elle semblait sur le point de faire.*

— *Frances! Tout va bien, je suis là. Que s'est-il passé ? Où est Jane ?*

*En entendant le nom de sa sœur, elle émit une longue plainte qui lui glaça le sang et enfouit son visage dans son cou. Il lui tapota le dos puis, constatant que cela n'avait aucun effet, la secoua légèrement.*

— *Frances! Reprenez-vous, ma petite, dit-il doucement.*

*Elle avait les yeux rouges et les traits bouffis. Elle devait pleurer depuis un bon moment.*

— *Dites-moi ce qui se passe pour que je puisse vous aider.*

— *Fous pouvez pas ! dit-elle en se tapant le front contre son épaule. Fous pouvez pas, fous pouvez pas. Pehsonne peut hien !*

En fait, Fanny a très probablement raison. Les filles, de plus en plus réticentes à l'égard de la colonie quaker et estimant que la mort de Harkness est bien loin, ont repris le chemin de l'armée — après tout, la seule activité rentable de Jane est celle de prostituée. Mais elle a été reconnue et arrêtée, et Fanny craint que Jane ne soit sur le point d'être pendue.

William dit à Fanny de se réfugier chez ses amis, pendant qu'il va chercher son beau-père et son oncle. Ce qu'il fait, mais Hal est en mauvais termes avec le colonel

Campbell, et Jane a déjà avoué le meurtre de Harkness ; même les célèbres compétences diplomatiques de Lord John sont vaines.

William, ne sachant pas où aller pour obtenir de l'aide, va voir Jamie. Laissant Fanny à la charge de Claire, les deux hommes partent à la rescousse de Jane dans la maison où elle est détenue.

— *La vie de cette femme vaut-elle que vous risquiez la vôtre ? demanda Fraser. Je suppose que c'est en raison de cette considération que vos autres parents ont refusé de vous aider ?*

*La commissure de ses lèvres sursauta lorsqu'il prononça « vos autres parents », mais William n'aurait su dire si c'était une moue d'amusement ou de dédain.*

— *Ils n'ont pas refusé. Ils ont les mains liées. Êtes-vous en train de me dire que vous ne m'aidez pas, vous non plus ? Que vous ne pouvez pas ? Est-ce l'entreprise qui vous fait peur ?*

*Fraser lui adressa un regard noir, mais William n'y prit pas garde. Il se releva, serrant les poings.*

— *Tant pis. Je m'en occuperai tout seul.*

— *Si vous pensiez pouvoir le faire, vous ne seriez pas venu me chercher, mon garçon.*

Ils réussissent à neutraliser la sentinelle, à s'introduire dans la maison et dans la pièce où Jane est retenue — mais trop tard.

*La chandelle était posée sur une petite table, sa flamme dansant frénétiquement dans le courant d'air créé par l'ouverture de la porte. Une forte odeur de bière flottait dans la pièce. Une bouteille brisée gisait sur le sol, ses éclats scintillant dans la lueur vacillante. Le lit était défait, ses draps froissés retombant à moitié sur le sol. Où était Jane ? Il pivota, s'attendant à la voir recroquevillée dans un coin, effrayée par son arrivée.*

*Il vit d'abord sa main. Elle était étendue sur le sol près du lit, sa paume blanche à moitié ouverte vers le ciel.*

— *À Dhia , murmura Fraser près de lui.*

*Puis il sentit l'odeur métallique du sang se mêlant à celle de la bière.*

*Il ne se souvenait pas d'être tombé à genoux ni de l'avoir prise dans ses bras. Elle était lourde et molle, sa grâce et sa chaleur envolées. Sa joue était froide sous ses doigts. Il n'y avait plus que sa chevelure, qui était encore Jane, brillante dans la lumière de la chandelle, douce contre ses lèvres.*

*Une main toucha son épaule et il se tourna, l'esprit vide.*

*Fraser avait abaissé son masque autour de son cou. Son visage était grave, concentré.*

— *Venez, a bhalaich. Nous n'avons pas beaucoup de temps.*

Lord John gère la réclamation du corps de Jane au nom de sa sœur et organise des funérailles privées.

*Nous enterrâmes Jane de bon matin par une journée terne et froide. Le ciel était chargé de nuages bas et gris, et un vent frisquet soufflait depuis la mer. Nous nous tenions dans le petit cimetière d'une grande maison se dressant à la sortie de la ville.*

*Nous étions tous venus accompagner Fanny : Rachel et Ian, Jenny, Fergus et Marsali, même les filles et Germain. J'étais un peu inquiète, craignant des échos du décès d'Henri-Christian. Toutefois, la mort était une réalité de la vie bien trop commune. Ils se tinrent graves parmi les adultes, mais calmes. Fanny n'était pas tant calme que totalement anesthésiée. Elle avait déjà pleuré toutes les larmes de son petit corps frêle et se tenait raide et pâle comme un morceau de bois flotté.*

*John vint également, dans son uniforme (au cas où quelqu'un poserait des questions et nous dérangerait, m'expliqua-t-il en aparté). Le fabricant de cercueils n'avait eu que de grands modèles déjà prêts. Le corps de Jane, enveloppé d'un linceul, ressemblait tant à une chrysalide que je m'attendais presque à entendre un grattement à l'intérieur lorsque les hommes le soulevèrent. Fanny avait refusé de voir le visage de sa sœur une dernière fois, ce qui me semblait être une bonne idée.*

*Il n'y avait ni curé ni pasteur. C'était une suicidée et le sol dans lequel elle reposerait ne serait consacré que par notre respect. Lorsque les dernières pelletées de terre la recouvrirent, nous nous recueillîmes en silence, attendant, le vent faisant voler nos cheveux et nos vêtements.*

*Jamie inspira profondément et avança d'un pas devant la tombe. Il récita un chant funèbre gaélique qu'il traduisit pour Fanny et lord John.*

*Cette nuit, tu rentres chez toi dans ta demeure d'hiver,  
Dans ta demeure d'automne, de printemps et d'été ;  
Tu retrouves cette nuit ta demeure perpétuelle,  
Ton lit éternel, ton sommeil infini.*

*Dors, dors, et dis adieu à ta peine,  
Dors, dors, et dis adieu à ta peine,  
Dors, dors, et dis adieu à ta peine,  
Dors, ma bien-aimée, dans le sein de la terre.*

*L'ombre de la mort recouvre ton visage,  
mon aimée, Mais Jésus t'enveloppe dans sa grâce,  
Près de la Trinité, dis adieu à tes souffrances,  
Le Christ est avec toi et son esprit est paix.*

*Jenny, Ian, Fergus et Marsali se joignirent à lui, murmurant le couplet final.*

*Dors, ô dors dans le plus grand des calmes,  
Dors, ô dors dans le plus grand des guides,  
Dors, ô dors, dans le plus grand des amours,  
Dors, ô dors, dans le Seigneur de la vie,  
Dors, ô dors, dans le Dieu de la vie !*

*Lorsque nous nous retournâmes pour partir, j'aperçus William. Il se tenait de l'autre côté de la petite grille en fer forgé encerclant le cimetière, grand et sombre dans sa cape noire, le vent agitant sa queue de cheval. Il tenait les rênes d'une très grande jument au dos aussi large qu'une porte de grange. En me voyant approcher en tenant Fanny par la main, il vint vers nous, le visage blême et creusé par le chagrin, le cheval le suivant sans broncher.*

*— Voici Miranda, déclara-t-il à Fanny d'une voix assurée. Elle est à toi désormais. Elle te sera utile.*

*Il prit la main de l'enfant, déposa les rênes dans sa paume et referma ses petits doigts autour. Puis il se redressa vers moi.*

*— Vous prendrez bien soin d'elle, mère Claire ?*

*— Bien sûr, William, répondis-je, la gorge nouée. Où allez-vous ?*

*Il esquissa un sourire.*

*— Peu importe.*

*Là-dessus, il tourna les talons et s'éloigna.*

Au lendemain de la mort de Jane, certaines décisions ont été prises. Claire a parlé à Lord John du traître Richardson et de la menace qu'il représente pour la famille Grey — et pour Lord John lui-même. La ville restant occupée dans l'immédiat, il n'y a aucune chance de rétablir l'imprimerie. La famille se rendra dans le nord, Fergus et Marsali s'installeront à Charleston, et Jamie et Claire, Ian, Rachel, Jenny, Fanny et Germain (à la demande de Marsali, qui craint qu'il ne soit pris dans une guerre) se rendront à Wilmington, où ils pourront s'équiper pour le dernier voyage vers les montagnes — vers la maison.

La ville étant occupée, Lord John et Hal peuvent à nouveau s'occuper de leurs affaires personnelles. Ils se rendent à la maison de Saperville où William leur a raconté que vivait la mystérieuse Amaranthus.

*C'était une porte solide. Hal s'élança d'un coup d'épaule et rebondit comme un bonhomme en caoutchouc. Sans s'arrêter, il donna un grand coup de talon dans le panneau, qui se fendit sans se briser. Il s'essuya le front sur sa manche et, apercevant un mouvement derrière la fente, se pencha et lança :*

*— Madame, nous sommes venus vous sauver ! Écartez-vous de la porte, je vous prie.*

*Il tendit la main vers John en ordonnant :*

— Ton pistolet.

— Laisse-moi faire, dit John sur un ton résigné. Les poignées de porte, ce n'est pas ton fort.

Il dégaina son arme, visa soigneusement et fit voler la poignée en éclats. La détonation avait dû surprendre les habitants, car un grand silence s'abattit sur la maison. Les vestiges de la serrure tombèrent sur le plancher de l'autre côté et il poussa prudemment la porte.

Hal le remercia d'un signe de tête puis entra à travers un nuage de poudre noire.

C'était une petite chambre assez miteuse, ne comportant qu'un lit, une coiffeuse, un tabouret et une table de toilette. Le tabouret en question était brandi par une jeune femme roulant des yeux affolés. Elle serrait son enfant contre son sein avec son autre bras.

Une forte odeur d'ammoniaque s'élevait d'un panier posé dans un coin, rempli de langes sales. Une courtepointe tapissait un tiroir posé à même le sol en guise de berceau. La jeune femme elle-même semblait avoir connu des jours meilleurs. Son bonnet était de travers et son tablier, taché. Hal n'en tint pas compte et s'inclina galamment.

— Mademoiselle Amaranthus Cowden, je présume ? Ou est-ce madame Grey ?

John lança un regard de reproche à son frère et adressa un sourire cordial à la jeune femme.

— Vicomtesse Grey, rectifia-t-il avec une révérence. À votre service, lady Grey.

La jeune femme lançait des regards paniqués de l'un à l'autre sans lâcher son tabouret, ne comprenant visiblement pas ce qui lui arrivait. Elle décida finalement que John était probablement le moins dangereux des deux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en se plaquant contre le mur. Chut, mon chéri.

Remis de sa surprise, le nourrisson s'était mis à geindre.

John s'éclaircit la gorge.

— Je vous présente Harold, duc de Pardloe. Je suis son frère, lord John Grey. Si nos informations sont justes, nous sommes respectivement votre beau-père et votre oncle par alliance. (Il se tourna vers son frère.) Après tout, combien de personnes dans les colonies peuvent s'appeler Amaranthus Cowden ?

— Elle n'a pas encore confirmé qu'elle était bien Amaranthus Cowden, souligna Hal.

Il sourit néanmoins à la jeune femme, qui réagit comme la plupart des femmes, à savoir en le regardant la bouche entrouverte.

— Puis-je ? demanda John.

Il s'avança et lui prit délicatement son tabouret, qu'il reposa sur le sol en lui faisant signe de s'y asseoir.

Elle battit des paupières et s'exécuta, serrant son enfant contre elle.

— Si je puis me permettre, d'où tenez-vous un tel prénom ? demanda-t-il aimablement.



— *C'est une fleur, répondit-elle, l'air hagard. Mon grand-père était botaniste.*

*En voyant John sourire, elle ajouta, sur la défensive :*

— *Cela aurait pu être pire. J'aurais pu m'appeler Ampelopsis ou Pétunia...*

— *Amaranthus est un très joli prénom, ma chère, l'assura Hal. Vous permettez que je vous appelle ainsi ?*

*Il agita un doigt vers le bébé, qui cessa de pleurnicher et le regarda avec méfiance. Il décrocha son gorgerin d'officier et le suspendit devant lui, assez près pour qu'il puisse l'attraper, ce qu'il ne manqua pas de faire.*

— *Ne vous inquiétez pas, il est trop grand pour qu'il l'avale, rassura-t-il Amaranthus. Tous mes fils ont fait leurs dents dessus. Moi aussi, d'ailleurs.*

*Il lui sourit à nouveau. Elle était toujours pâle, mais hocha brièvement la tête en guise de réponse.*

— *Et comment s'appelle ce petit bonhomme ? demanda John.*

— *Trevor, répondit-elle.*

*L'enfant était entièrement absorbé par la tâche d'enfoncer dans sa bouche le gorgerin qui faisait la moitié de la taille de sa tête. Le regard d'Amaranthus alla de l'un à l'autre des frères Grey. Elle fronça les sourcils, puis releva le menton et articula clairement :*

— *Trevor WattÛwade Grey, monsieur le duc.*

*Les épaules de Hal se détendirent légèrement.*

— *Vous êtes donc bien l'épouse de Ben. Savez-vous où il se trouve, ma chère ?*

*Les traits de la jeune femme se figèrent et elle serra son bébé un peu plus fort contre elle.*

— *Benjamin est mort, monsieur le duc. Mais cet enfant est bien son fils et, si cela ne vous fait rien... nous aimerions beaucoup venir avec vous.*

WILLIAM EN A FINI. Avec l'armée, avec les femmes, avec sa famille — à une exception près. Il y a une petite affaire à régler avant qu'il ne quitte Savannah. Il se rend à l'entrepôt où James Fraser travaille, pour prendre congé — et poser une question.

— *Je veux savoir ce qui s'est passé cette nuit-là, insista William. Si c'était bien une nuit.*

*Fraser l'observa encore un moment sans mot dire, puis déclara :*

— *Vous voulez que je vous raconte ce qui se passe la première fois qu'on couche avec une femme ?*

Jamie refuse de raconter à William les détails de sa conception mais lui dit ce qu'il veut vraiment savoir.

— ... En outre, ce n'est pas vraiment ce que vous voulez savoir. Vous voulez savoir si j'ai contraint votre mère? Non. Vous voulez savoir si je l'aimais? Non.

William digéra cette information quelques instants, contrôlant sa respiration jusqu'à ce qu'il soit sûr de pouvoir parler calmement.

— Et elle, vous aimait-elle ? demanda-t-il.

Cela aurait été facile de l'aimer. Cette pensée lui vint soudain, spontanée et importune, et avec elle ses propres souvenirs de Mac le palefrenier. C'était un engouement qu'il avait partagé avec sa mère.

Fraser fixait le sol, suivant des yeux une colonne de fourmis qui courait le long d'une latte du plancher.

— Elle était très jeune, répondit-il. J'avais deux fois son âge. C'était ma faute.

Et au cours de la conversation, ils aboutissent au résultat final :

— Le regrettez-vous ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Regrettez-vous ce que vous avez fait, bon sang ?

Fraser resta silencieux un moment. Quand il répondit, ce fut d'une voix ferme.

— Elle en est morte. Je pleurerai sa disparition et me repentirai pour mon rôle dans ce qui lui est arrivé jusqu'à mon dernier jour. Mais...

Il pinça les lèvres un instant puis, se déplaçant trop rapidement pour que William ait le temps de reculer, contourna la table et posa une main sur sa joue, légère et brûlante.

— Non, murmura-t-il. Non, je ne le regrette pas.

Il tourna les talons, ouvrit la porte et sortit à grands pas, son kilt volant derrière lui.

\*\*\*

## **PARTIE 9 : Thig crìoch air an t-saoghal ach mairidh ceol agus gaol. ‘Le monde peut s’arrêter, mais l’amour et la musique perdureront.’**

---

LES FRASER, enfin, rentrent à la maison. Alors qu’ils grimpent de plus en plus haut dans les montagnes, Claire se sent entourée par les parfums et les paysages de la nature sauvage, et le sentiment d’être à la maison grandit en elle. En arrivant au sommet du col de Fraser’s Ridge, ils trouvent Joseph Wemyss, un vieil ami et locataire, qui les attend, avec son petit-fils aîné, Rodney. Joseph et Rodney accueillent les Fraser et partagent les nouvelles de Fraser’s Ridge et de ses habitants alors qu’ils marchent, passant devant les lieux qu’ils ont connus, devant l’endroit où se trouvait autrefois la Grande Maison, avant qu’elle ne brûle.

*Juste avant d’arriver à l’endroit où le sentier débouchait sur la clairière, Jamie et M. Wemyss s’arrêtèrent et nous attendirent. Avec un sourire timide, M. Wemyss me baisa la main puis prit celle de Rodney.*

*— Allez, viens, Roddy. Je te laisserai annoncer le premier à ta mère que sa seigneurie et milady sont rentrées.*

*Jamie prit ma main et la serra fort. La marche lui avait donné bonne mine, et l’euphorie encore plus. Un hâle dorait sa peau jusque par le col ouvert de sa chemise.*

*— Je t’ai ramenée chez nous, Sassenach, dit-il d’une voix un peu rauque. J’ignore ce qui nous attend, et ce ne sera pas comme avant, mais j’ai tenu ma promesse.*

En effet, il l’a fait, et rien d’autre ne semble nécessaire. Néanmoins, quelque chose d’autre fait son apparition :

*Ma gorge était tellement nouée que je ne pus que murmurer simplement :*

*— Merci.*

*Nous restâmes immobiles un long moment, serrés l’un contre l’autre, rassemblant notre courage avant de franchir les derniers mètres et de contempler ce qui avait été et ce qui serait peut-être.*

*Quelque chose frôla l’ourlet de ma jupe et je baissai la tête, pensant qu’un dernier cône était tombé du grand épicéa sous lequel nous nous trouvions.*

*Un gros chat gris leva vers moi de grands yeux vert céladon et laissa tomber à mes pieds un rat sylvestre très velu et très mort.*

*— Oh mon Dieu ! m’exclamai-je.*

*Puis je m’effondrai en larmes.*

Les Fraser et leur entourage s’installent rapidement au sein de la vie des montagnes de Caroline du Nord : il y a beaucoup à faire avant que l’été ne s’estompe et que

l'automne n'arrive. Une nouvelle grande maison à construire, de la nourriture à cueillir, à chasser et à conserver, et bien d'autres petites choses nécessaires.

Le frein de Fanny, par exemple. Le frein, une petite bande élastique qui fixe la langue au fond de la bouche, est la cause de la mauvaise prononciation de Fanny. Heureusement, Claire peut y remédier avec une petite paire de ciseaux, ce qu'elle fait, libérant ainsi Fanny et l'accueillant dans son nouveau foyer au sein de sa nouvelle famille.

Mais tout ne peut pas être récolté ou fabriqué. Claire et Jenny, avec Ian, Rachel (très enceinte) et Germain, font le voyage de quatre jours au poste de traite de Beardsley, pour acheter des produits de première nécessité comme du sel, des aiguilles et des produits de luxe comme du sucre et des cornichons.

Mais un poste de traite ne fournit pas que des marchandises à vendre ou à échanger ; c'est un lieu de rassemblement, où l'on peut rencontrer des amis — ou un écho du passé, perdu depuis longtemps. Ian rencontre Mme Sylvie, une prostituée de sa connaissance, ainsi que ses deux jeunes gardes du corps.

*Lorsqu'il les avait trouvées, il les avait prises pour des garçons : deux petites orphelines hollandaises sauvages se faisant appeler Herman et Vermine. Elles « pensaient » que leur nom de famille était Kuykendall. En réalité, elles se prénommaient Hermione et Ermintrude. Il leur avait trouvé un refuge temporaire chez...*

*— Oh, non, pas elle ! gémit-il en gaélique.*

*Rachel le dévisagea d'un air inquiet.*

*Les sauvageonnes n'étaient tout de même pas toujours avec... Mais si. Il vit une nuque familière et un postérieur encore plus familier penchés sur une barrique de pickles.*

*Il chercha autour de lui, mais il n'y avait pas d'issue possible. Les Kuykendall approchaient rapidement. Il inspira profondément, recommanda son âme à Dieu, puis glissa rapidement à sa femme :*

*— Tu te souviens que tu m'as dit que je n'avais pas besoin de te citer toutes les femmes avec qui j'avais couché ?*

*— Oui, répondit-elle, perplexe. Pourquoi ?*

*— Et tu as dit aussi que si nous en rencontrions une, je devais te le...*

*— Ian Murray ?*

*Mme Sylvie venait de se retourner et le regardait d'un air ravi derrière ses lunettes en acier.*

*— Elle, chuchota-t-il à Rachel avec un signe du pouce vers la maquerelle. Il se tourna et afficha un grand sourire.*

*— Madame Sylvie !*

*Il lui prit les deux mains pour la retenir au cas où elle voudrait l'embrasser, comme il lui arrivait de le faire quand ils se rencontraient.*

*— Quel plaisir de vous voir ! s'exclama-t-il. Permettez-moi de vous présenter mon... épouse.*

Mais Ian n'est pas le seul à être surpris par une vieille connaissance. Alors que Claire et Jenny se promènent, envisageant l'achat de poulets ou d'un couple de jeunes chèvres, Claire aperçoit un homme :

*Dans un premier temps, je ne le reconnus pas, mais sa seule silhouette me cloua sur place. Mes entrailles se tordirent dans un début de panique.*

*Non. Non ! Il est mort. Ils sont tous morts.*

*Il était mal bâti, avec des épaules tombantes, des gestes lents et un gros ventre qui étirait son gilet élimé. Grand. Je sentis à nouveau l'effroi qui m'avait saisie quand cette grande ombre avait surgi hors de la nuit et s'était étendue contre moi, me poussant, puis avait roulé sur moi, m'écrasant contre la terre et les aiguilles de pin.*

*« Martha. »*

*Une sueur froide me coula dans le dos en dépit du soleil.*

*« Martha », avait-il dit. Il m'avait appelée du nom de sa femme défunte et avait pleuré dans mes cheveux après avoir terminé.*

*« Martha. » Je me méprenais sûrement. Ce fut ma première pensée consciente, articulée avec entêtement, chaque mot prononcé à voix haute dans ma tête, chaque mot déposé comme une pile de pierres, les premières fondations d'un rempart. Tu. Te. Méprends.*

*Sauf que je ne me trompais pas. Ma peau le savait. Elle frémissait, mes poils se hérissant dans une vaine tentative de défense, car comment la peau pouvait-elle repousser un tel assaut ?*

*Tu. Te. Méprends !*

*Je ne me trompais pas. Mes seins le savaient, fourmillant d'indignation, gonflés malgré eux par des mains brutales qui les malaxaient et les pinçaient.*

*Mes cuisses le savaient, leurs muscles contracturés au-delà du tolérable, leur chair contusionnée par les coups qui provoquaient des ecchymoses profondes jusqu'aux os, laissant une douleur qui perdurait lorsque les bleus s'étaient estompés.*

*— Tu te méprends, murmurai-je.*

*Mais je ne me trompais pas. La fente entre mes cuisses le savait, rendue moite par l'impuissance et l'horreur du souvenir.*

*Je le savais.*

*Je restai pétrifiée, haletant sur place jusqu'à ce que je m'en rende compte et me ressaisisse péniblement. L'homme se frayait un chemin à travers le marché aux bestiaux. Il s'arrêta devant un enclos de porcs et s'accouda à la clôture, contemplant les bêtes d'un air méditatif. Un vendeur vint lui parler. J'étais trop loin pour entendre sa réponse, mais je perçus le timbre de sa voix.*

*« Martha. Je sais que tu n'as pas envie. Mais tu dois te laisser faire. J'en ai besoin, Martha. Il faut que je te prenne. »*

*Non, je refusais de vomir devant tout le monde. Jamais de la vie ! Je ne les avais pas laissés m'anéantir cette nuit-là, ni lui ni ses compagnons. Ce n'était pas à présent qu'il m'atteindrait.*

*Il s'éloigna des porcs et je le suivis. J'ignorais pourquoi ; c'était plus fort que moi. Il ne me faisait pas peur. Logiquement, je n'avais rien à craindre. Pourtant, mon corps voulait disparaître, ressentant encore les échos de cette fameuse nuit, de sa chair et de ses doigts. Il n'en était pas question.*

Elle suit l'homme, se reprenant, s'habituant à sa vue — en pensant tout le temps à ce qui arriverait si elle disait à Jamie qu'un des hommes s'était échappé. Elle conclut qu'elle peut vivre en sachant que cet homme est vivant ; il n'est plus une menace pour elle maintenant, et elle ne veut pas être responsable du fait que Jamie doive le tuer — elle sait qu'il n'envisagera aucune autre forme d'action — et risquer des répercussions éventuelles, ou des dommages spirituels, d'ailleurs.

Mais Claire ne sait pas cacher ses émotions, et elle a une belle-sœur aux yeux perçants. Sur le chemin du retour, Jenny et Claire sont momentanément séparées de Ian et Rachel, et Jenny tire les vers du nez de Claire.

*— Qui était ce gros balourd crasseux qui t'a fait peur chez Beardsley ?*

*Je m'étranglai sur ma gorgée, avalai de travers et faillis recracher mes poumons. Jenny reposa la flasque, remonta ses jupes, s'avança dans l'eau et trempa son mouchoir dans le courant glacé. Elle me le tendit, puis prenant de l'eau dans sa main en coupe, en versa un peu dans ma bouche.*

*— Heureusement, comme tu l'as dit, ce n'est pas l'eau qui manque, observa-t-elle.*

*J'acquiesçai, les yeux larmoyants, puis relevant mes jupes à mon tour m'agenouillai dans l'eau et bus à grandes lampées, ne m'interrompant que pour reprendre mon souffle.*

*— J'en étais sûre, dit Jenny en m'observant. Mais si j'avais eu le moindre doute, je ne l'aurais plus. Qui était-ce ?*

*— Je n'en sais rien, répondis-je sèchement en revenant m'asseoir sur ma pierre.*

CLAIRE EST DANS L'OBLIGATION d'expliquer la situation, et Jenny comprend. Elle raconte à Claire l'histoire d'une de ses filles et la façon dont elles ont traité un cas de viol — dans son cas, sa fille a choisi de garder le secret et de porter l'enfant qui en a résulté comme étant celui de son mari, parce que le violeur était le frère de celui-ci, et qu'agir autrement aurait déchiré toute la famille, et mis en danger la vie de son mari. Elle observe que c'est plutôt différent.

*J'y pensais encore après que chacun se fut enroulé dans sa couverture et mis à ronfler sous les étoiles. En fait, je n'avais cessé d'y penser depuis que j'avais aperçu*

*cet homme. Toutefois, l'histoire que Jenny m'avait racontée avait aidé mes pensées à s'éclaircir, tout comme un œuf cru jeté dans le café fait se déposer le marc.*

*Naturellement, ne rien dire avait été mon intention depuis le début. Toutefois, ce n'était pas sans difficultés. La première était que, bien que j'en aie par-dessus la tête qu'on me le répète, je ne pouvais nier que mon visage était transparent. Dès que quelque chose me troublait vraiment, ceux qui vivaient autour de moi se mettaient à m'observer en douce, à marcher sur des œufs ou, dans le cas de Jamie, à exiger que je dise ce qui n'allait pas.*

*C'était ce qu'avait fait Jenny, même si elle n'avait pas insisté pour avoir des détails. Si elle avait choisi de me raconter l'histoire de Maggie, c'était certainement parce qu'elle avait deviné les grandes lignes de la mienne. Je me demandais si Jamie lui avait vraiment parlé de l'attaque de Hodgepile et de ses suites.*

*La seconde difficulté était ma propre réaction face au gros balourd crasseux. Je ricanais en moi-même chaque fois que je me répétais cette description. Ce n'était qu'un homme, pas un monstre. Il ne valait pas la peine qu'on en fasse tout un plat. Dieu seul savait comment il s'était retrouvé dans la bande de Hodgepile, mais au fond la plupart des gangs n'étaient-ils pas principalement composés de pauvres types peu futés ?*

*Malgré moi, je revécus la scène en mémoire. Il n'avait pas eu l'intention de me faire mal et, de fait, ne m'avait pas fait mal – ce qui ne signifiait pas qu'il ne m'avait pas écrasée sous son poids, ne m'avait pas écarté les cuisses, n'avait pas enfoncé son membre dans ma chair...*

*Je desserrai les dents, inspirai profondément, puis recommençai.*

*Il était venu à moi parce que l'occasion s'en était présentée... et qu'il en avait ressenti le besoin.*

*« Martha, avait-il sangloté, ses larmes et sa morve chaudes dans mon cou. Martha, je t'aimais tant. »*

*Cela suffisait-il pour lui pardonner ? Pour dépasser la violence qu'il m'avait faite et ne le voir que comme la créature pathétique qu'il était ?*

*Si j'y parvenais, cesserait-il de vivre dans mon esprit, une teigne constante sous les couches de mes pensées ?*

*Je contemplais l'immensité noire parsemée d'étoiles au-dessus de moi. Lorsqu'on savait qu'elles étaient en fait des boules de gaz enflammé, on pouvait aisément les imaginer telles que Van Gogh les avait vues. En regardant dans ce vide illuminé, on comprenait pourquoi les gens se sont toujours tournés vers le ciel pour s'adresser à Dieu. On avait besoin de ressentir l'immensité de quelque chose beaucoup plus grand que soi, infini et toujours là, vous entourant.*

*Aide-moi, dis-je en silence.*

*Je ne parlais jamais à Jamie de Jack Randall, mais je savais, d'après le peu qu'il m'en avait dit et les bribes décousues qu'il prononçait dans ses pires cauchemars, que c'était ainsi qu'il avait choisi de survivre. Il lui avait pardonné. Encore et encore. Il pouvait le faire parce qu'il était têtu. Un millier de fois et une fois de plus.*

Aide-moi, *répétai-je intérieurement en sentant les larmes couler le long de mes tempes.* Je t'en prie, aide-moi.

Pendant un temps, la détermination de Claire fonctionne. Aidée par les distractions de la vie — comme les infestations d'oxyures et le travail de construction de la nouvelle maison — elle est capable de pardonner, et de pardonner, et parfois d'oublier. Mais Jamie la connaît trop bien.

— *Mais il n'y a rien ! répétai-je pour la dixième fois en arrachant un morceau d'écorce du rondin sur lequel je m'étais rassise. Tout va bien, je t'assure.*

*Jamie se tenait debout devant moi, se détachant à contre-jour sur le vallon et le ciel nuageux derrière lui.*

— *Sassenach, je suis beaucoup plus têtu que toi ; ce n'est pas à toi que je l'apprendrai. Je sais qu'il t'est arrivé quelque chose au poste de traite Beardsley et que tu ne veux pas m'en parler. Parfois, tu as besoin de retourner longuement les idées dans ta tête avant de pouvoir les dire. Mais tu as eu amplement le temps de le faire. Ce doit être plus grave que je ne le pensais ; autrement, tu m'en aurais déjà parlé.*

Bien consciente que Jamie ne peut pas laisser passer une telle affaire, Claire lui demande au contraire de ne pas la forcer à lui dire, d'accepter que ce soit sa responsabilité de pardonner l'injustice — elle pense qu'elle le peut — et de laisser les choses en l'état.

Il accepte à contrecœur — pour l'instant — et le sujet semble être clos.

Mais comme Jenny a prévenu Claire pendant leur conversation, « *Tu ne peux pas avoir été mariée à un Highlander aussi longtemps sans savoir combien leur haine peut être tenace.* »

LE SOIR suivant, Jamie et Claire montent sur leur chantier, pour un peu d'intimité. Ils se font tendrement l'amour et s'endorment enlacés, mais quand Claire se réveille le matin...

*Je le sus tout de suite. Dès l'instant où je fus réveillée par le chant des oiseaux et que j'eus senti la place vide à côté de moi, je compris. Jamie se levait souvent avant l'aube pour aller chasser, pêcher ou parce qu'il devait prendre la route, mais il me touchait toujours avant de partir, me quittant avec un mot ou un baiser. Nous avons suffisamment vécu pour savoir avec quelle facilité la vie pouvait vous arracher l'un à l'autre sans prévenir. Nous n'en avons jamais parlé et n'en faisons pas un rituel formel, mais nous ne nous séparions pratiquement jamais sans un geste d'affection.*

*Cette fois, il était parti dans la nuit sans rien dire.*

— *Foutu bonhomme ! lâchai-je en frappant le sol du poing.*



La naissance du bébé de Rachel — un garçon — est une distraction appréciable, et lorsque Jamie revient trois jours plus tard avec un gros cerf derrière sa selle, Claire peut l'accueillir avec une belle démonstration d'équanimité. Mais aucun des deux n'a jamais été capable de mentir à l'autre, même par omission, et une conversation honnête s'ensuit :

— *Et parce que tu lui avais pardonné, il n'avait pas besoin de mourir ? C'est comme un juge qui laisse partir un assassin parce que les parents de la victime lui ont pardonné. Ou une armée qui libère un soldat ennemi avec toutes ses armes.*

— *Je ne suis pas en guerre et tu n'es pas mon armée !*

*Il allait répondre, puis se ravisa et scruta mon visage.*

— *Je ne le suis pas ? demanda-t-il doucement.*

*J'ouvris la bouche à mon tour, mais ne trouvai rien à répondre. Les oiseaux étaient de retour. Un groupe de roselins familiers s'égosillaient au pied d'un grand sapin, en bordure de la clairière.*

— *Si, tu l'es, dis-je à contrecœur. J'aimerais simplement que ce ne soit pas nécessaire.*

*Je me levai et enroulai mes bras autour de lui. Les cicatrices dans son dos formaient un réseau de fils sous mes doigts.*

*Il me serra contre lui. Au bout d'un moment, nous marchâmes vers la plus grosse pile de bois et nous assîmes. Il réfléchissait. Je me contentai d'attendre qu'il ait fini de formuler dans sa tête ce qu'il voulait me dire. Cela ne lui prit pas longtemps. Il se tourna vers moi et me prit les mains, aussi solennel qu'un homme sur le point de prononcer ses vœux devant l'autel.*

— *Tu as perdu tes parents très jeune, mo nighean donn , et tu as erré de par le monde sans racines. Tu as aimé Frank (les lèvres se plissèrent légèrement sans qu'il en soit conscient) et, naturellement, tu aimes Brianna, Roger Mac et les enfants, mais... Sassenach, je suis la vraie demeure de ton cœur. Je le sais.*

Ils travaillent en étroite collaboration toute la journée, construisant et s'asseyant l'après-midi, surveillant la crête en dessous d'eux et se relaxant en ayant enfin le sentiment d'être chez eux. De l'autre côté de la clairière, quatre personnes arrivent à pied sur la route. Un grand homme, une grande femme et deux enfants, dont un garçon aux cheveux rouge vif.

— *Regarde, le garçon a les cheveux roux, dit Jamie en souriant. Il me fait penser à Jem.*

— *Effectivement.*

*Intriguée à mon tour, je me levai et allai fouiller dans mon panier. Quand je ne les portais pas, mes lunettes étaient enveloppées dans un morceau de soie. Je les chaussai et tournai sur moi-même, ravie comme toujours de voir soudain apparaître tous les détails du paysage autour de moi ; un peu moins ravie de constater que ce*

*que j'avais pris pour un morceau d'écorce, sur le rondin contre lequel je m'étais assise, était un énorme mille-pattes se prélassant à l'ombre.*

*Je me concentraï sur les nouveaux arrivants. Ils s'étaient arrêtés, la petite fille ayant laissé tomber un objet. C'était une poupée. Sa chevelure formait une tache de couleur sur le sol, encore plus rouge que les cheveux du garçon. L'homme portait un ballot et la femme un grand sac par-dessus son épaule. Elle le déposa pour ramasser la poupée, épousseta celle-ci et la rendit à sa fille.*

*La femme se tourna vers son mari et pointa un doigt vers quelque chose... la cabane des Higgins, sans doute. L'homme mit ses mains en porte-voix, puis cria d'une voix forte et éraillée qui résonna dans le vallon.*

*— Ohé, il y a quelqu'un ?*

*Jamie se leva d'un bond, saisit ma main et la serra si fort que je sentis craquer mes os.*

*La porte de la cabane s'ouvrit et la petite silhouette d'Amy Higgins apparut. La femme sur la route ôta son chapeau et l'agita, ses longs cheveux roux volant derrière comme un étendard.*

*— Ohé ! lança-t-elle en riant.*

*Je dévalais déjà la pente, Jamie me précédant de quelques pas. Nous courions les bras grands ouverts, tous les deux portés par le même vent.*

**\* La suite à découvrir... dans le tome 9 ! \***